

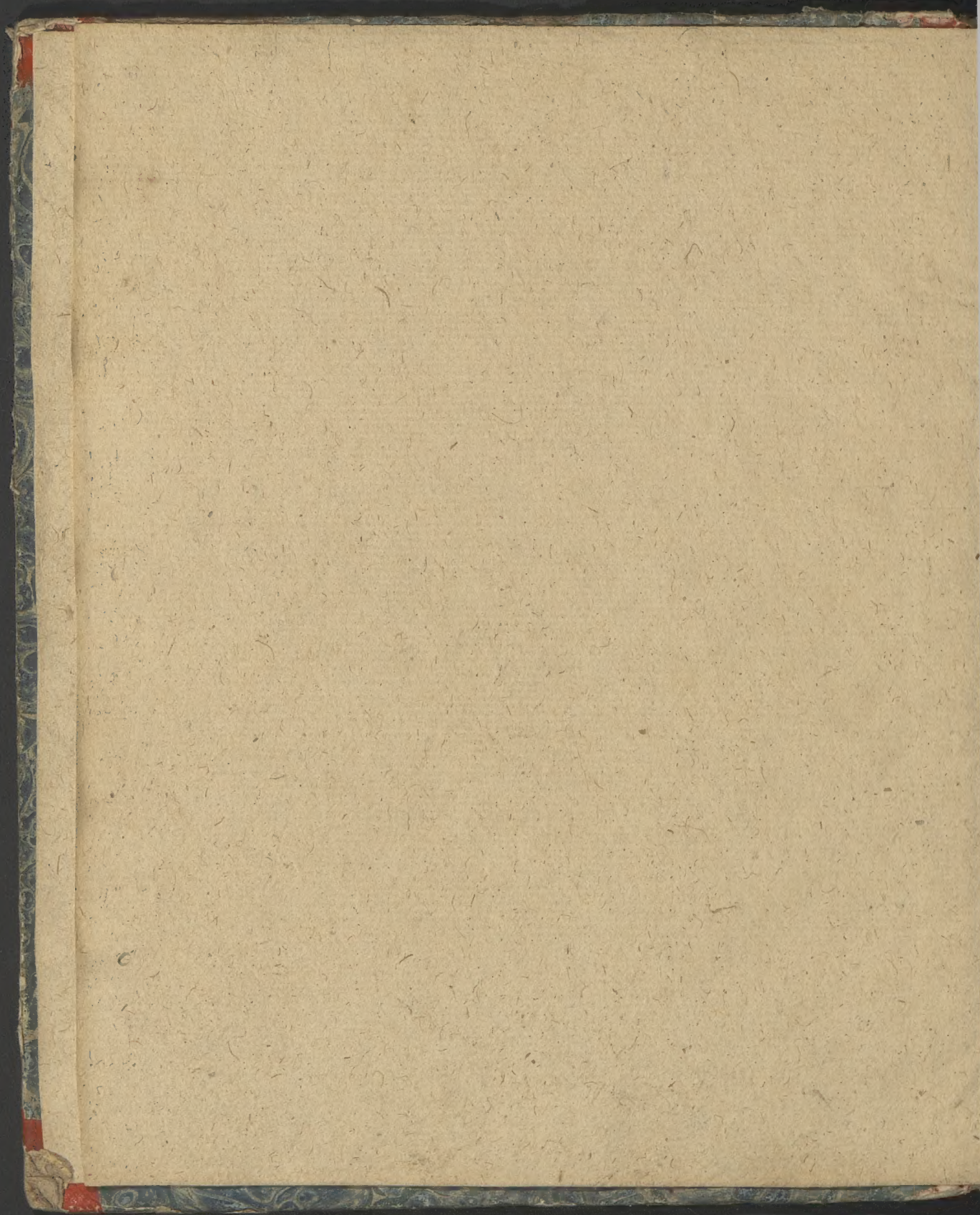
Biblioteka Jagiellońska.



6010/2

6010/2





Chlorophora

Chlorophora viridis (L.) Kütz.

Chlorophora viridis (L.) Kütz.

Chlorophora viridis (L.) Kütz.

Chlorophora viridis (L.) Kütz.

Chlorophora viridis (L.) Kütz.

Chlorophora viridis (L.) Kütz.

Chlorophora viridis (L.) Kütz.

Chlorophora viridis (L.) Kütz.

Chlorophora viridis (L.) Kütz.

Chlorophora viridis (L.) Kütz.

Chlorophora viridis (L.) Kütz.

Chlorophora viridis (L.) Kütz.

Chlorophora viridis (L.) Kütz.

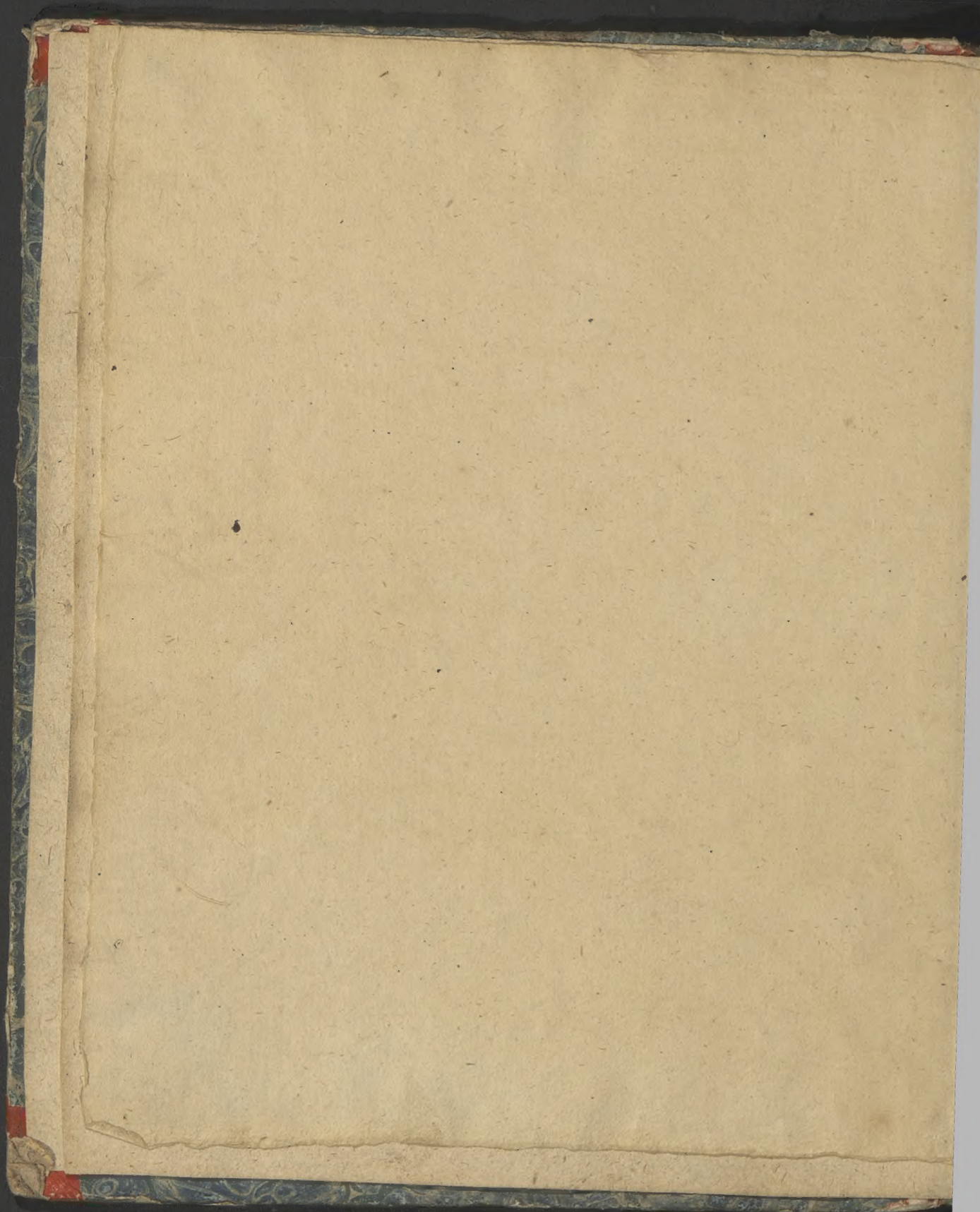
Chlorophora viridis (L.) Kütz.

Chlorophora viridis (L.) Kütz.

Chlorophora viridis (L.) Kütz.

Chlorophora viridis (L.) Kütz.

Chlorophora viridis (L.) Kütz.



Observations

sur la nature et les caractères de l'art dramatique
 Considéré dans ses développemens généraux et dans
 ses rapports particuliers avec la scène polonoise.

Tome second:

Des progrès que le théâtre de Varsovie a fait
 Depuis son établissement jusqu'à nos jours: =
 = Examen analytique des pièces qui ont
 Le plus contribué à sa célébrité, surtout
 pendant le cours des vingt dernières années.

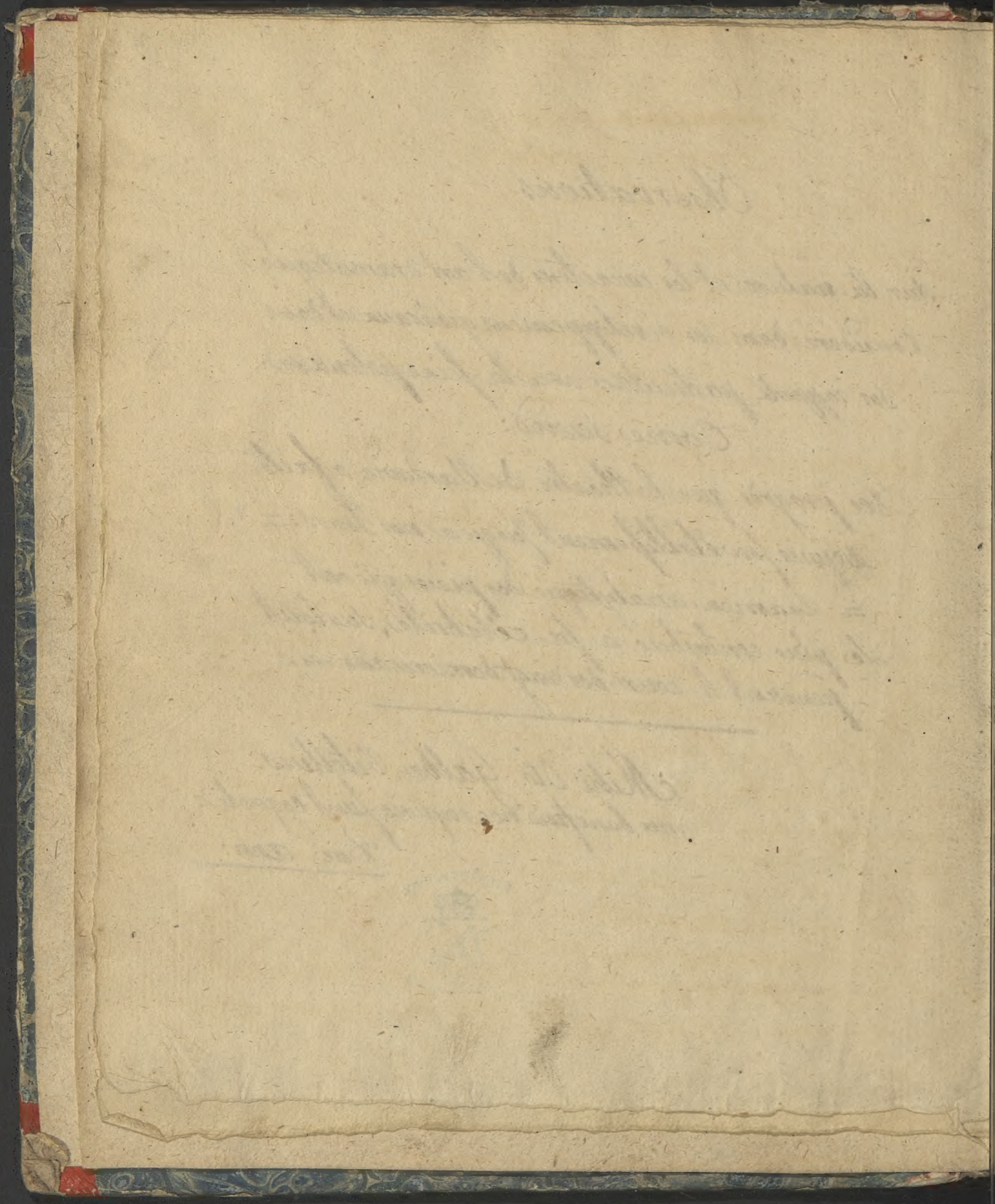
Mibi Odo, Galba, Vitellius
 ne beneficio nec injuria sunt cogniti:

Eae. ann:

BIBLIOTH. UNIV.



VARS. POLON.



4

~~Seconde partie.~~
Tome Second

Tableau des progrès plus ou moins sensibles de l'art dramatique
en Pologne, depuis l'origine du théâtre jusqu'à nos jours =
= examen analytique de celles des productions
modernes qui ont le plus contribué à relever
et à soutenir sa réputation. =

Après avoir détaillé dans les paragraphes précédens les causes
qui ont retardé chez nous, et d'une manière plus sensible, les progrès
de l'art dramatique; après avoir calculé tous les moyens qui auraient
pu lever les nombreux obstacles que l'ignorance, la routine et le préjugé
opposaient, chaque jour, à l'essor qu'il devrait prendre; examinons main-
tenant pourquoi ces moyens dont on parvenait à sentir l'urgente nécessité,
et qu'on employait même par intervalles, n'ont pas toujours produit
l'effet qu'on s'en était promis, ou ne l'ont opéré qu'à la longue et très
imparfaitement. Si nous nous livrons à cette recherche sans préven-
tion et de bonne foi, nous reconnaitrons que les efforts qu'on a tentés à
diverses époques, n'ont été infructueux, dans les commencemens surtout, que
parce qu'on a méconnu la route qu'on aurait dû suivre, ou qu'on a craint
de l'ouvrir et de s'y engager. Ajoutez à cela qu'on a presque toujours don-
né une fautive direction aux tentatives, qui semblaient avoir pour ob-
jet de perfectionner la scène et de la porter à ce point de splendeur
que lui présageaient le but de son institution primitive, les motifs qui
avaient déterminé son organisation, la nature même des principes

qu'elle avait adoptée, le genre de modèles qu'elle s'était choisis, et le vœu de la plus saine partie de la nation.

Si, après avoir terminé cette discussion qui ne serait pas sans intérêt, nous voulons en faire une application qui donne lieu à des rapprochemens d'une utilité sentie, reportons nous à des tems plus modernes, consultons l'esprit du siècle où nous vivons, les progrès rapides que font les convenances et le goût, surtout dans les arts d'agrément, l'ascendant irrésistible qu'ont pris les idées libérales, qui forment le caractère distinctif de notre âge, alors nous demeurerons convaincus, et nous serons forcés de convenir que de tous les moyens qu'on eût du employer à cette époque reculée, et dont aujourd'hui même on pourrait se procurer encore ^{les heureux effets;} les plus sûrs comme les plus prompts et les plus efficaces, seraient ceux que j'ai signalés à plusieurs reprises, dans les articles précédens; savoir: 1. de ramener non seulement les écrivains, mais même les acteurs, les musiciens, les décorateurs, et en général, tous les artistes du théâtre, chacun dans leur genre, à l'étude des classiques anciens et modernes. 2. de nationaliser la scène, autant qu'il serait possible pour le moment, de manière qu'elle devint, en quelque sorte, le dépôt des événemens mémorables qui forment les époques les plus brillantes de notre histoire.

Alors le spectacle ne se bornerait plus à offrir aux dévoués pour lesquels le tems est presque toujours un fardeau insupportable, ce genre cette succession variée de plaisirs qu'ils recherchent avec ardeur, et dont ils jouissent avec indifférence;

de plaisirs honnêtes, il est vrai, mais le plus souvent sans objet
et sans but pour eux: Il deviendrait pour la classe des spectateurs
vraiment estimables, des citoyens jaloux de la gloire de leur patrie,
un véritable cours d'instruction pratique, lequel gagnerait à ce
grand nombre d'exemples imposants, de souvenirs glorieux qui
nous consolent ^{aujourd'hui} au sein du malheur, des motifs d'encouragement
pour l'avenir, aussi nobles qu'efficaces. Alors nous pourrions tirer
vanité de notre passion pour le théâtre, car elle serait justifiée
et même ennoblie par ces motifs mêmes qui l'auraient fait naître
et qui la propageraient. En effet, nous n'y viendrions plus par
simple désœuvrement comme autrefois; nous y serions conduits
par le desir et l'espoir d'y voir, chaque jour, se dérouler sous
nos yeux, quelques replis de la Carte immense où sont im-
primés en caractères ineffaçables, les haut-faits qui ont illustré
nos ancêtres; où la main du temps a gravé ces projets hardis, ces
entreprises incroyables, ces victoires, ces triomphes, ces conquêtes,
ces revers même souvent plus honorables que des succès, enfin
cette longue série d'exploits mémorables et dignes d'être transmis à
la postérité, d'exploits qui font la principale richesse de notre hé-
ritage, et dont le souvenir est encore une puissance pour nous.

En effet, tels seraient, à l'époque de cette réforme salutaire,
et l'objet principal et le vrai but de nos poèmes tragiques. Et s'ils
joignaient à ce mérite déjà si précieux, toutes les qualités qui
doivent d'ailleurs former leur caractère distinctif; s'ils étaient,

auxquelles doivent puiser les écrivains de chaque nation,
non seulement les sujets de leurs poèmes tragiques, mais mé-
me ceux des comédies de caractère et de l'intrigue du haut
genre. ^{J'y ai traité à fond} ~~La~~ ^{je} ~~représenté~~ ^{représenté} cette matière, et je l'ai discutée
avec ^{toutes} ~~plus~~ ^{qu'elle, comp. pte} ~~élégance~~. ^{J'y} ~~présente~~ ^{présente} toutes les preuves
qui militent surtout en faveur de la nationalisation
du théâtre, et qui constatent tous les avantages qui pour-
raient en résulter. J'y prouverai en outre 1. qu'à l'épo-
que même où la scène commençait à peine à s'organi-
ser, nos premiers auteurs dramatiques avaient déjà
une espèce de pressentiment qui leur faisait soupçon-
ner la nécessité indispensable de cette natura-
lisation, et qui leur en montrait comme dans
un lointain les avantages les plus sensibles.

2. qu'ils ont fait même, et à plusieurs reprises,
des efforts assez marqués pour approcher au moins
de ce but, sentant bien qu'il leur serait impos-
sible de l'atteindre dans le temps où ils vivaient.

3. que le succès a parfois couronné ces tentatives,
bien que, d'après toutes les apparences, elles ne fussent
pas toujours conçues avec la prudence et la circonspection

qu'elles exigeaient, et que plus rarement encore, elles
furent suivies avec tout le zèle qu'on aurait dû y mettre.
D'où il résulte que les progrès qu'ils ont pu faire
dans cette carrière encore nouvelle pour eux, ont
été trop lents et trop peu décisifs, pour les conduire
à des résultats qui puissent nous servir de guides
sur la route qu'ils nous avaient ouverte.

Pour donner à ces trois assertions, que bien
des gens peut-être traiteront de sophismes ou de
paradoxes, tous les caractères de vérité reconnues, je
serai obligé de parcourir tous les genres que ces écri-
vains ont ~~parcourus~~ ^{traités} successivement depuis l'origine
du théâtre, et qu'ils ont traités d'après ce principe
vraiment patriotique. Mais les détails dans lesquels
j'entrerais, ne seraient que des appendices, et je citerai
très peu d'exemples, surtout pour les premières
années, afin de me réserver plus d'espace pour
celles qui suivront, et de pouvoir donner plus d'éten-
due à l'examen des pièces modernes.

Je commencerai par le genre comique, parce-
qu'étant plus dans la nature, d'une exécution moins

difficile, et plus fait pour plaire au commun des spectateurs, il a dû le premier fixer l'attention des poètes, de ceux surtout qui avaient plus d'imagination que de génie, et c'est toujours et surtout le plus grand nombre. par une suite nécessaire, il a dû le premier aussi soulever l'aigreur de la scène. aussi tous les théâtres connus et dans l'antiquité et de nos jours, ont-ils eus des comédies long temps qu'on y ait vu paraître des poèmes tragiques. Il faut pourtant ^{avant} excepter les grecs chez les anciens, et les Français chez les modernes, qui ont donné un exemple contraire.

S. I. Comédies.

Je ne suis donc ni le seul ni le premier qui ait formé le vœu de donner ^{à notre théâtre} un caractère d'originalité distincte, qui le rende vraiment national, comme il l'était jadis chez les grecs et les Romains, vœu qui, je le répète, n'a réellement pour objet que l'honneur de la scène, et la gloire de la nation. En effet nous voyons, dès le milieu du siècle dernier, plus d'un écrivain tenter, et à plusieurs reprises, d'imprimer au spectacle naissant, ces formes heureuses que lui prescrivait le raisonnement et le patriotisme. Ils essayèrent même, mais avec peu de succès, sans doute, d'inspirer à ceux qui le fréquentaient, ce goût qu'ils voulaient mettre en vogue. plusieurs d'entre eux firent plus; ils s'ignèrent l'exemple au précepte, et donnèrent, par intervalles, des comédies dont les

Sujets étaient calqués sur les mœurs du temps, sur les usages inconsequents ou raisonnables qui régnaient à cette époque. Bien que mal construits en général, et d'une diction très peu châtiée, quelques uns de ces drames, se montrèrent avec un certain avantage dans le temps, parce qu'ils retraçaient des circonstances locales qui intéressaient la majeure partie de l'auditoire, ou les événements dont les résultats avaient fait sensation; parce qu'ils exposaient à la risée publique des ridicules qu'on avait sous les yeux; parce qu'enfin ils introduisaient sur la scène des personnages dont les actions pouvaient exciter quelque intérêt, ou d'es originaux que leurs bizarreries semblaient distinguer de la foule.

Mais comme ces tentatives étaient faiblement appuyées, et qu'elles ne se répétaient que de loin à loin, elles ne pouvaient obtenir un succès décisif, et les effets qu'elles produisaient, n'étaient que momentanés. D'ailleurs, comme malgré les bonnes intentions de ces écrivains, leurs drames étaient marqués au coin du mauvais goût qui régnait alors, et qu'ils portaient tous les caractères d'imperfection qui sont l'attribut ordinaire des productions nées dans l'enfance du théâtre, ils n'ont pu s'y soutenir, et sont tombés successivement, à mesure que l'art a fait plus de progrès, et que le goût s'est élevé.

Bohémisme. On peut mettre à la tête de ces écrivains patriotes qui ont tenté quelques efforts pour donner au théâtre une direction plus sage et plus utile, ce fameux Bohémisme, dont les ouvrages ont

fait une époque dans les fastes de la littérature drama-
tique. Il s'est acquis d'autant plus de droits à la réputation dont
il a joui de son vivant, que la marche qu'il a suivie vers la
fin de sa carrière, annonçait assez hautement qu'il voulait
s'ouvrir une route absolument nouvelle, prêter plus d'intérêt
aux situations qui sont l'âme du poème, ^{et de ses compositions, et surtout} dans le
comique comme dans le tragique, et donner à
ses caractères comme à ses tableaux, une teinte plus
rapprochée de la nature, plus conforme à la
vérité, plus d'accord avec les bienséances théâtrales.
mais la superstition et le préjugé mirent opposerent
à son zèle des obstacles qu'il ne put vaincre qu'à la
suite de longs et souvent d'inutiles efforts, et la
mort qui le surprit au milieu de ses projets de
réforme, ne lui permit pas de les conduire à leur
fin. ainsi on ne peut juger que par induction
des résultats qu'ils auraient eus.

Je ne dirai rien de son originalité piquante
qui se ferait remarquer dans les procédés com-
me dans les opinions de cet homme singulier;

originalité qui devrait nécessairement imprimer
à ses ouvrages des formes qui peuvent paraître
bizarres, et qui en effet semblent parfois annoncer
le délire d'une imagination déréglée; mais d'un
^{au} plus fort même de ce qu'on appelle ses extrava-
gances, cette imagination bouillante, impé-
tueuse ne créait rien qui ne portât ^{- plus ou moins -} l'empreinte
du génie.

Je n'entre pas dans de plus longs détails sur
cet écrivain que la flatterie a trop caillé, et sur
lequel la satire a versé trop de fiel. Je renvoie
à l'histoire du théâtre où j'ai donné des rensei-
gnements assez étendus et sur sa personne et
sur ses ouvrages. ce n'est ni la partialité ni
la prévention qui m'ont dicté les éloges que je
lui accorde, non plus que la haine ne m'a inspi-
ré les reproches que je lui fais. au surplus, tous
les deux peuvent lui faire honneur; les éloges ne sont
pas toujours l'ouvrage de la flatterie, ni les reproches

celui de la satire, et en général ni L'un ni l'autre ne daigne
s'occuper d'un homme absolument nul.

Jusqu'il en soit, ses antagonistes les plus dévidés
sont forcés de convenir, qu'il a mérité à plus d'un
égard d'être distingué de cette foule de poètes foi-
bles et rampans qui se traînaient de loin sur ses
pas, sans pouvoir l'atteindre dans sa course ra-
pide, et qui, en croyant imiter sa manière, ne
savaient réellement que le singer dans
ce qu'il avait de bizarre ou d'inconséquent.

Le principal avantage qu'il a eu sur
presque tous ses concurrents et ses rivaux,
en dépit de toutes les inculpations de ses détracteurs,
c'est que son nom imitera aux fastes de la litté-
rature, y restera gravé tant qu'elle subsistera,
et qu'elle continuera d'être en honneur par-
mi nous, tandis que celui des aristarques qui le
dénigrent, est à peine connu aujourd'hui. J'ajou-
te que si ^{aucune de} ses pièces de théâtre, sans en excepter les
plus achevées, ne peuvent plus ^{nous} servir de modèles,

ni même se montrer sur nos théâtres, elles ont du-
moins échappé à l'oubli; dans lequel se sont enivélées
presque toutes celles qui ont paru à la même époque;
et dans le vrai, tous ceux qui les ont jugées sans pré-
vention, se sont convaincus que les maux par-
tie des nombreux défauts qu'on y retrouve, doivent
être attribués à son siècle et aux préjugés qui ré-
gnaient alors, plutôt qu'à l'auteur.

Cependant, tout en me rendant son apologiste,
je conviendrai avec tous les gens de goût, que Bôhemo-
-les devrait avoir en Pologne le sort qu'avaient eu en
Grec, les prédécesseurs d'Eschyle et d'Aristophane; à
Rome, ceux de Plaute et de Terence; chez les Français,
ceux de Corneille et de Molière: ses comédies devraient
tomber, et ne pouvant jamais paraître sur la scène,
bien qu'elles soutiennent encore la lecture. on ne pour-
rait les y admettre sans se donner un ridicule, parce que
les sciences et les arts qui suivent toujours les progrès de la
civilisation et du goût, sont parvenus à un degré de
perfection, qu'ils ne pouvaient connaître alors; parce-

que la diction et le Style se sont épurés dans la même proportion; mais surtout parce que nos mœurs ont pris un ton de naturel, de facilité et d'élégance qui, du temps de notre bon jésuite, eût passé pour extravagant, ou tout au moins pour bizarre, et qui de nos jours constitue le caractère distinctif des meilleures sociétés.

Le P^{er}. Cratoryski.

L'opinion publique préparait un sort bien différent aux productions d'un écrivain un peu plus moderne, il est vrai, mais qui, indépendamment de ce ^{dans la pro-}frère, avan-
l'age trouva dans la haute éducation qu'il avait reçue, et
dans la tournure de son génie, des ressources que ne pou-
vait avoir son prédécesseur. Aussi peut-on, sans craindre
d'être taxé de prévention, lui assigner une des premières
^{places} parmi ceux de nos littérateurs, qui ont le plus
contribué au perfectionnement des lettres, des arts d'agrè-
ment, des mœurs et des usages. Il se serait fait un nom
distingué et par ses ^{travaux} connaissances et par ses talents supé-
rieurs, quand même sa naissance, sa fortune, et ses digni-
tés ne lui auraient pas assuré une prééminence aussi dé-
cidée. A ces traits on reconnaît J. A. le P^{er} A. Cratoryski, quand même je ne le nommerais pas, et tout le
monde conviendrait qu'ils ne peuvent s'appliquer

qu'au Mécène de la Pologne, au protecteur éclairé des études et des sciences, qui sut les apprécier et les cultiver lui-même, les encourager et les récompenser dans les autres. Il fut un des premiers qui oserent se hasarder ^{sur} dans cette ^{route} carrière épineuse, dont Bachmelec avait ouvert l'entrée; sans pouvoir y atteindre lui-même le terme que, sans doute, il s'était proposé. Son début fut brillant, et le succès le plus flatteur couronna ses efforts.

Le Prince avait, il est vrai, commencé sa carrière théâtrale par de simples traductions: mais par cela même qu'elles portaient l'empreinte du génie et du goût, elles annonçaient en lui ce genre d'esprit fait pour créer, et non pour imiter. Aussi le vit-on bientôt prendre un essor plus hardi, et s'élever au niveau des Scudéry et des Régnaud qui dominaient alors sur la scène française, et qui étaient parvenus à s'y faire une assez haute réputation, quoique venus après Molière qui avait créé le théâtre, et dont les ouvrages en seront toujours le plus bel ornement.

Nous avons du Prince Crastoryplei trois comédies qui ont été imprimées dans le tems, et reçues du public comme elles l'avaient été des acteurs, avec le plus vif

Imparfaitement. une quatrième est restée manuscrite, bien que de l'aveu de plusieurs savans auxquels le Prince l'a communiquée dans le secret de l'intimité, elle fût une des plus achevées sous tous les rapports. Le choix du sujet, la marche de l'action, la conduite de l'intrigue, le naturel du dénouement, l'intérêt attaché aux situations, en un mot, et l'ensemble et les détails, tout étoit coordonné avec le plus grand art; tout portoit cette teinte de nationalité qu'on cherche en vain dans la plupart de nos pièces modernes.

Cependant, soit par une suite de cette modestie qui caractérise et qui honore le vrai talent, soit qu'il eût une trop haute idée du degré de perfection auquel on doit porter un ouvrage destiné pour la scène, le Prince se refusa à toutes les sollicitations de ses amis, sous prétexte que cette nouvelle production n'étoit point encore qu'elle pourroit et devoit être. Cette réserve, au surplus, ne doit pas nous étonner; il en agit de même

pour presque tous ses ouvrages, et n'en livra à l'impression qu'un très petit nombre: encore même ce peu que le public possède, il ne le doit qu'à l'oppression de violence qu'on a faite à l'auteur en diverses rencontres.

On ne peut sans regretter que les fonctions attachées aux dignités dont il était revêtu, que ses occupations particulières, et le concours des circonstances critiques où l'état se trouvait alors, l'aient forcé d'abandonner si tôt une carrière dans laquelle il pouvait s'assurer une si haute réputation et cueillir des lauriers qu'aucun de ses rivaux de gloire n'eût osé lui disputer; une carrière qu'il a honorée, et qu'il eût illustrée chaque jour d'avantage, par les services précieux que ses productions ultérieures pouvaient rendre à la patrie et à la société.

Mais comme s'il eût voulu faire oublier cette erreur forcée; sur une simple invitation adressée par la société des amis des lettres, à tous les savans en général, il a voulu, dans les dernières années d'une vieillesse déjà très avancée, contribuer

Contribuer, pour sa part, à la rédaction de la nouvelle histoire de Pologne que prépare cette société, et s'est chargé de la confection d'un règne qui exige de très profondes recherches, et qui, par une suite nécessaire, reclame un travail aussi long que pénible. mais les nombreuses infirmités insurpassables du grand âge auquel il est si heureusement parvenu, l'ont, sans doute, forcé d'interrompre le cours de ces fatigantes occupations, et il est plus que probable qu'elles ne lui permettront pas de les reprendre.

Les pièces de théâtre que Le P.^e C. venait de donner, avaient offert plus d'un avantage à la nation comme à la scène, son exemple ne leur fut pas moins utile; il fit naître au moins quelques poètes qui osèrent aborder les diverses branches du genre comique, et dont les efforts réunis pouvaient opérer une heureuse révolution dans la littérature dramatique. au lieu de devenir ses rivaux, ils se bornèrent d'abord à suivre de loin un modèle, qu'à l'ors il était plus facile d'imiter, que de surpasser ou même d'égaliser. Le théâtre y gagna un certain nombre de pièces originales, qui enrichirent son repertoire, et lui facilitèrent les moyens de se débarrasser d'une partie de ces farces bizarres, que jusque là on y avait reçues in-

inoistinctement et sans choix. Malheureusement il ne profita pas
comme il l'aurait pu, des ressources qu'on lui offrait, et que des encourage-
ments donnés à propos eussent encore multipliés: les parodies les plus
monstrueuses se maintinrent à leur poste; elles marcherent de niveau
avec les nouvelles pièces, et continuèrent de jouir des honneurs quel-
les avaient usurpés.

À la tête des auteurs dramatiques de ce temps, l'opinion la
plus générale place M. Lablache, que les applaudissements publics
affaiblissent, en quelque sorte, dès qu'il se montre. Si l'on pouvait
juger du mérite réel d'un écrivain par sa fécondité, M. Lablache
eût été, sans contredit, un des premiers et des plus célèbres littéra-
teurs que la Pologne ait jamais eus. Mais l'expérience n'a que-
trop prouvé que cette prétendue règle d'après laquelle le vulgaire
juge les hommes à talents, et qu'il croit infailible, est souvent équi-
voque et presque toujours trompeuse. L'auteur que je vais faire
connaître n'a pas démenti ce que l'expérience avait démontré,
et si cette vérité ^{ou encore} avait besoin de preuves, il y aurait ajouté un
nouveau degré de conviction.

La nature lui avait offert largement départi ces heureuses dis-
positions qui n'ont besoin que d'une certaine culture pour s'élever au
degré de perfection qui leur est destiné; et cette perfection, chaque
écrivain peut l'atteindre, quelque genre qu'il embrasse, lorsqu'il a le
courage d'aborder hardiment toutes les difficultés, les plus importun-
bles en apparence; lorsqu'il se dit comme le fils d'Osée: Je vaincrai tout.

tous les obstacles et j'arriverai. M^r Lablache n'eut pas
ce courage; il négligea ces dons de la nature, et parut ne pas
sentir tout le parti qu'il pourrait en tirer. Les louanges pa-
raître, qu'on lui prodiguait de toutes parts, lui tournèrent
la tête, et bien loin de profiter du conseil que Virgile
adressait aux Jeunes poètes de son tems, ^(a) il s'enivra à
loisir de cet envenimé mensonger, et se crut près d'attein-
dre le terme, quand il entra à peine dans la carrière.
On serait tenté de croire qu'il avait perennité, et qu'il
voulait remplir d'avance cette fausse maxime que
Dorat établit en précepte: travailler plus vos succès
que vos écrits.

Il faut pourtant lui rendre justice et convenir,
que le peu de comédies qu'il a réellement tirées, ^{amplifiées} de
son propre fond; que celles même qu'il a tirées de lan-
gues étrangères, mais qu'il s'est donné la peine de re-
toucher, pour les adapter aux mœurs de la flologne,
sont très supérieures ^{la bien des} aux ébauches informes qu'on
donnait encore de son tems. mais il faut dire aussi
qu'elles auraient été infiniment meilleures, et plus dignes
(a) Si ultra placitum laudaret, baehari frontem
cingite, ne vati nocuant. — Virg: egl. —

des suffrages qu'elles ont obtenus, si plus ami du travail, il eût pu gagner sur lui de dérober à ses plaisirs, tant d'heures, tant de jours même qu'il perdait en vain.

Toutefois, le peu de temps qu'il donnait à la composition, était encore pour lui un sacrifice trop pénible. Il renonça bientôt à ce genre de travail, et se créa de nouvelles occupations plus d'accord avec la tournure de son caractère et ses goûts particuliers, occupations plus faciles, plus attrayantes, mais bien moins propres à étendre les progrès de l'art. De compositeur quelque fois heureux il devint traducteur souvent négligé, et presque toujours au dessous de l'original. Nous avons un assez grand nombre de ses traductions, et presque toutes ont été imprimées. mais il en est plusieurs qui n'ont pu se montrer sur la scène, et parmi celles qu'on a cru pouvoir y admettre, je pourrais en citer plus d'une qui ont à peine soutenu deux ou trois représentations, très éloignées l'une de l'autre. toutes, ou à peu près, sont restées au répertoire, mais on les a presque entièrement perdues de vue, depuis que le théâtre s'est enrichi de nouvelles pièces, dont quelques unes, peut-être, ne sont pas meilleures, mais s'accordent mieux avec

Les mœurs actuelles, le goût régnant et le ton de nos sociétés.

Qu'on me permette ici une réflexion qui peut s'appliquer à nos auteurs modernes comme à M. Zablouchi, et qui peut-être ne sera pas plus déplacée de notre temps que du sien. J'en ai pour garant l'opinion de tous les gens instruits, de tous les amateurs du vrai beau. Il n'en est pas un seul qui ne penât des lors, et qui ne répète aujourd'hui, que si les écrivains qui se mettent sur les rangs, et dont les premiers essais sont comme ceux du kotzebue de l'arrose, couronnés par les applaudissements du public, étaient moins enivrés de ces succès éphémères, moins avides de cette vaine fumée d'un d'encens mercenaire, ^{s'ils avaient le courage de se débiter à pas} ~~qu'ils regardent faiblement comme~~ faux pléges, et de ne pas les regarder comme le présage assuré de leur gloire future, et comme un gage de l'estime publique qui s'empresse de prévenir leurs vœux; ils pourraient avec le temps, et à l'aide de nouveaux efforts, acquiescer réellement des droits à cette réputation qu'ils brüquent, mais qu'ils n'obtiendront pas, parce qu'elle ne peut être le prix que du vrai talent, du travail qui la perfectionne, et du goût qui l'épure. Ils auraient d'ailleurs le mérite de s'être rendus utiles, d'avoir contribué aux progrès de l'art, de laisser un exemple ou un modèle que leurs successeurs pourraient imiter, et surtout d'avoir perfectionné le genre auquel ils auraient exclusivement

connaître et leurs talents et leurs travaux. En effet, le moindre ouvrage tiré de son propre fond, s'il est traité avec l'art et la méthode que réclame le genre auquel il appartient, s'il est marqué au coin du génie, s'il porte le cachet du goût, si enfin il est aussi sagement adapté aux mœurs, aux usages et aux habitudes de la nation, qu'aux circonstances et aux localités; cet ouvrage fait plus d'honneur à l'écrivain qui le met au jour, que ne pourra jamais en faire à nos soi-disant beaux esprits, cette énorme quantité de traductions, dont ils surechargent la scène, qui ne sont faites ni pour elle, ni pour les spectateurs, et qui n'ont ni le faible mérite de l'à-propos, ni l'avantage d'une heureuse application.

Si je croyais pouvoir par là affaiblir les dangereux effets qu'a produits, et que renouvelle tous les jours l'exemple donné par M. Lablache et ses imitateurs, je mettrais dans la même classe un assez bon nombre de pièces, qu'on nous donne pour originales, et qui ne sont réellement, pour la plupart, que de maladroites imitations, et quelque fois même des parodies ridicules de drames ou de comédies, qu'on ose à peine avouer dans

le pays qui les a vus naître. Et quand même ce seraient réellement des originaux, quel cas voulez-vous que j'en fasse, si je ne trouve ni dans le choix du sujet, ni dans la construction de la pièce, ni dans la coordination des parties, ni dans la conduite de l'intrigue, cet ordre, cette méthode, ce goût qui devraient les caractériser? S'ils manquent de cette énergie, de cette chaleur que le sentiment devrait leur prêter, et qui peuvent seuls leur donner la vie?

Je conçois que des jeunes gens qui ont vu leurs petits vers applaudis dans les cercles où ils donnent le ton, se livrent avec toute l'imprudence de la jeunesse, aux séductions de l'orgueil, et croient avoir réellement mérité les éloges qu'on leur prodigue. Je trouve tout naturel qu'ils prennent des blûtes d'imagination pour des étincelles de génie, et qu'ils se persuadent à eux-mêmes, qu'il est aussi facile de composer une bonne comédie d'intrigue ou même de caractère, que de colquer sur un rimailleur français, quelques couplets anacréontiques, pour la fête de Julie ou d'Alexandrine: mais les acteurs qui doivent être plus sages, et qui connaissent mieux leurs intérêts, peuvent-ils, sans encourir de justes reproches, partager le délire de

Ces avortons du Parnasse? peuvent-ils recevoir sans examen tout ce qu'on leur présente, et le placer au hasard dans leur répertoire? Non, sans doute: l'obligation ^{l'engagement} qu'ils ont contractée envers le public, leur impose l'obligation de soutenir l'honneur de la scène, et de consacrer leurs connaissances comme leurs travaux, non seulement à l'amusement, mais aussi à l'instruction de leur auditoire. Or, ils ne peuvent remplir ce devoir, et le remplir pleinement, s'ils ne soumettent à une analyse sévère, (en attendant qu'il existe un comité de censure théâtrale) toutes les pièces qui leur sont remises, et dont les auteurs ^{pretendent} veulent obtenir les honneurs de la représentation. Ils doivent les juger avec la plus grande impartialité, sans égard ni pour la naissance, ni pour la fortune, ni pour le rang, ni pour le crédit de l'écrivain qui veut les livrer au jugement du public. Comme cette obligation même leur ^{donne} attribue le droit de rejeter tout ce qu'ils croient indigne de l'approbation qu'on exige d'eux, ils peuvent user dans tous les cas, et sans aucune restriction, de cette prérogative qui est la première et la plus sacrée des attributions de leur état.

Mais que pensera-t-on de ces acteurs, si, non contents

de se prêter si légèrement aux demandes indiscrettes de tant d'écrivains
avides d'une réputation qu'ils ne savent pas mériter, ils imitent leur am-
bitieuse imprudence; s'ils se mettent eux-mêmes sur les rangs, et
qu'ils inondent la scène de productions aussi dénuées d'imagination
que de goût, de productions où toutes les bienséances théâtrales sont
violées sans pudeur? Ne serait-on pas tenté de leur dire, de leur répéter
chaque jour, à chaque instant, d'après le Noir, Garrick et la fameuse
Otfield: "L'art dans lequel vous vous exercez est entouré de tant de difficultés,
" il exige des méditations si profondes, une étude si réfléchie, que la vie
" entière de l'homme ne suffit pas pour en sonder tous les mystères,
" et pour le conduire à ce degré de supériorité sans laquelle il ne peut
" répondre à la haute idée que s'en est formée le public éclairé. Ne
pourrait-on pas ajouter, ^{donc} au lieu d'employer vos moments de loisir à
vous perfectionner dans cette étude si longue et si pénible, vous les employez ^{parfois}
à griffonner, en courant, des petites pièces auxquelles on ne peut donner
aucun nom, où l'on cherche en vain une action, une intrigue et un
dénouement, ou de plats calembourgs et de froids bons mots remplacent
les traits d'esprit et les élans d'imagination auxquels on s'attendait; alors
vous échouerez dans cette double entreprise qui est très au dessus de vos moyens; alors
ce que vous appelez la dictature inquisitoriale des X. X. aura raison
de vous censurer, et de vous rappeler à l'ordre; elle pourrait même vous
prédire, sans craindre de se tromper, que vous resterez toute votre vie
de mauvais auteurs et des acteurs très imparfaits. C'est cette excessive
avidité de gloire, c'est cette prétention à tous les genres de célébrité qui
a perdu Zamboni, et qui a rendu infructueuse toute la science que lui
avait départie la nature, et qu'il n'a pas cultivée avec tout le soin dont

il était capable; c'est cette passion d'raisonnable qui a égaré la plupart de ses imitateurs, qui, sans avoir autant de ressources dans l'esprit, ont voulu ^{son exemple.} suivre. Elle vous égareira comme eux; vous tomberez dans les mêmes erreurs, et vous n'aurez pas les mêmes excuses. u

Qu'on me pardonne cette digression qui s'est prolongée sous ma plume, sans que je m'en apperçusse. L'occasion l'avait amenée, la nature des circonstances la justifia jusqu'à un certain point. Je reviens à mon sujet.

Je ne finirais pas si je voulais passer en revue tous les écrivains qui ont marché sur les traces de M. Laboulaye, et qui l'ont rivalisé avec plus ou moins de succès. mais dans ce grand nombre, il en est un qui mérite d'être distingué de la foule, non seulement parce qu'il s'est exercé dans tous les genres, mais encore parce que son nom seul emporte l'idée de savant et d'homme de lettres. Je veux parler de M. Miemcewier dont tous les ouvrages, ceux même qui sont étrangers au théâtre, ont un caractère d'originalité nationale qui, (leur mérite plus ou moins réel à part, leur prête un ^{après} haut degré d'importance). ^{c'est aussi par lui que je commençai la courte analyse que je veux donner des ouvrages qui se sont montrés sur la scène depuis cette époque; j'entends de ceux qui ont fait quelque sensation. (a)} Elle en 1790. pendant le cours de la Diète constitutionnelle de Varovie. elle avait pour titre: le retour du nonce, titre équivoque et d'autant plus illusoire, qu'à l'instar de certaines enseignes, qui ne se lient par aucuns rapports, avec les objets ^{qu'elles} sont censées désigner, il se trouve ^{presque partout} démenti par le fond même du sujet et des incidents qui s'y rattachent.

En effet, ce retour si désiré, attendu avec tant d'impatience, et qui, d'après le titre, semble devoir former le nœud de l'intrigue, et amener le

(a) - Voyez à la page suivante la note oubliée ici. =

dénouement, finit par n'être qu'un simple accessoire dans la suite du drame. C'est son mariage, qui n'était point annoncé dans l'exposition, et auquel, par conséquent, on ne devait pas s'attendre, qui devient plus tard le véritable sujet de l'action. mais comme ce mariage était arrangé d'avance, qu'il n'éprouve aucun obstacle; et qu'il s'achève avec toute la simplicité qui caractérise les événements de ce genre, je n'y vois qu'une pure cérémonie, à laquelle il est impossible de donner le nom d'intrigue, d'autant plus qu'elle ne commence que vers le milieu de la pièce, et ne se soutient pas même jusqu'à la fin. par la même raison, le dénouement, s'il en existe un, n'est tout au plus que ce que les Grecs appelaient achèvement, et ne peut ni surprendre ni attacher le spectateur, parce qu'il était prévu d'avance, et qu'il n'excite aucun intérêt.

D'un autre côté, tous les épisodes particuliers sont dans le fait autant d'actions secondaires qui détournent sans cesse de l'action principale. ^{aussi,} et déjà très faible par elle-même, elle devient presque nulle, au milieu de ce concours multiplié d'incidens hors-d'œuvre. Tels sont, par exemple, l'enthousiasme exalté que l'auteur prête à ses personnages dominans; les détails interminables sur les affaires d'état, que chacun discute à sa manière; - Les caprices bizarres, les spasmes elle polonais français de la starostine; la fin malheureuse, mais trop singulière pour être affligeante, du chevalier Smadontsev; - l'éloge impromptu (comme elles le sont toutes) sur ce trépas funeste; les imprécations contre Dargiel, faible parodie de celles de Camille dans les Horaces. &c. &c. Tous ces épisodes, les deux derniers surtout, ont le double défaut de ne pas tenir au sujet de la pièce, et de fixer cependant, jusqu'à un certain point, l'attention du spectateur, sans exciter d'ailleurs la curiosité, ni réveiller l'intérêt.

Au surplus, ce drame politique, comique et tragique tout à la fois a eu le sort qu'ont éprouvé jusqu'ici, et qu'éprouveront toujours, en Pologne comme ailleurs, toutes les pièces qui ne doivent leur succès qu'à certaines localités, qu'à des circonstances précieuses, qu'à l'importance momentanée de tel ou tel événement. Ces localités n'intéressent que dans le petit canton où elles se trouvent; Les circonstances passent; Les événements qui s'y liaient, prennent fin; Les résultats heureux ou funestes qu'ils présageaient, disparaissent, ou s'effectuent sans produire aucune sensation marquée, et le drame tombe avec eux. C'est une leçon pour toutes les entreprises théâtrales, de ne jamais recevoir, fût-elle même durant le cours de ces révolutions ^{hardies} ~~imprévues~~ qui semblent devoir se consolider, de ces pièces de circonstances, qui, même alors, sont condamnées à périr en naissant. De quelque part qu'elles viennent, (amoin^s qu'elles ne se présentent sous la sauve-garde d'un ordre supérieur,) une direction a toujours le droit de les refuser, et quand même elle s'en promettait pour l'instant quelques avantages précieuses, elle doit résister à cette tentation, car l'honneur de la scène ne peut dans aucune occasion, ni sous aucun prétexte, se prêter à ces petits calculs d'intérêt.

Je dois pourtant avouer pour la justification de M. Niemcewicz, que parmi cette foule de pièces du même genre qui ont paru depuis, et surtout pendant le cours de ces dernières années, il n'en existe pas une qu'on puisse comparer à la Sienne, -

à la sienne et pour la diction et pour le style; aucune où il y
ait autant de grandes idées, de réflexions sages, et de maximes
utiles. Mais la violation des bienséances théâtrales, des principes
de l'art et des règles du goût, ^{devait} ont ôté à toutes ces beautés de détail
la perfection dans tous les genres, le mérite que chacune d'elles offrait en particulier. Le commerce ne
peut être le résultat que de l'heureuse coordination de
tout l'ensemble.

Le même auteur a donné récemment deux nouvelles co-
-qui portent aussi ce caractère de nationalité, qu'on retrouve dans tous les écrits.
médies, ~~mais de caractère~~ Elles sont traitées avec plus de sim-
thode, et plus soignées même pour le style. D'après cela, elles sem-
blaient devoir se montrer avec avantage sur la scène; car on
ne peut pas leur refuser le mérite d'être infiniment plus
théâtrales, que le retour du nonce. Cependant elles n'ont pas
obtenue tout le succès que l'auteur pourrait raisonnablement
s'en promettre. La raison en est simple: Il a choisi deux
sujets qui, bien que neufs encore, ne présentent toutefois aucun
traits assez marqués, pour former un tableau qui intéresse.
En effet, les originaux sur lesquels sont calqués ses per-
sonnages dominants, se sont tellement multipliés, dans toutes
les classes, et sont devenus si communs, que toutes leurs nuances
se confondent, et que les teintes qui devraient les distinguer
plus particulièrement, trop faibles pour se laisser appercevoir,
s'éteignent l'une dans l'autre, et finissent par se perdre.

Sous le pinceau qui s'efforce, mais en vain, de les faire res-
sortir. Ces deux pièces sont L'équité^(a) et le nouvelleté, deux es-
pièces d'originaux qui se ressemblent respectivement dans tous les
pays, et qui, tout en changeant de formes suivant les siècles et
les contrées, présentent cependant partout le même fond
de caractère.

L'équité.

On peut faire cent comédies sur ce sujet; il est si riche
pour fournir à chacun des traits qui paraîtront toujours nou-
veaux, tout usés qu'ils soient, parce qu'un bon peintre peut, à
l'aide des couleurs, peindre embellir tous les objets, et leur don-
ner la fraîcheur de la jeunesse. Mais on sera bien sûr,
en achevant la centième, qu'on n'aura corrigé personne,
parce que personne ne renonce à un vice qui est de-
venu celui de tout le monde; qui n'a rien de bas, rien

(a) c'est à Panat que nous devons ce mot Egoïsme, qui, avant
lui, manquait à la langue française. Aussi pieux catholique
que profond mathématicien, il prétendait que la politesse
humaine pouvait déguiser adroitement le moi, et que l'humili-
té chrétienne l'annéantissait. Cette seconde maxime était fautive
même de son temps. L'humilité n'a jamais fait de pareils miracles: la
première l'est devenue depuis, si elle ne l'était pas déjà. L'urbanité, que
nous a tant d'autres choses à faire, et d'ailleurs est si bien parvenue à se met-
tre au dessus des bienséances, et à braver l'opinion, qu'elle ne se donne plus
la peine de cacher un vice dont elle se fait honneur, et qu'elle sait
même, au besoin, métamorphoser en vertu.

17
D'humiliant; qui donne même une espèce de célébrité
à ceux qui savent le faire valoir, et qui d'ailleurs desient, suivant
les chances, la source d'une foule d'avantages, dont chacun tire
parti du mieux qu'il peut. autrefois on pratiquait avec une
espèce de réserve, et comme en secret, ces maximes des ames sèches,
aujourd'hui on les profère hautement, et chacun pense comme
Fontenelle et Champfort: que la ressource la plus sûre et la
moins sujete aux mécomptes, est celle que l'on trouve en soi-
même, et que le dévouement le mieux récompensé, est celui
qu'on a pour sa propre personne. aussi chercher parmi
tous les individus de tous les pays et de toutes les classes, vous n'en trou-
verez peut-être pas un seul qui ne s'occupe très affectueusement de
lui-même, et qui ne laisse aux autres le soin de penser à eux, a-
moins que son intérêt ^{particulier} du moment ne l'oblige de sortir, pour un mo-
ment, du cercle de ses habitudes favorites. quoiqu'il en soit, tous les mo-
ralistes ne cessent dadis, et ne cessent encore aujourd'hui de déclamer
à tort et à travers, contre ce qu'ils appellent la secte des égoïstes, mais
leurs volumineuses diatribes, n'ont produit d'autre effet, que de convaincre
tout le monde, qu'ils étaient ^{eux-mêmes} à la tête de cette nombreuse cohue.

Il résulte de là qu'il est des vices trop généralement répandus, et
surtout trop accredités, trop fondés en raisons ou plutôt en prétextes aux yeux
des gens qui en sont entachés, pour qu'on puisse jamais espérer de les en-
guérir, quand même on les attaquerait de front. cette universalité mê-
me offre au poète comme au moraliste, un si grand nombre de traits, et de
si variés, qu'il est impossible d'en trouver un seul dont l'application présente

quelque chose d'après vrai et d'après juste, pour pouvoir fixer l'attention de qui que ce soit. aussi le tableau qui en résulterait serait-il d'une monotonie qui le rendrait insipide, et qui l'empêcherait de produire aucun effet.

Si quelqu'un eût pu trailler, du moins avec une apparence de succès, un sujet de ce genre, c'eût été Molière; et malgré les pressantes sollicitations de plusieurs de ses amis, il s'est donné bien de garde de l'entreprendre, bien que ce caractère ne fût ni moins commun, ni moins odieux de son temps que du nôtre. Il sentait qu'il pouvait corriger tous les vices auxquels il déclarait la guerre, ou du moins les forcer, par la crainte de la risée publique, de couvrir des voiles, de la circonspection et du mystère, ^{leurs} ~~les~~ d'honnêtes révoltant. D'une passion basse et insupportable, mais il était intimement convaincu que l'égoïsme se venge de tous ses efforts.

Il est donc évident que c'est un des sujets les moins faits pour la scène; et que l'auteur qui se chargerait de l'y introduire, ne retirerait d'autre fruit de son travail, que d'amuser ^{un instant} ~~ou~~ ^{ou peut-être} d'ennuyer son auditoire; sans corriger un seul individu, quand même il joindrait à des talens supérieurs, la plus grande connaissance du théâtre; et qu'il donnerait à son drame le plus haut degré de perfection dont il serait susceptible; à plus forte raison s'il le traitait faiblement.

C'est le sort qu'ont eu les trois seuls poètes français (Fabre, Barthe et Caillhava) qui se soient hasardés à mettre en scène ce personnage, le Prothée du théâtre. — Le premier l'a peint ^{sur le théâtre} ~~des couleurs~~ les plus odieuses; il a même dépassé la mesure; ce qui doit paraître étonnant dans un pareil sujet. J'ajoute que cet excès de sévérité, que ce fiel amer dans lequel il broie les couleurs, est inutile, déplacé même dans son drame, car son égoïsme, sous le nom de Philinte, quoiqu'un des personnages dominans, n'y tient cependant qu'un rang subalterne; il ne se trouve là que pour faire reporter

plus avantageusement la qualité du vertueux élleste, qui est proprement le héros de son poème. — [Barthe la place sur le premier plan; c'est le personnage qui domine; tous les autres lui sont subordonnés. Il croyait donner le change en substituant au titre d'égoïste celui d'homme personnel; mais cette ruse n'a produit aucun effet, et sa comédie n'en a pas eu plus de succès. Le portrait qu'il en trace ne manque pourtant pas d'énergie; on y retrouve même, par intervalles, du nerf et de la vigueur; malgré tout cela, cela c'est une esquisse et non un tableau. aussi tout le monde, en sortant du spectacle, disait à haute voix, qu'avec beaucoup d'esprit il avait fait une comédie très médiocre.]^(a)

Cailhava pouvait choisir entre les deux modèles qu'il avait sous les yeux, et il n'en a suivi aucun; deux routes s'ouvraient devant lui; il n'a tenu ni l'une ni l'autre, et s'est frayé une nouvelle carrière, où il s'est fourvoyé comme ceux qui l'avaient devancé. Son égoïste est le héros de sa pièce comme celui de Barthe, mais le rôle qu'il y joue est encore plus

(a) On raconte à l'occasion de cette comédie de Barthe, une anecdote qui prouve bien ce que j'ai avancé plus haut: que ceux qui déclament le plus fortement contre l'égoïsme, sont presque toujours les premiers, sinon à l'afficher publiquement, du moins à le justifier par leur conduite, et qu'ainsi ce serait en vain qu'ils se flateraient d'en guérir les autres. — Barthe arriva, un jour, son drapeau à la main, chez son ami Collardeau, qu'il trouve prêt à rendre le dernier soupir, et sans égard pour son état, malgré son refus de l'autoriser, il le force sans pitié d'en entendre la lecture jusqu'au bout; il ne lui fait pas grâce de la moindre scène. Après avoir fatigué son malheureux ami pendant plus d'une heure, il lui demande son avis. « Vous pouvez, lui répondit Collardeau, d'une voix mourante, ajouter un trait bien frappant au caractère de votre égoïste; dites qu'il force son vieil ami étendu sur son lit de mort, d'écouter la lecture d'une comédie en cinq mortels actes. » Barthe n'est sûrement pas le seul qui ait mérité ce reproche; il n'est point de poète comique, point de philosophe, point de moraliste, point de ces déclamateurs à gages, de ces antagonistes ardents de l'égoïsme, qui ne fût prêt à faire la même chose que Barthe, et pis encore, si son intérêt du moment l'exigeait.

faible, plus décousu et plus insignifiant. aucune de ces pièces n'a été reprise, quoiqu'elles soient toutes les trois restées au répertoire, et il est presque probable qu'elles ne reparaitront plus sur la scène.

La chute de ces trois auteurs a découragé tous ceux qui peut-être auraient eu la tentation de suivre leurs traces. Le sujet est absolument abandonné, et l'épique reste et restera encore long temps à faire; car malgré tout le respect que je dois aux connaissances et aux talents de M. Marmontel, J'ose dire que sa comédie, après bien construit d'ailleurs, et d'une diction très soignée, est si faible d'intrigue, qu'elle remplit encore moins son objet que celles dont je viens de parler. Cependant il ne manquait pas plus de modèles dans la capitale et les provinces de la Pologne, que les des anciens dans leur pays. Ils fourmillent ici comme en France et dans tout l'univers. mais, je le répète, c'est précisément cette surabondance qui fait la difficulté de l'entreprise, et il faudrait un génie bien supérieur pour pouvoir, dans ces milliers de traits épars, et qui presque tous présentent la même physionomie, reconnaître, saisir et employer à propos ceux dont il pourrait former un tableau qui fût assez frappant de ressemblance, pour qu'à la première vue chacun s'écriât: c'est lui. mais où trouver ce génie?

Si pourtant, et contre toute attente, quelque poète, dans l'espoir de respirer où les autres ont échoué, voulait encore, à ses risques et périls, mettre un cinquième épique sur la scène, j'en serais lui fournir quelques traits qui pourraient l'aider dans son travail, sans doute, voudrait y entrer pour rien. Il les trouvera réunis dans l'appellogue suivant que je transcris des œuvres de M. Amault, et qui est aussi une critique de l'épique.

Le Colimaçon = fable.

Sans amis comme sans famille,
J'ai bas vivre en étranger;
Se retirer dans sa coquille,
au signal du moindre danger;
S'aimer d'une amitié sans bornes,
De soi seul remplir sa maison;
En sortir, suivant la saison,
pour faire à ses voisins les cornes;
Signaler ses pas destructeurs,
par les traces les plus impures;
outrager les plus tendres fleurs
par ses baisers ou ses morsures;
Enfin cher soi, comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus brité:
C'est l'histoire de L'égoïste
et celle du Colimaçon.

2.
le nou- ce que j'ai dit de la difficulté de mettre l'égoïsme au théâtre, da-
velliste. vrait avec quelque avantage; je puis, et à de bien plus justes titres
encore, l'appliquer au nouvelisme. non seulement ce caractère
présente les mêmes inconvénients, mais il y joint le désanta-
ge d'offrir infiniment moins d'intérêt, et de ne réveiller
ni la curiosité ni l'attention. bien loin d'imiter l'égoïs-
me qui se déguise avec art, et qui fait prendre partout
les formes les plus séduisantes, il s'affiche hautement
sous un costume presque toujours grotesque; il se montre
dans les plus basses classes comme dans les plus élevées, dans
les rassemblements les plus obscurs comme dans les sociétés
les plus brillantes, mais avec cette différence que dans les
il prend l'allure et le ton de la politique, tandis que
dans les autres, c'est un commérage aburde et ^{grossier} ~~ridicule~~
qui n'a pas plus de but que de terme. ce vice, pour tant
ou, si vous voulez, ce ridicule n'est pas tout à fait aussi
commun que l'égoïsme, car il n'est personne qui ne s'ai-
me de préférence à tous les autres, et qui ne s'occupe exclusive-
ment de lui-même, et il se trouve, au contraire, bien
des gens qui, soit ignorance, soit paresse, soit indifférence,
ne s'intéressent à rien de ce qui se passe dans le monde
politique.

politique. Malgré cela, il n'en est pas plus propre à faire fortune au théâtre. Il doit même s'y trouver encore moins à sa place, parce qu'il a quelque chose de populaire et de trivial, qui ne permet pas de le traiter en grand et de le forcer en couleurs, amoins qu'on ne transportât la scène dans une de ces sociétés brillantes qui donnent le ton dans une capitale, et qu'on ne prit pour son héros, un personnage d'une haute distinction. mais quel rôle que celui du nouvelliste, pour un homme qui jouit d'une certaine considération dans le grand monde?

Si, au contraire, on choisit son personnage dominant dans une classe très inférieure; que ce personnage et tous ceux qui sont en rapport avec lui, soient des hommes du commun; que les prétendues nouvelles dont ils s'occupent, appartiennent à la classe de celles qui peuvent fixer l'attention de pareils gens; qu'enfin le lieu de la scène soit une petite ville à peine connue de nom: alors, au lieu d'une comédie de caractère que l'auteur avait promise, le répertoire ne s'enrichit réellement que d'un drame d'un genre équivoque, que sa singularité bizarre fera peut-être goûter dans le premier instant, mais auquel ni la pureté du style, ni même la beauté de la versification ne pourront donner une importance, que le choix du sujet,

la nature de l'action et la marche de l'intrigue lui refusent tout au plus un cerivain pourrait-il hararder ce caractère dans une pièce où il se proposerait un objet plus intéressant. mais alors même il ne pourrait l'y faire paraître que sur un second plan; il serait contraint de lui assigner un rang très subalterne, et dans ce cas, il ne ^{lierait} formerait plus au sujet du drame; ce serait un simple épisode, un accessoire de circonstance, fait pour amuser, en instant ceux des spectateurs qui sont incapables d'une attention suivie; encore même faudrait-il qu'il pût se coordonner avec l'objet principal de l'action.

C'est ainsi que le premier des orateurs anglais, Sheridan, l'a introduit dans la pièce à laquelle il a donné pour titre: *School for Scandal*. ^(a) ce drame, un de ceux qui font le plus d'honneur à la littérature dramatique.

(a) Dans une des scènes du 3^e acte, (*Si je ne me trompe*) le théâtre représente une salle d'assemblée, où se trouvent réunies plusieurs personnes de distinction. tout d'un coup on voit arriver deux ou trois de ces coureurs éternels, qui ne connaissent d'autre occupation que celle de ramasser et de débiter, à tort et à travers, des nouvelles apocryphes, qu'ils donnent partout pour des faits avérés. après les cérémonies d'usage, ils s'empresent de raconter l'histoire d'un mari qu'ils supposent déshonoré par sa femme, et dont ils ont soin d'articuler le nom; les têtes et l'air. Ils détaillent tous les traits que cette nouvelle élytemne leur a pu de qu'il long-temps, et les abîmes qu'elle porte, de concert avec son orgueil, à sa réputation et à sa fortune: après quoi ils ajoutent que s'en étant enfin convaincu par ses propres yeux, l'époux, au lieu de porter plainte, et de se faire payer, aux termes de la loi, et suivant l'usage, son déshonneur conjugal, s'est battu en duel avec le fauteur de sa

anglaise; ^{rausformé} et d'un bout à l'autre, une critique pleine d'esprit et de finesse, mais
amère et très mordante, quoique réservée en apparence, des vices, des préjugés, et
des ridicules qui régnaient dans cette vaste capitale des trois Royaumes. L'anecdote
des nouvellistes y trouve sa place, parce qu'elle fait partie des exis, scandaleux que l'auteur
tourne en ridicule. mais ^{elle} n'y est que ce qu'elle doit être, un très petit épisode qu'on
apprenait à peine dans ce vaste tableau. aussi est-elle traitée fort légèrement; elle
n'occupe qu'une scène, et ce n'est pas la plus longue de la pièce.

seconde. tous s'accordent sur le fait; il est incontestable; c'est la nouvelle du jour: mais
ils varient sur les circonstances. L'un assure que l'affaire s'est vuider à l'épée, dans
une des allées de Green-park: les deux adversaires sont blessés, mais légèrement, il les
a vus; le chirurgien les a pansés, en sa présence; il répond de leur vie. L'autre soutient
qu'ils se sont battus au pistolet, dans la chambre même de l'amant. il donne aussi les
détails du combat, comme s'il s'y était trouvé en personne. le mari a reçu la balle dans
la poitrine; il est blessé à mort. son adversaire est sorti sain et sauf d'une affaire où
il eût dû succomber. pour donner plus de poids à son récit, il ajoute une circonstance
qui, à l'en croire, est si décisive, qu'il est impossible de s'y refuser. la balle du mari
qui avait mal visé, est allée frapper une petite statue en bronze de Sha-
kespear, posée sur un petit pied-d'estal près de l'embrasure d'une croisée; elle s'est renver-
sée, est sortie par la fenêtre. vis-à-vis, a été blessé dans la cour le facteur de la poste qui
apportait des lettres, et s'est perdu dans quelque recoin, sans qu'on ait pu la retrou-
ver. assurément il est peu de faits qui réunissent autant de caractères, sinon de
vérité, au moins de vraisemblance. aussi toute la société paraît convaincue de la
réalité de l'aventure; on plaint l'époux; on rit de l'astuce, et des manœuvres adroites
de sa femme. cependant cette anecdote, si ingénieusement controuvée, et
garantie avec tant d'assurance, est d'une fausseté avérée. l'interlocuteur n'avait
pas encore achevé son discours, que le mari qui devait mourir, le jour même,
de sa blessure, entra dans la salle, aussi bien portant qu'il soit possible de l'être.
c'était un ami de la maison, un homme de poids, sur la parole duquel on pou-
vait compter. instruit de l'aventure qu'on met sur son compte, il en rit le premier;
assura que sa femme n'a point d'amant; qu'il ne s'est battu avec personne;
qu'il n'a, par conséquent, reçu aucune blessure, et qu'il ne connaît pas même
l'antagoniste qu'on met aux prises avec lui. les nouvellistes confus se mordent
les doigts de dépit, s'échappant sans être aperçus de personne, et courant débiter
ailleurs cette nouvelle, qu'ils veulent, à toute force, faire courir la ville.

Ce n'est pas après que Sheridan ait à peine effleuré cette matière, il est encore le seul qui se soit permis de la mettre en scène. aucun poète anglais, ni avant ni après lui, n'a imaginé qu'on eût besoin de ridiculiser les newsmongers, bien loin de faire de cette manie bizarre, le sujet d'un poème comique. Cependant, il n'est pas de contrée en Europe où l'on s'occupe autant qu'en Angleterre, des affaires d'état. tous les citoyens, ceux même des dernières classes, sont, par caractère et par goût, des espèces de spéculateurs diplomatiques qui passent une partie de leurs journées dans les cafés et les tavernes, et qui y soumettent à un examen rigide, en buvant leur bouteille de porter, ou un bol de punch, toutes les opérations du gouvernement et des ministères. Depuis le Roi inclusivement, bien que la loi le déclare impeccable, jusqu'au dernier alderman de la cité, tout ce qui est employé dans l'administration, ressortit, comme de droit, à leur tribunal. chaque événement est passé en revue, discuté, commenté et jugé avec la dernière rigueur: on ne fait grâce ni aux chefs qui ont ordonné des mesures inopportunes, ni aux fonctionnaires qui en ont dirigé l'exécution, ni aux subalternes qu'ils y ont employés. la constitution, les chartes, les formes et la marche des comités, les actes émanés de la chambre haute et basse, la multiplicité

des relations politiques et commerciales, la hausse ou la baisse
des effets, le crédit ou le virement de la banque: tout aiguise la
curiosité, tout fixe l'attention de ces anges non moins clair-
voyans que celui de la fable; les hommes et les choses sont éga-
lement de leur report. tout, par conséquent, revivifie sans cesse,
et alimente cette passion pour les nouvelles qui est com-
me innée dans chaque anglais. on veut savoir ce qui se
passe à Londres, ce qu'on fait dans chaque shir des trois
Royaumes, et l'on va même jusqu'à discuter tout ce qui
s'opère, que dis-je! tout ce qui se projette dans les autres con-
trées de l'Europe; que les braves habitans de la cité sont
toujours tentés de regarder comme des fiefs-liges, devant
foi et hommage à la Grande-Bretagne.

D'après cela il semble qu'il n'y ait pas de sujet qui
pût devenir plus fécond sous la plume d'un auteur comi-
que, et qui lui offre plus de motifs et de ressources, et ce-
pendant il était resté intact jusqu'à Sheridan, qui l'a
effleuré par plaisanterie, et n'a été absolument ou-
blié depuis ce moment.

Je dirai la même chose des Français qui, sans être
d'aussi vigoureux politiques que leurs voisins d'outre-mer,
n'en sont guères moins avides de nouvelles, et qui cependant

n'ont jamais eu l'idée de mettre ce caractère au théâtre, bien-
qu'ils aient essayé, et souvent même épuisé les moindres
sujets. Ils jugeraient sans doute, comme les anglais, qu'il
y figurerait très mal, et qu'on ne parviendrait pas,
malgré tout l'art qu'on pourrait y déployer, à lui prêter
assez d'intérêt, pour le faire goûter d'un auditoire, au-
quel on doit supposer des connaissances et du goût.

Pourrait-on raisonnablement se flatter de lui fai-
re jouer un rôle plus brillant en Pologne, où la nouve-
lomanie n'a jamais été qu'un caprice momentané, trop
peu conséquent dans sa marche et dans ses résultats,
pour qu'on puisse lui donner comme en France, et plus
encore en Angleterre, le nom de passion? et quant au
genre de la pièce, était-il probable qu'un maître de
poste d'une petite ville de province, pût devenir
le héros d'une comédie de caractère, et que la frivole
curiosité fût un mobile assez puissant et assez énergique,
pour mettre en mouvement tous les ressorts qu'on doit
faire jouer dans une pièce de cette nature?

Cette comédie, au surplus, quoique très faible d'in-
trigue, et presque sans dénouement (défauts qu'on a re-
-pris-

avec raison dans presque toutes les pièces de cet écrivain) est, ainsi
que l'équité, assez bien dialoguée, du moins dans la majeure
partie des scènes: elle présente, ^{non autre,} une foule de traits heureux,
d'allusions spirituelles, de ^{d'images} plainanteries fines, de ^{tableaux} tableaux
pleins de grace et de naturel, de descriptions riches et animées,
qui ne dépareraient pas les meilleurs drames français
ou allemands. On y retrouve, à chaque acte, et presque à
chaque scène, de ces tableaux pittoresques qui naissent
et se développent sans effort, sous le pinceau de l'auteur,
et dans lesquels il retrace avec autant de justesse que de
vérité, les localités, les mœurs et les usages de chaque si-
cle et de chaque canton, en même temps qu'il imprime
à chaque classe, à chaque société, à chaque individu,
les traits caractéristiques qui leur conviennent exclusi-
vement, qui les distinguent entre eux, et qui les feront
reconnaître et goûter dans tous les temps et à toutes les époques.
Mais malheureusement, et je suis malgré moi contraint
de le répéter, toutes ces beautés de détail ne peuvent com-
penser aux yeux des sages et des connaisseurs, l'oubli
des principes et le défaut de convenances, qui feront
toujours une tache ineffaçable dans la pièce la plus soignée.
- D'ailleurs.

Comme Tablacki, M. Niemcewicz a eu beaucoup de concurrents, d'imitateurs et de rivaux; mais la plupart, en seignant de marcher sur ses traces, ne cherchaient réellement qu'à lui enlever la gloire qu'il s'était acquise. Ses détracteurs même s'efforçaient de prendre son ton et sa manière; mais il eût fallu ^{pour y réussir,} ~~au préalable~~ lui emprunter ses principes, et apprendre de lui l'art de broyer et de mélanger les couleurs qu'il emploie, surtout avec ^{une si} ~~la~~ rare intelligence. Quoiqu'il en soit, cet hommage forcé rendu aux talents de M. Niemcewicz, nous ont valu dans ces dernières années, une foule de pièces de circonstance, que les auteurs avaient la vanité ou la bonhomie de nous donner pour des productions nationales. Il est vrai qu'en y changeant seulement les noms des lieux et des personnages, elles pouvaient tout aussi bien convenir à la Prusse, à la Suède, au Danemark ou à tel autre pays qu'on voudra, qu'à la Pologne. Toutefois c'était encore là leur moindre défaut; et nous devons de la reconnaissance à la direction actuelle, qui a débarrassé le théâtre d'une bonne partie de

depuis
1806-7.8.

ces plates compositions, que l'attrait de la nouveauté ne pouvait pas même rendre supportables.

Si du moins ces prétendus imitateurs, ou, plutôt ces rivaux de M. Molière avaient ses connaissances et ses talents; s'ils savaient comme lui compenser la faiblesse de l'intrigue et la presque nullité du dénouement dans leurs drames, par des peintures aussi vraies des coutumes, des mœurs et des usages, anciens ou modernes, par des descriptions champêtres aussi pleines d'intérêt, par des détails aussi charmants, des aperçus aussi finement exquises, on leur pardonnerait comme à lui quelques défauts, pourvu toutefois qu'ils ne fussent pas aussi graves que les erreurs sans nombre et sans bornes dans lesquelles ils se jettent tête baissée, et on leur pardonnerait, parce qu'au moins quelques beautés, et des beautés réelles les feraient oublier. on attacherait même une certaine importance à leurs ébauches quoiqu'imparfaites, on ferait enfin pour eux ce qu'on a fait dans le temps pour les Roussis, les Brécourt et quelques autres; ^{on leur a fait leurs ouvrages} bien qu'ils ne méritassent pas, à d'aussi justes titres, d'être distingués de la foule. mais quand, à leurs titres près, on ne trouve dans presque aucune de leurs ^{pièces} ~~ouvrages~~ rien, absolument rien qui puisse intéresser ou même amuser un homme de goût, peut-on user d'indulgence à leur égard? ne vaut-il pas mieux livrer à l'oubli où elles commencent à s'eniveler, ces prétendues créations qui n'auraient jamais dû voir le jour?

Je ne prétends pas au reste envelopper dans cette proscription générale, toutes les ^{de ce genre} pièces qui ont paru ^{à diverses} aux mêmes époques. Je sais qu'il en est plusieurs qui ont mérité, à plus d'un égard, les éloges qu'elles ont obtenus, et j'ai toujours été un des premiers à leur rendre la justice

qui leur est due. mais malheureusement ce n'est pas le plus grand
nombre; et tout le reste ne mérite pas qu'en en fasse mention. ^{Je ne m'arrête}
^{point ici, car} Je me suis après étendu sur cette matière dans l'histoire du
théâtre de cette capitale, en parcourant ^{nombreuses métamorphoses} les ~~diverses~~ ^{compos} époques par
lesquelles il a passé durant le cours de cinquante années
qui mesurent la durée de son existence. J'ai signalé, et
en quelque sorte soumis au calcul, tous les degrés d'imperfec-
tion, d'amélioration, momentanées, de Splendeur, de Déca-
dence et de régénération qui ont varié ses destinées depuis son origi-
ne jusqu'à nos jours, Je n'ai pu suivre la marche de ces
diverses périodes, sans être arrêté presque à chaque pas, par
les détails que réclamaient l'apparition, le succès ou la chute
des productions qui ont contribué plus ou moins à la célébrité
de chacune de ces époques. ^{Il est vrai que j'ai été contraint de me restreindre} Je n'ai pu les indiquer toutes,
^{à celles qui ont fait le plus de sensation, et qui ont produit une impression plus durable.}
Et dans le vrai, si j'eusse voulu parcourir tous les genres du haut,
moyen et bas comique, quand même Je me serais borné
aux pièces qui ont été admises au répertoire et qui y sont res-
tées, j'aurais pu en former une liste aussi volumineuse que
nos catalogues de librairie; or les bornes que Je me suis pres-
crites ne me permettaient pas de me jeter dans les discus-
sions interminables qu'aurait entraînées, Je ne dirai pas
l'analyse, mais même une simple indication de toutes ces pièces.
Je terminerai cet article par quelques observations qui prêteront un nouveau degré d'évidence

à tout ce que j'ai dit dans le paragraphe précédent, des comédies
qui ont paru à diverses époques, surtout dans les premières années ^{elles} de vien-
dront une nouvelle preuve de ce que l'expérience a démontré depuis des
siècles. Oui, la nature même de ces drames et les formes, plus ou moins
bizarres, que les écrivains de ce temps leur ont données, suffisent pour nous
convaincre que l'étude de l'art dramatique, comme celle de toutes les
sciences où la pratique exige plus de travail, de temps et de soins que
la théorie, n'avance que lentement vers le but qu'elle semblerait prête
à atteindre dès les commencements premiers pas, et n'y arrive enfin
qu'après de longs détours. L'expérience du passé sert de guide pour l'a-
venir, et l'esprit humain qu'elle n'a point encore éclairé, marche d'a-
bord d'un pas timide dans cette carrière qu'il a ouverte au hasard;
il s'élève insensiblement d'objets plus simples à de plus compliqués,
et parcourt successivement, mais toujours avec lenteur, tous les
degrés de cette chaîne progressive que la nature elle-même sem-
ble lui avoir tracée.

Si nous ^{donc} observons d'après ce principe la marche de nos pre-
miers auteurs dramatiques, nous verrons que ceux qui ont exclu-
sivement travaillé pour la scène, se sont attachés d'abord, et
de préférence, au ^{de préférence, au} genre le plus simple, le plus facile, le plus naturel, et le plus ana-
logue à leurs moyens; au genre qui se prête avec le moins d'effort
aux premiers élans d'une imagination naissante, pour laquelle
toutes les bienséances théâtrales sont encore étrangères, et qui ne con-
naît de principes que ceux qu'elle se crée à elle-même. ce genre
qui, même de nos jours n'est pas encore passé de mode, c'est une espèce
de faux comique, qu'on pourrait appeler mixte, bien qu'il s'élève

à peine à cette hauteur; ^{comique} qui rentre plus ou moins dans le trivial
qui tombe souvent dans les extravagances du burlesque; et d'ailleurs même plus
d'une fois jusqu'à la farce, suivant la tournure d'esprit de l'auteur. Se
sont été les compositions de Bielauski et de ses imitateurs; telles furent
souvent celles de Bohomolce lui-même, surtout dans les commencements,
quoiqu'il eût infiniment plus de connaissances et d'esprit que la
plupart de ses émules. C'étaient les premiers anneaux de la chaîne qui devait
servir à l'art et les artistes, jusqu'à ce qu'ils pussent parvenir à la rompre.
Mais comme parmi les écrivains qui se formèrent à son
école, il s'en trouva qui joignaient à un génie plus fécond,
un tact plus fin, un goût plus sûr, une connaissance plus
réfléchie du cœur humain; ceux-là s'élevèrent insensiblement
jusqu'au comique d'intrigue, d'après l'idée
qu'ils en avaient alors, et ils osèrent même plus tard
aborder le comique de caractère. Ils eurent vrai qu'ils
l'effleurèrent plutôt qu'ils ne l'approfondirent:
mais enfin ils avaient ouvert la voie; il ne s'agissait
plus que de l'applanir, et d'en rendre l'accès plus
facile: cette gloire était réservée à notre siècle.

L'avantage le plus précieux qui résulte de ces pre-
mières tentatives et de l'émulation qu'elles excitèrent
parmi les écrivains, c'est que tous ceux qui se livrèrent
franchement aux impulsions de la nature et du sen-
timent, se pénétrèrent de cette vérité importante
que j'ai signalée

que j'ai signalée plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage, et concurent que s'ils voulaient rendre réellement utiles à leur auditoire, les tableaux qu'ils exposaient à ses regards, ils devraient leur donner ce ton de couleur original, cette teinte de nationalité qui seules peuvent faire reporter jusqu'aux moindres nuances des objets exclusivement propres au pays, et qui par cela même doivent interesser plus vivement les citoyens qui s'y habitent. Ils sentirent que c'était le seul moyen d'imprimer aux vertus comme aux vices régnant ^{alors,} ~~aujourd'hui~~, aux qualités comme aux défauts les plus acridités, un caractère distinctif qui les fit reconnaître au premier coup-d'œil, et qui empêchât de les confondre avec ceux des autres peuples. Ils se convainquirent enfin que c'était la seule route qu'on devrait suivre, si l'on voulait purger les coutumes, les mœurs et les usages, des préjugés et des ridicules qui les entachaient encore; et qui réclamaient une réforme prompte et décisive. C'est aussi la marche qu'ont suivie, avec la même ardeur peut-être, mais non ^{tous} avec la même ferveur, les Crastoryptsi, les Zabolocki, les Kossakowski, les Oraczewski ^{les Wjermiowski} et un petit nombre d'autres qui, à leur exemple, ont osé descendre dans cette arène périlleuse, avec la ferme résolution de

se rendre utiles à leurs concitoyens, et de contribuer
aux progrès d'un art, sans lequel la civilisation se-
rait encore au berceau.

S. 2.

Tragédies

Durant tout le cours de la longue époque que
je viens de décrire, au milieu de tant d'efforts tentés
pour sortir de cette routine monotone où l'on végétait,
nous ne voyons pas un seul écrivain qui ait même eu
l'idée de s'élever à la hauteur du drame tragique. Cepen-
dant le nombre des poètes augmentait tous les jours, et
parmi cette foule de prétendants qui se disputaient
l'empire de la scène, il y en avait dont les moyens
étaient aussi variés que les talents. ^{mais} Ils prenaient
comme par instinct, que ce genre exige infiniment
plus qu'aucun autre, d'élevation dans le génie, de
profondeur dans les idées, de sublimité dans les con-
ceptions, de richesse et de magnificence dans les
images, en un mot plus de noblesse, d'ordre et de
suite dans les moindres détails, que n'en comporte
la comédie la plus achevée. La vue de tant de

difficultés les effrayait d'avance; ils ne voyaient
que les obstacles, et s'ils appercevaient le but qu'ils
auraient dû se proposer, c'était dans un lointain si
reculé, qu'ils avaient à peine porter leur vue jusque-
là. Ils croyaient y voir le dernier terme des efforts de
l'esprit humain.

Ainsi ce ne fut qu'après bien des années, et à la
suite d'un grand nombre d'essai, que quelques uns
se sont enfin hasardés dans cette carrière, dont ils re-
doutaient avec raison les cécités. mais dès les premiers
pas qu'ils y firent, la timidité, la défiance d'eux-mêmes,
et peut-être cette modestie compagne inséparable du
vrai mérite, vinrent glacer leur zèle, retirèrent leur essor,
et les forcèrent de suivre pour le tragique hérité de
bien plus de difficultés, les prudentes gradations qu'ils
avaient observées dans les divers ^{espèces} de comique, auquel
on s'était borné jusqu'alors. Ils eurent même devoir
se tenir encore plus sur leurs gardes, et se prémunir
contre toutes les illusions qui auraient pu les séduire.

Dans les sciences comme dans les arts, les premie-
res tentatives sont toujours pénibles et incertaines,
rarement elles réussissent au gré de ceux qui les

Les harardent; plus rarement encore elles tournent à leur avantage. mais au moins elles donnent, par intervalles, l'espoir d'un succès qui flâte l'orgueil et qui soutient le courage de l'écrivain. ce faible rayon ^{à la lueur de} devient pour lui comme un faisceau de lumière ^{par} laquelle il croit pouvoir ^{marcher plus hardiment,} se reposer, et qui doit l'éclairer jusqu'au bout de son cours, quelque longue qu'elle puisse être. Dès qu'il s'est engagé sur la route, et qu'il y a levé les premières difficultés, il s'enhardit, il marche d'un pas plus assuré, et souvent même il s'obstine à poursuivre son chemin, dût-il y faire autant de chûtes que de pas.

C'est, sans doute, à cette espèce d'obstination qui se pare souvent du nom de persévérance, et qui, au surplus, produit quelque fois les mêmes effets, que nous avons vu un peu plus tard, et surtout dans les dernières années, ce grand nombre de poètes qui ont lutté avec plus ou moins de succès contre tous les obstacles qui s'amoncclaient sur leurs pas, et qui devaient nécessairement entraver leur

37
marche. — [ces obstacles toutefois auraient du pour
quelques uns au moins, leur fermer l'accès de la scène
tragique; car enfin ils ne pourraient se diminuer
que ce genre est le plus difficile de tous, non seulement
par une suite de la multiplicité de détails qu'il com-
porte, mais plus encore à cause de la précision rigou-
reuse qu'exige l'exécution en grand de l'ensemble.

Dans le vrai, devaient-ils compter ~~et compler~~ l'obligation qu'un au-
teur s'impose à lui-même, de s'astreindre stricte-
ment aux principes généraux et aux règles par-
ticulières qui fixent d'une manière irrévocable,
et la marche que doit suivre ce genre de poème,
et les formes qu'il doit revêtir? ^{avaient} S'ils ~~en~~ ajoutent à ces
difficultés presqu'inévitables, celles qui résultent du
choix, de la coordination et de l'ordon à établir entre
le mètre, le rythme et la mélodie euphonique dans
la versification, laquelle doit être infiniment plus
soignée que dans tel autre ouvrage que ce soit;
n'est-il pas évident que toutes ces considérations, étant
d'autres qu'il semblerait trop long de détailler ici, ^{auraient du} ~~servaient~~

mettre un frein à l'ambitieux audace de tant d'écrivains qui ^{ont} osé se mettre sur les rangs, sans préparation et sans moyens?

Cependant nous en avons vu plusieurs débiter par où les autres finissent. Ils s'élançaient avec toute la sécurité que donne à peine la plus longue expérience, dans cette arène glorieuse, il est vrai, mais plus dangereuse encore qu'elle n'est honorable; dans cette arène si féconde en écueils, qu'elle est ^{et} bien plus souvent renommée par les écarts et la chute des imprudents jeunes qui s'y fourvoient, que par les succès des écrivains qui la parcoururent heureusement. aussi ont-ils eu presque tous le sort du fils de Dédale.

^{la c. de}
^{Senczyn} Les plus anciennes tragédies que je connaisse, celles qui ont suivi de plus près l'ouverture de notre théâtre, sont une Vanda et un Comte de Senczyn. J'ignore quelle a été leur destinée à cette époque; mais je doute qu'elles aient jamais paru sur la scène; tout le talent d'un Lekain, d'un Talma, d'un Garrick, d'un Kean ^(a) n'aurait pu les y soutenir, et moins ^{en- core}.

(a) Kean est aujourd'hui le Garrick ou, si vous l'aimez mieux, le Talma de Londres.

encore leur faire obtenir les succès que, sans doute, les auteurs
s'en étaient promis. mais au moins elles ont été impri-
mées: Je les ai rencontrées par hasard en 1810. dans
la bibliothèque de Putaw, et je puis assurer que
l'édition ^{en} était beaucoup plus soignée que ne le méri-
tait l'ouvrage, et qu'on ne devrait l'attendre du temps où
elles ont vu le jour. c'est tout ce que j'en puis
dire; car j'avoue franchement, dussé-je passer pour
un homme sans lumières et sans goût, que j'ai à
peine eu le courage d'en lire, et même à batons
rompus, les trois premiers actes, et de jeter un
coup-d'œil sur les deux dernières scènes, où j'ai cher-
ché, mais en vain, un dénouement qui méritât
ce nom. On se doute bien que la vérification ré-
pondait à la marche et au mode de construction
du ^{drame} ~~poème~~: elle avait une certaine pompe
au premier coup-d'œil; mais cette prétendue di-
gnité approchait bien plus de la dureté et de la
rudeur d'une Stanislade, que de la noblesse et de
la magnificence qui doivent embellir et relever
le style d'un poème tragique. ces deux ouvrages,

bien que de deux auteurs différens, offraient des traits de ressemblance si frappans dans tout ce qui se liait aux accessoires et aux formes extérieures, qu'on aurait été ^{tenté} de croire qu'ils sortaient de la même main et qu'ils avaient été jettes dans le même moule.

deux nou-
velles Han-
da.

Il a paru plus tard, et à quelquel temps l'une d'e l'autre, deux nouvelles Handa qui ont obtenu, et à justes titres, un peu plus de célébrité. La première est d'un M. Werner, écrivain assez distingué, mais par des ouvrages d'un autre genre; la seconde, de M^{de} Lubienka, dont le nom ne s'élève pas les fastes de notre littérature. — La tragédie de M. Werner est beaucoup plus méthodique, plus conforme aux principes de l'art, plus rapprochée, quant à la construction générale de la pièce, et à la conduite de l'intrigue, du mode qui doit caractériser un poème de ce genre, et qui peut même, à quelques égards, la faire ranger dans la classe des ouvrages classiques. mais, d'un autre côté, la faiblesse des situations, le défaut de mouvement, le peu de liaison entre les scènes qui se suivent, mais ne découlent pas toujours les unes des autres, enfin la sécheresse, la monotonie des descriptions, des tableaux, de tout ce qui devrait faire image, produire quelque effet théâtral, créer et nourrir l'illusion: tous ces vices réunis que la régularité des formes ne pouvait faire ^{disparaître} ~~oublier~~, étaient un titre d'exclusion qui devait lui fermer tout accès sur la scène. aussi, je ne me

rappele par l'y avoir jamais vu paraître. — Celle de M^{de} Lubien-
ska n'a porté par le sceau de cette régularité classique que j'ai attri-
bue à la première, et qui forme le principal caractère du drame
tragique; mais on y rencontre à chaque scène des traits de cette
sensibilité douce et attrayante, dont la nature elle-même a semé
le germe dans le cœur des femmes, de cette amabilité irrésistible,
dont les élans s'échappent de leur âme, sans efforts, sans préten-
tions, et comme à leur insu, tandis qu'avec tout notre art, nous ne
pouvons que les imiter de loin, et souvent même avec maladroite-
ment. Cette qualité seule devrait faire trouver grâce à l'ouvrage
de M^{de} Lubienka. On a passé par depuis quelques défauts
de construction qui la séparent; on a perdu de vue l'observation
de certaines règles qui étaient d'une rigueur stricte; on a con-
sulté son cœur; on a pris pour guide le sentiment, et le public
éclairé qui ne se trompe presque jamais quand il se livre fran-
chement aux impressions qu'il reçoit, le public a jugé cette tra-
gédie sur l'intérêt qu'elle lui faisait éprouver, et lui a prodigué
ses suffrages. Il n'a pas décidé peut-être comme l'eût fait un érudit,
après l'avoir soumise à l'épreuve d'une analyse raisonnée; mais
son opinion n'en était pas moins sensée; elle était fondée en
raisons, et elle a prévalu. Ce drame a paru au théâtre avec
avantage, il est resté au répertoire, se montre encore par interval-
les, et obtient à chaque fois les applaudissements, sinon des connais-
seurs rigides et souvent trop difficiles, au moins des gens de goût et
des amateurs de la scène.

Cependant je ne prétends pas donner cette manière de juger pour

une règle que l'on doive, que l'on puisse même suivre dans tous les cas: L'art en souffrirait à coup sûr. cette indulgence que l'urbanité, que la délicatesse reclama parfois en faveur des productions échappées à la plume d'une femme aimable, surtout dans un pays et dans un temps où elles sont rares, on ne peut l'avoir pour les ouvrages d'un homme, surtout s'ils paraissent ^{annoncer} la prétention de faire époque dans la république des lettres. L'intérêt de la science et du théâtre nous impose l'obligation d'exiger d'eux une observation stricte des principes et des règles qu'on ne peut violer sans nuire à l'un et l'autre.

Sigismond. Peu de temps après la première Vanda, avait paru un Sigismond, ébauche non moins imparfaite, et qui n'était pas plus susceptible de représentation que celle qui l'avait précédée. Le principal, ou plutôt le seul mérite de l'un et de l'autre, était de présenter des sujets nationaux, et de ^{rappeler} présenter des noms, le dernier surtout, qui avaient été chers à la Pologne, et dont le souvenir vitait encore dans tous les cœurs: mérite bien faible, dans un drame, quand il n'est soutenu par aucune autre qualité, quand le héros n'y laisse entrevoir aucune trace de la splendeur l'illustration dont il a joui réellement pendant son règne, et qu'il conserve encore dans la mémoire des hommes.

Comme la tragiomanie devint bientôt après une espèce de maladie contagieuse, cette pièce, malgré son peu de succès, fut suivie de quelques autres aussi mal construites et aussi durement versifiées. mais ^{comme} qui, avec autant de prétentions peut-être, ^{elles} ne se montrèrent pourtant pas avec la même assurance, et qui par cette raison, sans doute, furent à peine connues dans le temps. Je n'en dirai rien ^{parce qu'il}

France qu'il n'y a rien à en dire. Le plan, l'exposition, l'intrigue, le dénouement, les épisodes, tout jusqu'à la vérification, annonçait dans ces prétendus chefs-d'œuvre, une violation complète de toutes les règles, un défaut de goût total, et un abandon qui allait jusqu'à la négligence. La basse flatterie, il est vrai, profana alors le titre de poème tragique, jusqu'à le prodiguer à ^{quelques uns de} ces plates et ridicules parodies, qui n'avaient réellement pour elles que les noms plus ou moins illustres de grands-hommes, sous la sauvegarde, dequels tous ces soi-disant poètes espéraient aller à l'immortalité. mais le public qui revient de son erreur, dequ'il est éclairé, aussi promptement qu'il s'était laissé séduire, le public en a fait justice. Il a déjoué tous les ressorts de l'intrigue qui les avait préconisés avec emphase, il les a forcés de descendre du haut rang auquel ils s'élevaient insensiblement et par surprise. quelques unes de ces pièces ont peut-être paru un instant sur la scène, mais elles en ont été rejetées ignominieusement; et condamnées à l'obscurité dont elles étaient ^{dignes}, elles ont fini par rentrer dans le néant dont elles n'auraient jamais ^{du} sortir: quoiqu'imprimées pour la plupart, on ne leur fait pas même l'honneur de les lire. Leur extrême médiocrité les avait mises alors à l'abri des atteintes de l'analyse et même de la critique, quel jugement pourrait-on en porter aujourd'hui, que le

Théâtre est parvenu à un degré de perfection qu'on soup-
connaît à peine à cette époque, et que tout lui préjuge des
succès plus glorieux encore.

^{Ladislav}
^{sous}
Varnes. M. Niemcewicz auquel le théâtre doit les comédies dont
j'ai parlé plus haut, (oltre un drama héroïque) et une es-
pèce d'opéra-comédie dont j'ai eue peut être occasion de dire un
mot par la suite, M. Niemcewicz a voulu aussi s'essayer dans
le genre ^{tragique}, l'écueil le plus dangereux pour tous les poètes qui
ne sont pas bien sûrs de leurs moyens. mais le peu de suc-
cès qu'il y a obtenu, l'a convaincu, sans doute, que les con-
ceptions qu'il exige n'étaient point en harmonie avec la
tournure de ses idées, et se trouvaient hors de la portée de
son imagination, qui préfère les douces impulsions de la na-
ture, à ces élans impétueux, au sein desquels le génie aime à
planer. aussi a-t-il eu la sage modestie d'abandonner cette carrière ^{de} ^{général}

La tragédie qu'il a donnée sous le titre de: Ladislav ^{sous}
les murs de Varnes est, ^{sans contradict} et ~~est~~ ^{est} ~~un~~ ^{est} très supérieure aux ^{autres}
ses imparfaites dont je viens de faire mention, et pour la
marche du drame en général, et pour la conduite de l'intrigue,
et surtout pour la versification qui a du moins quelque
chose du nombre et du rythme qui conviendrait à ce genre. on
desirerait, il est vrai, un peu plus de cette harmonie mélodieuse
qui doit former le caractère distinctif de la haute poésie
on ne serait pas fâché non plus d'y voir régner plus uniformé-
ment cette pompe, cette dignité que réclame le genre tragique.

mais, malgré tous ces défauts qui, ^{au surplus} seraient susceptibles de correction, on peut au moins la lire d'un bout à l'autre, sans éprouver les dégoûts qui vous font tomber le livre des mains, dès les premières scènes d'une *Wanda*, d'un *Sigismond*, ou de telle autre pièce du même calibre.

Cependant comme la vérification, eût-elle même toutes les qualités qu'on peut y désirer, ne constitue pas le mérite essentiel d'une tragédie, toutes les fois que j'ai assisté à la représentation de celle de M. Niemcewicz, j'en suis toujours sorti avec la conviction la plus intime, qu'elle ne pourrait se soutenir sur un théâtre qui vise à la perfection, et qui veut avoir pour garans du succès de ses efforts, les suffrages des vrais connaisseurs, et l'assentiment des personnes qui joignent à une connaissance réfléchie des principes ^{de l'art}, le tact le plus sûr, le goût le plus exquis. aussi, malgré tout ce qu'on a fait dans le temps pour l'y maintenir, elle est à peu près tombée, et le sort qu'elle éprouve, elle le partage avec toutes les pièces qui pèchent par le fond, et dont l'ensemble est vicieux au point, que les changements les plus heureusement ménagés ne pourraient jamais porter que sur les détails. tel est le cas où se trouve la tragédie de *Ladislas*.

De tous les défauts qu'on y a signalés, celui qui lui fait le plus de tort, et qui suffirait pour la faire exclure de la scène, c'est que les caractères qui font l'âme du

poème tragique, et qui décident de la conduite de l'intrigue, et
du naturel comme de l'approprié du dénouement, y sont peints
dans un sens absolument inverse de ce qu'ils devraient être.
ainsi, par exemple, le caractère d'Hunniade (chef des Hong-
rois) qui, bien qu'un personnage dominant, ne joue toute fois
qu'un rôle secondaire, devrait être, quant à l'expression
subordonné à celui de Ladislas qui est le héros de la pièce
^{et tout} le domine, au contraire, ^{il le domine} d'un bout à l'autre ^{du drame, que} de la pièce,
- il lui imprime même une espèce de nullité, dont il ne
peut sortir, même à l'instant du dénouement. ^{en effet,} ~~en fait,~~
~~tout~~, il y a infiniment plus de nerf, plus de cette énergie
fortement prononcée dans le caractère du chef des Hongrois,
que dans celui du souverain de la Pologne. on trouve
bien plus de liaison, de suite et de constance dans ses projets,
plus d'élévation, de fierté et même de grandeur d'âme dans ses
déterminations. c'est lui qui règle tout, qui décide de tout,
qui arrête les plans, qui les fait exécuter; c'est lui, en un mot,
qui semble commander les deux armées. Il est présent partout,
il voit tout, prévient toutes les difficultés, lève tous les obstacles,
et donne par son activité, la vie et le mouvement à
l'action).

ainsi l'objet et le but de la tragédie sont également
manqués, et l'intrigue déjà si faible par elle-même,

Le devient davantage encore, parce que l'attention se trouve continuellement partagée, et ne fait sur lequel des deux héros elle doit se fixer. Je me trompe, cette incertitude cesse avant la fin du premier acte. Déjà ce n'est plus Ladias qui se trouve en première ligne; il occupe à peine le second plan, et l'intérêt se concentre exclusivement sur Hunnade, qui ne devrait en être que l'objet indirect. C'est lui et lui seul qui soutient l'intrigue pendant tout le cours de la pièce, et qui amène le dénouement. La trahison triomphe avec impunité; la vertu succombe sans gloire. [Le dénouement lui-même, mérite-t-il ^{-réellement-} ce nom? n'est-ce pas plutôt ce que les grecs appelaient achevement, qu'une catastrophe, telle que devrait être la fin d'un drame de ce genre? Le trépas d'un chef qui commande un corps ou une armée, et qui, atteint d'un coup mortel, tombe et rend le dernier soupir sur le champ de bataille, diffère-t-il de celui d'un simple officier ou même d'un soldat qui se trouvant dans la même position, éprouve la même sort? une mort aussi simple, aussi naturelle, dont on voit des exemples tous les jours, et à laquelle par conséquent on devrait s'attendre, peut-elle exciter la surprise? fera-t-elle naître dans l'âme des spectateurs, ces sentiments de terreur et de pitié qui sont les deux reports principaux de l'action tragique? non sans doute: une pièce où les caractères sont respectivement dans un sens inverse, où l'intrigue est détournée de l'objet qu'elle devrait se proposer, et tend à un but directement opposé à celui qu'annonçait l'exposition, qui d'ailleurs n'est

terminée par aucun résultat qui ressemble. Je ne dirai pas
à une catastrophe, mais même au plus simple dénouement;
cette pièce n'est point une tragédie, bien qu'elle soit divisée et
même traitée, en apparence, d'après les règles propres à ce genre.
C'est un drame ordinaire qui peut offrir plus ou moins
d'intérêt, suivant que le sujet est plus ou moins touchant, et
qu'il est conduit avec plus ou moins d'art. L'harmonie de la
versification, la beauté des images, la noble simplicité
des descriptions, la sagacité des maximes, l'élevation des idées,
tout cela peut lui prêter un certain mérite, mais ces
-précaires, et d'ailleurs communs à tant d'autres genres,
ne constituent pas l'essence du poème tragique, et ne
forment pas son caractère distinctif.

Les difficultés irréparables de ce genre, et l'impossibilité
d'y réunir, dès qu'on manque à une seule des conditions qu'il
réclame d'une manière si impérieuse, ont, sans doute,
effrayé tous ceux de nos poètes qui auraient été tentés de
marcher sur les traces de M. Racine. ^{aussi bien, n'ayant ni} ~~qui avec nous~~
^{son génie ni son} ~~de génie et d'imagination~~ ^{- ils auraient, sans contradiction -} ~~auraient échoué~~ plus sûrement
encore, et avec moins d'honneur. Aussi, pendant une suite
de plusieurs années, nous ne voyons aucun écrivain se met-
tre sur les rangs, aucun du moins qui mérite ce titre encore
glorieux, lorsqu'on ne possède pas à un degré éminent

toutes les qualités qu'il exige, pourvu toutefois qu'on n'y soit pas trop inférieur. M. Wężyk est le premier qui, après un assez long intervalle, ait eu rouvert cette carrière hasardeuse, et tout, dans le premier instant, sembla lui présager les plus heureux succès.

Glinzki. Lorsqu'il donna sa tragédie de Glinzki, soit l'attrait de la nouveauté, soit l'espoir de pouvoir enfin rivaliser avec quelque avantage, les théâtres anglais, allemands, et français surtout, sur lesquels Melpomène obtenait de si glorieux triomphes, cette pièce fit une sensation qui dut ^{presque aussitôt} ~~presque aussitôt~~ étonner que flatter l'auteur lui-même. ce fut un enthousiasme universel; les éloges pleuvaient de toutes parts: on ne parlait que du nouveau drame; il avait fait oublier tous les anciens, et même Ladinus, qui, faute de quelque chose de meilleur, se maintenait encore au théâtre, parce qu'on l'y donnait rarement.

Mais quand cette première chaleur se fit un peu amortie; quand à cet excès d'admiration si peu motivé, succéda la réflexion plus lente dans sa marche, mais plus conséquente dans ses principes, et plus sûre dans ses résultats; on commença à revenir de l'illusion

dans laquelle les uns s'étaient laissés entraîner par une espèce
d'instinct irréfléchi, les autres, par esprit d'imitation. quel-
ques personnes ^{sensées} plus réfléchies, ou moins fortement prévenues
s'aperçurent ^{enfin} que ce qu'elles avaient pris pour un chef-
d'œuvre, n'était réellement qu'une composition assez com-
mune, et que, si elle avait quelque mérite, du moins ce
n'était pas celui qu'on avait cru si gratuitement y recon-
naître. elles ne se contentèrent ~~pas~~ de le penser; elles
le dirent hautement. alors les connaisseurs qui, dès la
première représentation, n'avaient pas été de l'opinion
du parterre, ni même de celle des loges, se prononcèrent
plus hardiment, et répétèrent à haute voix ce qu'ils
avaient à peine osé deviner le premier jour. Ils jugèrent,
par exemple, que le choix du sujet et le caractère du
personnage dominant était ^{en} inconsideré; et répugnaient
autant aux principes de l'art, qu'au sentiment du vrai
patriotisme. Ils s'étonnèrent que dans tout le cours
d'un règne aussi brillant que celui de Sigismond, d'un
règne aussi fécond en événements de la plus haute im-
portance, l'auteur n'eût pu trouver d'action plus noble,
plus faite pour servir d'instruction et d'exemple, que
la trahison immotivée d'un chef de parti vil et méprisable.

Ils disent qu'aucun poète de l'ancienne Rome n'aurait imaginé de faire de Coriolan chez les Volatiles, ou de Catilina à la tête d'une troupe de jeunes débauchés comme lui, le héros d'un poëme tragique, bien que Coriolan et Catilina fussent très supérieurs à Gliniski par leur naissance, leur fortune, leur rang, leurs qualités, leurs exploits, et surtout par la vaste étendue de leurs projets, et la hardiesse de leur entreprise. Ils ajouteraient que si, même, par impossible, ce poète se fût mépris jusqu'au point de présenter à l'admiration publique, même indirectement, un traître auquel il aurait prêté toutes les qualités d'un chef entreprenant, il n'aurait pas au moins pouné l'oubli des convenances, jusqu'à faire de Cicéron, par exemple, comme M. U'gyle de Trojka, un personnage secondaire, qui ne parût que vers le milieu de la pièce, et qui s'y montrât à peine en seconde ligne. Ils soutiendraient même que le sujet du drama était mal conçu, et l'intrigue mal ourdie, parce qu'en effet, les opérations des deux principaux personnages (Gliniski et Trojka) n'étaient pas aussi étroitement liées, ^{quel d'ailleurs} aussi bien concertées entre elles qu'elles auraient dû l'être, et qu'elles se tenaient par des rapports trop peu directs, pour que les résultats qu'elles devaient produire, pussent être regardés comme une conséquence immédiate et absolument nécessaire du plan formé après coup, et qui devait amener

le dévouement. Ils prétendirent enfin que ce dévouement ^{tu}
avait le défaut qu'on ^a avait dans le tems reproché aux Horaces
de Corneille; celui d'être double, puisque les deux personna-
ges dominans, l'un vertueux, l'autre coupable, sont égale-
ment les objets de la vengeance du tyran. Or si ce défaut
a été regardé comme un vice réel et condamnable dans
un des chefs-d'œuvre qui font le plus d'honneur à la scène
française, comment pourrait-il être excusé dans une
pièce aussi faible, aussi mal construite que Glinski? Ne
pourrait-on pas ajouter que cette prétendue catastrophe
pouvait être prévue et même prévue d'avance; que, par
conséquent, elle ne peut ni faire naître la surprise, ni ex-
citer l'intérêt? que l'espèce de terreur qu'elle inspire, com-
me par contrecoup, perd une partie de son énergie,
parce qu'elle est partagée ^{entre deux personnages qui ne sont pas har-}
~~moniques, ou même en rapport, ni par leur position, ni par leurs sentimens, avec~~
~~le plaisir de sensibilité qu'elle fait éclore, en faveur de~~
~~la pitié, ou plutôt~~
Trepka, na aucun des caractères propres à exciter,
à développer dans l'âme des spectateurs, ce trouble, ces
déchiremens, ces angoisses que devraient produire les
malheurs si peu mérités, et la fin tragique de l'hom-
me vertueux auquel on s'intéresse. et que par rapport
à Glinski, le sort funeste qu'il éprouve, est encore moins
fait pour arracher ces sanglots douloureux, ces larmes
amères qui, toutes déchirantes qu'elles soient, se répandent

avec une espèce de volupté sur les infortunes de ceux que
l'ambition, l'intrigue ou le despotisme immolent à
leurs fureurs. Le mépris et la haine sont les seuls sentimens que l'on doive à
un scélérat qui trahit successivement sa patrie et son nouveau maître, et ne déplace de grandes
Je fais grâce des decorations: on fait que notre théâtre
n'est pas assez bien fourni, pour pouvoir se prêter à tous les
changemens qu'exige, je ne dirai pas seulement chaque
pièce, mais même chaque acte, et quelque fois même
telle ^{ou telle} scène particulière; au surplus, on n'y regarde pas
de si près chez nous. mais il n'en est pas de même
des costumes, et lorsqu'ils sont employés non seulement
sans choix et sans gout, mais encore avec autant d'incon-
venance et de bizarrerie que dans la tragédie en question,
on a, je crois, le droit de s'en plaindre. aussi a-t-on trouvé
ridicule qu'un général en chef qui a livré aux Russes
une forteresse polonoise, qui en a le commandement,
qui se voit à la veille d'y être assiégé, qui a tout à
craindre des ennemis et des siens, et qui, par conséquent
doit être jour et nuit sur ses gardes, se rende en robe
de chambre à une entrevue ^{et sans armes,} secrète et aussi hasardeuse.

(a) Je sais bien que les costumes regardent plus particulièrement l'entreprise et les acteurs,
le poète, toutefois, n'est pas dispensé du soin de veiller à ce qu'ils soient observés stric-
tement. Il y est même intéressé jusqu'à un certain point, puisque la moindre
négligence à cet égard peut nuire, plus ou moins au succès de son drame. C'est
par cette raison, comme je l'ai observé plus haut, qu'en France, en Angleterre,
en Italie et en Allemagne, les auteurs sont dans l'usage d'indiquer à la tête de
chaque acte, et même des scènes qui l'exigent, et les costumes que doit
porter chaque acteur, et les decorations qu'il convient d'employer. Cet usage,
s'il était introduit chez nous, pourroit y devenir aussi utile qu'ailleurs.

dans laquelle doit se concevoir sa nouvelle trahison, et cela
sous les yeux d'une ^{armée russe} garde qui, sans doute, observe toutes ses
démarches. un pareil négligé ne convient nullement à un mili-
taire, surtout au moment d'un anant, et dans des circons-
tances aussi critiques. On peut même revoker en doute, sans
être taxé de Pyrrhonisme, que l'on connaît alors ce gen-
re d'habillement de nuit qui, même de nos jours, n'est
en vogue que parmi la gens d'un certain monde, et plus
encore qu'à cette époque reculée, il pût y être d'une étoffe
et d'une coupe aussi modernes. On n'a pas trouvé moins
singulier que la Saur de Gliniki, qui n'est point du tout
nécessaire à cet entretien, et qui même n'aurait pas dû
s'y trouver, y assiste cependant, et s'y rend, avec lan-
terne grecque à la main, et aussi élégamment mise,
quoiqu'au milieu de la nuit, que si elle allait ^{monter} ~~partir~~
en voiture, et partir pour un bal paré. et ce bon Trep-
ka, ce brave guerrier élevé dans les camps, et qui ne com-
naît que le métier des armes, ne dut-il pas exciter un
rire universel, lorsqu'on le vit paraître sur la scène,
avec une frisure élégante, poudré à blanc, des bottes à
l'anglaise à retournés, si bien cirées et si luisantes, tandis
qu'en ^{opposition avec} ~~la~~ ~~cette~~ recherche et ces raffinements bizarres,
on ^{voyait} ~~voit~~ le Czar, son frère et ses généraux costumés com-
me des paysans du plus bas étage? un contraste aussi
frappant ne devait-il pas révolter tous les gens de goût?

39
Quant à la diction, elle est assez pure, assez correcte; mais ce
faible mérite qui doit être au moins celui de tout l'écrit qu'on veut
rendre public, ne donne pas un grand relief à une composition
de ce genre, surtout quand on y retrouve presqu'à chaque
scène, de ces prétendues maximes de morale, de philosophie
ou de politique, qui avec le temps, sont devenues si communes
et si triviales, que la coloris poétique qui les embellit, ne
peut leur imprimer ce ^{caractère} ~~ton~~ de grandeur et de dignité que
réclame le drama tragique. toutefois la versification est en-
core de toutes les parties de l'ouvrage, celle sur laquelle il
y a le moins à reprendre. à quelques tournures près
qui portent l'empreinte de l'inattention et de la négli-
gence, elle a du naturel, de la facilité, et parfois même
une certaine énergie, que je louerais plus volontiers, si
elle était plus soutenue. Mais on y cherche en vain
ce rythme noble et sévère, ces cadences mesurées, ces
retours symétriques, ces chutes artivement ménagées
qui sont la principale source de l'harmonie, et qui
donnent à la déclamation tragique ^(a) la vie et le mouve-
ment.

(a) on sait que l'art de réciter les vers, dans le tragique surtout, était une
véritable science chez les grecs, et une science difficile, laborieuse, qui exigeait une
étude suivie, et une longue habitude. tous les mots, toutes les syllabes étaient
notés avec la précision la plus scrupuleuse. Les intonations, les inflexions
et les ports de voix dans le haut comme dans le bas, les tons soutenus ou
coupés, les pauses, les chutes, les soupirs, les silences même, tout était distinc-
tement exprimé, et s'indiquait par des esprits, des accents ou tels autres
signes de diverses formes et d'une valeur différente, avec lesquels l'acteur

Barbe Radziwiłł. Quelques amères que furent ces critiques, il paraît qu'elles ne découragerent pas l'auteur. En effet, il donna quelque temps après, et à peu de distance l'une de l'autre, deux nouvelles tragédies, l'une sous le titre de Barbe Radziwiłł, l'autre sous celui de Boleslas. ces titres annoncent assez que ces nouveaux drames étaient comme le premier, des pièces vraiment nationales. C'est du moins une obligation que nous avons à M. Węsyński, et les efforts qu'il a tentés pour imprimer à la scène polonaise, ce caractère de nationalité vraiment originale qui lui manquait, donnent à l'auteur de Barbe quelques droits à l'indulgence. aussi les critiques furent-elles un peu plus modérées, sans pourtant trop se relâcher de cette sévérité si nécessaire dans l'examen des ouvrages de ce genre, où l'on a droit d'exiger un degré

de familiarité au point d'observer dans son débit, toutes les gradations qu'ils prescrivaient. Ces gradations qui étaient menagées avec tant d'art s'observaient, non seulement dans le chant exécuté par les chœurs, mais aussi dans la simple déclamation qui se rapprochait de ce chant à plus d'un égard. elles étaient subordonnées à trois modes de musique différents, que l'on désignait sous les noms de métrique, rithmique, et harmonique. ce dernier était proprement la science des modulations et des accords. ces trois modes intervenaient ensemble, mais à divers degrés, et se secondaient mutuellement dans la déclamation tragique et dans le chant; ainsi elles formaient réellement la base de la mélodie et de la mélodie: c'était leur principal attribut. l'art de noter les mots et les syllabes était proprement celui du musicien-compositeur. ce devait être son ouvrage plutôt que celui du poète. ce dernier cependant devait en surveiller l'exécution, il entrait même dans les plus légers détails. pour en rendre les résultats plus sensibles, il devait d'abord donner à la coupe de ses vers, des inflexions douces et faciles, des mètres variés suivant les genres, un rythme qui s'adaptait naturellement à chaque sujet, et en général, un mode de construction qui les rendit propres à recevoir toutes les mesures auxquelles ils devaient être appuyés. après cela, il travaillait avec le musicien, pour lui développer toute l'étendue et l'énergie des motifs qu'il avait développés dans sa composition, et le pénétrer des sentiments qu'il avait éprouvés lui-même, en se livrant à l'enthousiasme qui lui avait dicté les vers qu'il allait noter ensemble.

de perfection que ne réclament point des compositions
ordinaires. ^{toutefois,} les ménagemens que l'on crut devoir au pa-
triotisme de l'auteur n'empêchèrent pas de signaler les
fautes qu'il avait commises et contre les principes géné-
raux et contre les règles de détail, tant dans la conduite
de l'action prise dans son ensemble, que dans la marche
de l'intrigue, le dénouement, le choix des épisodes,
l'enchaînement des scènes &c. — Parmi ces méprises il
y en avait d'assez graves pour faire tomber la pièce,
si le choix du sujet eût été aussi inconvénient que celui
de Gliniski. mais heureusement l'intérêt attaché au
nom de Sigismond; Les malheurs qu'attirèrent sur
lui et sur son épouse surtout, ^{leur union et} leur attachement récipro-
que; et la constance avec laquelle ils refusèrent de bri-
ser les liens qui les unissaient, et qui, pour être condam-
nés par la loi, n'en étaient pas moins avoués par la
nature et le sentiment; le sort funeste qui éprouva cette
reine si intéressante par ses qualités, ses vertus
et son attachement à ses devoirs: tous ces motifs réunis
parlaient en faveur de ce drame, et semblaient lui
préjager quelques succès. ayons donc qu'il est mieux
dialogué que Gliniski; qu'il y a un peu moins de

ces sentences parasites, de ces maximes triviales, que l'auteur avait semées avec tant de ^{profusion} prodigalité et si peu de choix dans sa première tragédie. Convenons encore que la versification a plus de nombre et d'harmonie, quoique du reste elle ne soit pas sans défauts, et qu'elle ne réponde pas pleinement à la dignité du genre tragique.

Toutes ces raisons qui sollicitaient l'indulgence étaient encore appuyées par une considération particulière, sur laquelle on eut pourvoir fonder quelque espoir, bien qu'elle dépendît de l'avenir. On ^{se persuada} ~~croit~~ que l'auteur qui était encore jeune, et qui annonçait des talents au dessus du commun, déférerait aux conseils que lui adressait la censure, se prêterait au vœu que venait d'énoncer le public, et ferait subir à son drame toutes les réformes qu'on lui avait indiquées. Ce n'était pas seulement aux progrès de l'art, à l'honneur de la scène, et aux vœux bien prononcés de tous les gens de goût, qu'il devait ce sacrifice; son propre intérêt l'exigeait, et personne ne doutait qu'il ne s'y prêtât volontiers, ne fût-ce que pour se donner le mérite d'une déférence qui lui aurait assuré l'estime et les suffrages de son auditoire. mais on s'était trompé dans ses conjectures, et l'attente du public fut déçue. Soit que M. de Voltaire fut convaincu

fût convaincu que sa tragédie ne pechait contre aucune des règles qu'on supposait qu'il avait violées, et qu'elle n'eût par conséquent besoin d'aucunes corrections, il se refusa ouvertement à toutes celles qu'on exigeait de lui; et la pièce resta telle qu'il l'avait remise au repertoire.

^{Barbe.} Cependant comme le théâtre était encore très pauvre en poème, de ce genre, et que celui de M. Wezyk, malgré les nombreux défauts, ^{qu'on} avait repris dans la marche de l'action, la conduite de l'intrigue, la qualité du langage, et surtout le mérite réellement le meilleur qui s'y fût montré jusqu'à ce jour, et qui était probable qu'il s'y serait maintenu avec un certain avantage, et qu'il conservait l'espèce de prééminence qu'il s'y était assurée, bien que, dans le vrai, il ne la dût qu'à la disette d'ouvrages plus achevés que le sien. Mais malheureusement pour lui, la Delinda de la Pologne, ce poète aimable dont le nom fait époque dans les fastes de la littérature et du goût, M. Felinski imagina de traiter le même sujet, et de l'offrir à la direction du théâtre. La coupe, la marche et la conduite de son drame la rendaient si éminemment supérieur à celui de M. Wezyk, qu'elle le firent bientôt oublier, quoiqu'il eût en sa faveur le droit d'ancienneté, et celui de bourgeoisie qu'on lui avait en quelque sorte accordé sur la scène. La nouvelle Barbe prit d'emblée la place que l'ancienne y avait occupée jusqu'alors, et personne ne n'eut même l'idée de lui contester les droits que l'opinion publique lui donnait à cette supériorité.

Cette tragédie avait pourtant aussi ses endroits faibles, elle pechait même contre certaines bienséances théâtrales, qu'un poète, aussi bien versé que M. Felinski dans tous les mystères de cet art enchanteur, aurait dû connaître et ne pas violer. aussi la haute idée qu'on aimait à se faire et des connaissances et des talents de cet écrivain, imposait-elle à la critique l'obligation de réserver toutes les fautes qui lui étaient échappées, et qui dépareraient son ouvrage. Elle remplît ce devoir qu'elle regardait comme sacré, et la remplît

même avec une certaine sévérité, sans toutefois manquer aux égards
qu'elle devait à l'auteur, dont le mérite généralement reconnu exigeait
des ménagements particuliers. Son propre intérêt, sa passion enthou-
siaste pour un art aux progrès duquel il avait si efficacement
contribué, auraient dû lui faire regarder comme indispensables
toutes les corrections que l'amitié, l'estime et le sentiment
lui indiquaient, et qui n'avaient pour objet que d'ajou-
ter de nouveaux titres à ceux qui assuraient déjà sa gloire.
Cependant, soit que des occupations plus importantes ne
lui aient pas laissé le loisir de retoucher son ouvrage,
soit qu'il l'ait cru aussi achevé qu'il devait ou pouvait
l'être, il n'y a pas encore mis la dernière main, et sa
Barbe comme celle de M. Wézyk, est restée ce
qu'elle était, lorsque elle parut pour la première fois.
Au surplus, cette conformité dans l'opinion que l'un
et l'autre, sans doute, s'étaient formée ^{de la perfection de leur drama-} ~~de leur~~ ^{de leur} drama-
tion, n'en a point établi une semblable entre ces pro-
ductions eux-mêmes, et bien ^{que leurs auteurs} qu'ils aient également refusé
de soumettre au vœu public, les connaisseurs n'ont point
confondu leurs ouvrages, et sauront toujours respecter les
différences qu'eux mêmes ont reconnues, dès le premier
jour, entre ces deux productions. La conduite noble et sou-
tenue de l'action, le heureux choix des épisodes, la richesse
des images, le naturel et la fraîcheur des tableaux et des
descriptions, l'élégance et la pureté du style, mais surtout

L'harmonieuse mélodie de la versification excite à chaque représentation de la tragédie de M. Felinski, un sentiment de plaisir, un intérêt, une espèce d'enthousiasme que celle de M. Weyse, et en général aucun ouvrage médiocre ne fera jamais naître. aussi, les suffrages de tous les gens instruits, l'assentiment de la multitude, la réputation même de l'auteur, qui n'est point usurpée comme celle de tant d'autres, parviendront-ils à la maintenir au théâtre, en dépit de tous les efforts que l'intrigue et la jalousie pourront faire pour l'en chasser. On ne se dissimule pas ses défauts; mais elle a tant de beautés, et des beautés si frappantes, si favorables à l'illusion, qu'on écarterait tout ce qu'elle a de vicieux, pour ne voir que ce qui peut assurer son triomphe. que serait-ce si l'auteur avait voulu suivre l'exemple de Voltaire, qui faisait tant de variantes à chacune de ses tragédies; s'il s'était prêté aux légers sacrifices qu'on exigeait de lui; s'il avait donné à son drama ce dernier fini, ce degré de perfection dont il est si susceptible!

Notes. C'est la seconde tragédie que M. Weyse a donnée jusqu'en même temps que Barbe-Radeiwitz. Si elle n'avait que les défauts qu'on a reprochés à cette dernière, elle aurait pu jouir du même honneur, et se maintenir sur la scène, jusqu'à ce qu'une nouvelle pièce construite avec plus d'intelligence et de goût fût venue l'en exclure. Mais elle

est traitée d'après un mode si singulier, si bizarre, si peu fait pour le théâtre, qu'elle a à peine soutenu la première représentation, qu'une faveur très indiscrette lui avait fait obtenir. Elle n'a point été redemandée, et il est plus que probable qu'elle ne reparaitra jamais sur la scène. Les formes extravagantes de sa coupe, de sa construction et de sa marche lui ont valu cette exclusion que tout le public a prononcée d'une voix unanime. Cette espèce de décret porté par tous les connaisseurs, et confirmé par les classes même les moins éclairées, aura force de loi, parce qu'il est fondé sur la nature même de la pièce qui n'est susceptible d'aucune correction. ^{En effet,} ~~pour la rendre~~ pour la rendre au moins supportable il faudrait la refaire d'après un plan diamétralement opposé à celui que l'auteur a, je ne sais pourquoi, choisi de préférence à tant d'autres qu'il pourrait se créer. et dans lequel, le règne du Monarque que M. Wezyle voulait illustrer, présente tant de faits mémorables, et de brillants exploits, qu'il était bien facile de faire un choix plus heureux que celui d'un pape ^{aux prises avec un despote qui l'immoie enfin à sa vengeance} éternuellement.

Le plus grand défaut de cette tragédie, c'est la prolixité et l'insincérité des dialogues, défaut plus sensible ^{dans Boleyski,} ^{enragé} et beaucoup plus révoltant que dans Gliniski, auquel ^{toutefois} on l'a reproché si amèrement. Il est vrai que ces deux pièces ne sont pas les seules où l'on ait prodigué ^{aujourd'hui, et} jusqu'à la satiété, ces dialogues hors-d'œuvre aux quels on pourrait

Donner le nom de conférences politiques, bien que souvent
ils offrent à peine ce caractère de dignité qui convient à la
simple morale. Mais au moins dans ceux même de ces dra-
mes qui ont le moins de beautés et le plus de défauts, le sujet
^{de ces dialogues,} quelque peu intéressant qu'il soit d'ailleurs, les lia-tant bien
que mal, ^{à celui} au sujet de la pièce, tandis que dans Bolestras,
ils semblent ne tenir à rien; la plupart sont comme au-
tant de pièces de rapport, qu'on a jointes les unes aux
autres, pour remplir des vuides qui se renouvelaient à cha-
que scène. J'y vois encore un plus grand défaut, et un défaut
qui n'est pas susceptible de correction, parcequ'il est inhé-
rent au sujet, et même inséparable de l'action; c'est que
presque tous ces dialogues présentent une série intermi-
nable de sermons ou d'homélies plus faites pour la chai-
re que pour le théâtre, et qui seraient bien mieux
placées dans la bouche d'un curé de paroisse que dans
celle d'un acteur. Et dans le vrai, que pouvait-on faire
dire de plus à ce pieux évêque, qui vient à chaque
instant étaler sur la scène ses habits sacerdotaux
et son éloquence évangélique?

Ludgarde. Dans l'intervalle qui sépara les diverses pièces
que je viens d'indiquer, M. le Général ^{Kropinski} Presnorski donna
une tragédie absolument nouvelle, dont le sujet était de-
même tiré des archives de la nation; et d'ailleurs basé
sur un événement qui réunissait tous les caractères les

plus propres à produire ce qu'on appelle effet théâtral. Le nom
seul du héros, un des monarques, qui eût fait le plus d'honneur
à la nation, si la trahison n'eût pas tranché sitôt la trame
de ses jours, devait lui prêter le plus grand intérêt, et lui as-
surer les suffrages de tous les citoyens jaloux de la gloire
de leur patrie. aussi lorsqu'elle fut jouée pour la premi-
re, ^{fois} elle fit presque autant de sensation qu'en produisit
plus tard celle de M. Felinski. mais elle ne soutint pas
aussi avantageusement la réputation brillante qu'elle
s'était assurée d'abord. Elle n'est pas tombée, et bien
sûrement elle n'aura pas le sort de Boleslas, mais
la concurrence lui a fait tort, et dès que Barbe pa-
rut, Ludgarde se vit forcée de lui céder le pas. Toutefois
si ce drame est inférieur à celui de M. Felinski pour
la versification, et même pour la conduite de la pièce,
^{envisagée dans quelques uns de ses détails}
~~à quelques égards, au moins~~, il a du moins une supério-
rité très marquée à ce double égard, et pour tous les
points-de-vue possibles, sur tous ceux qui avaient pa-
ru avant lui, et ni ses défauts de construction, ni les
anachronismes qu'on lui a reprochés avec fondement,
ne peuvent lui ôter le mérite réel qu'il a d'ailleurs,
et que la critique la plus sévère ne peut lui contester.

^{toutefois}
Ce mérite ~~cependant~~ ne peut compenser pleinement,
ni à plus forte raison faire oublier les fautes par trop
marquantes que l'auteur a commises, et qu'on a relevées
avec d'autant plus de raison, qu'une imagination aussi

riche que la Siennaise, secondée par le génie, et dirigée par le goût pourrait aisément les éviter. Parmi ces fautes il y en a trois sur lesquelles on a appuyé davantage, parce qu'elles sont plus graves et par elles-mêmes et par leurs résultats, et parce que d'ailleurs elles nuisent plus sensiblement à l'effet que devrait produire ce poème.

La première est cette transposition sensible de fait et de dater, laquelle outrepassa de beaucoup les bornes que les maîtres de l'art ont prescrites, et la licence qu'on est convenu d'accorder aux poètes. Je renvoie pour cet objet au chapitre 3. du 2.^e Volume, où j'ai enroulé cette matière sous tous les points de vue qui la mettent en rapport avec les pièces de théâtre de tous les genres.

La seconde, ce sont les incohérences et le peu de stabilité qui ^{s'annoncent} dominent dans quelques uns des caractères principaux, et surtout dans celui de Przemyslas qui, en qualité de personnage dominant et comme monarque, devrait montrer plus de fermeté et de détermination, surtout dans des circonstances aussi critiques que celles où il se trouvait. Ludgarde dont le sort funeste constitue proprement le nœud de l'intrigue, et active partout l'intérêt, Ludgarde n'est point dans ce cas; son caractère est constamment soutenu: c'est la douceur, la modération et la patience personnifiées. mais il a un autre défaut: on n'y

trouve nulle part cette force, cette énergie que sa position
reclamait impérieusement, que son titre de souveraine lui
permettait de déployer, que les complots tramés contre elle
autorisaient, et que la modestie, la première vertu de
son sexe, n'exclut nullement. ce n'est point une reine,
et une reine malheureuse, injustement persécutée; c'est
une femme simple, vertueuse, fidèle à ses devoirs, mais
qui semble née pour une condition obscure, qui se borne
aux soins de son ménage et de sa famille, qui ^{n'os} ~~semble~~ ne
prévoir aucun des orages qui s'amoncellent sur sa tête,
qui va en quelque sorte au devant des maux qui l'at-
tendent, et à laquelle on ne s'interrogerait pas, si la gran-
deur des périls auxquels son impudente confiance doit
la livrer, ne forçait l'attention du spectateur de se fixer
sur elle, et ne lui arrachait des larmes qu'elle-même
semble craindre de répandre. ^{tous les autres caractères, principaux}
^{sont plus ou moins dans le même sens. —}

Le troisième défaut, et le moins pardonnable, sans doute,
c'est l'inconvenance et le peu de naturel du dénouement, ce
défaut devenant le résultat nécessaire de ceux qui s'étaient glissés
dans la conduite de l'intrigue. Ce dénouement, ^{si auguste, si digne} ~~est une~~
~~n'a paru à tout le monde, qu'une imitation~~
~~tion, mais une imitation bien facile, bien imparfaite~~
^{je dis bien imparfaite. —}
de celui de l'air. — En effet, Orosmane ne fait pas jeter son
amante dans un cachot, sur un simple soupçon dénué de
tout fondement; il ne la fait pas massacrer sur un faux
rapport, qui n'est étayé d'aucune preuve, et qu'il ne se

donne pas la peine de vérifier; il ne charge pas de ce
meurtre révoltant, le plus illustre de ses guerriers; ce n'est
pas pour se débarrasser d'une femme qu'il a cessé d'aimer, par
ce qu'elle est son épouse légitime depuis plus de douze ans,
et pour se livrer sans obstacles, comme sans remords à la
passion que lui a inspirée le nouvel objet de ses affections,
qu'il fait commettre ce barbare assassinat; il ne s'expose
pas, pour satisfaire un caprice bizarre, à deux guerres
acharnées, en violant le droit des gens, et même les lois
de la simple probité, envers deux souverains, dont il
trahit la confiance: il ne commet pas une imprudence
aussi manifeste, à une époque où lui-même, à peine affer-
mi sur un trône chancelant, à tout à craindre de ses voi-
sins, à une époque où il n'avait ni les ressources ni les
forces nécessaires pour résister aux entreprises d'un seul
des nouveaux ennemis qu'il s'attire sur les bras: enfin
il n'attend pas pour se poignarder, que deux ou trois
courtisans audacieux viennent lui faire un sermon
d'une demi-heure, l'accablent des reproches les plus in-
sultans, le traitent comme un vil coupable qui serait
sur la selète, en présence de ses juges, lui annoncent
qu'il est déchu du trône, et qu'il devient le sujet du nou-
veau maître qu'ils se sont donné, d'un maître qu'ils ont
choisi sans l'aveu du peuple, chez une nation étrangère,
ennemie née de ce peuple, ^{dont} qu'ils se disent les représentants,

Sans même daigner justifier de leurs pouvoirs, ni prouver leur mission.

Oroonax est un monarque puissant respecté de ses voisins et craint de ses ennemis. Il commande à plusieurs millions de sujets qui lui sont aveuglement dévoués; il a des trésors incalculables et des armées nombreuses, qui comptent leurs jours par leurs triomphes; son pouvoir est affermi par dix années et plus de victoires brillantes, et par des conquêtes que personne ne pourrait lui ravir, et nous même lui contester. ^{qu'on} Il ne révolte aucun souverain, en épousant Saire qui est son esclave. Il viole, il est vrai, les lois de son pays, mais un despote tout puissant, qui n'a rien à craindre de qui que ce soit, qui peut compter sur son armée, et qui ne voit dans le reste de ses sujets qu'un vil troupeau d'esclaves, fait pour obéir à tous ses caprices; un despote aussi absolu peut se mettre au dessus des lois qu'il proclame et qu'il abolit à son gré.

D'un autre côté, ce n'est pas par une suite des dégoûts, ^{qu'il poignarda Saire,} qui inspire une longue jouissance, mais au contraire par un effet de cette jalousie souvent atroce, que fait naître et que semble justifier une passion violente, qui ne connaît aucunes bornes, parce qu'elle ne rencontre aucun obstacle. Il ne la fait pas masquer basement par un vil satellite; Il lui plonge lui-même son poignard dans le cœur, et il ne se porte à cet acte de barbarie, qu'après avoir rassemblé ^{qui attaquait en apparence} tous les arguments et bien réfléchi toutes les preuves de l'infidélité de

l'aimante qu'il adore, et qu'il veut placer sur le trône. ces témoignages semblent enfin acquiescer un dernier degré d'évidence. L'air est surprise en flagrant délit, seule, au fond d'un souterrain, au milieu des ténèbres de la nuit, avec ce jeune et beau Merestan, qu'Oromane devrait regarder comme son rival, et comme un rival favori. Amener devant lui, il a le courage de modérer la violence de ses transports; il emploie tous les moyens que peuvent lui suggérer la prudence et la modération, pour obtenir d'elle des aveux de son crime; il lui promet, il jure de tout oublier, si elle renonce à l'aimant qu'elle lui préfère. tous ses efforts sont vains; rien ne peut déterminer celle qu'il croit coupable, à trahir son secret. ce n'est qu'alors que sa jalousie est portée au comble; elle l'aveugle; elle arme son bras, et L'air tombe sans vie à ses pieds.

Dans ce moment un rayon de lumière vient briller à ses yeux: il reconnaît dans L'air et dans Merestan le père et le frère de son amante. Il apprend que le prêtre qu'il croyait appelé pour l'unir à ce jeune chevalier français, n'était venu que pour lui conférer la batême, malgré sa résistance, et d'après les ordres d'un père qui l'avait forcé à ce sacrifice que son cœur déjouait. Il sent toute l'énormité de son crime et s'en punit en se poignant lui-même sur le cadavre sanglant de celle qu'il a immolée à d'injustes soupçons.

peut-on d'après cela établir la moindre comparaison entre les dévouements de L'air et de Ludgare? et le dernier soutiendrait-il la parallèle? Il faut pourtant avouer qu'il

à quelque chose de frappant qui en impose au premier
coup, et qui fait illusion, malgré toutes les inconvénances,
que l'auteur y accumule, et les contradictions visibles qu'il
y a réunies. une reine immolée à d'importes soupçons;
son époux qui se poignarde pour apaiser ses manes;
un Sénat et une assemblée nationale qui s'érigent
en juges de leur souverain, et qui le condamnent à
descendre du trône. ces formes extérieures d'une haute cour
nationale, invisible, il est vrai, mais qui pourtant
dérive au nom de tout un peuple, le choix d'un nouveau
roi: tout cela pour la dignité à s'y méprendre, et
produit un effet vraiment théâtral. Il en résulte une
impression assez vive qui agit, comme par instinct, sur
l'esprit de tous les spectateurs, qui se soutient en dépit
des inconvénances qui devraient la détériorer, et qui se
renouvelle à chaque représentation, par la raison
peut-être qu'elle s'est manifestée à la première. Cette
sensations serait bien plus active ^{Si ces formes et ces cérémonies extérieu} encore. ^{res étaient réellement aussi majestueuses, aussi soutenues que l'annoncent les dialogues} Si les décorations
et les costumes étaient adaptés avec un peu plus d'art
= et harmoniques emphatiques des interlocuteurs; Si les décorations
au sujet de la pièce, s'ils répondaient mieux à la di-
gnité de l'action, et s'ils favorisaient par leur accord
et leur entente, les moyens qu'on ^{doit} employer pour
produire de ces effets de théâtre, qui sont d'un si grand
effet dans les tragédies du haut genre.

Mais il n'en ferait pas de même hors de la scène, et toute la magie

de l'illusion disparaît à la lecture, ^{tout ce que la poésie ont de} dans le silence du ^{de} cabinet, et la tragédie se montre, et qu'elle est réellement, ^{pourquoi la tragédie de M. Dumas} s'est montrée, plus tard ce qu'elle étoit, bien versifiée, avec, soignée dans les détails, mais vicieuse dans son ensemble, en contradiction avec l'histoire, et quelque fois même, peu d'accord avec les vraisemblances. Mais heureusement, ^{jaloux de} pour leur réputation, et de la célébrité qu'ils savent ménager à leurs ouvrages, nos poètes ont généralement le bon esprit de ne pas se livrer à l'impulsion, et se donnent bien de garde d'en multiplier les copies, car ils savent très bien que les yeux et les oreilles les jugent plus favorablement que l'esprit et la réflexion. L'auteur de Ludgard n'a pas négligé ce moyen, bien qu'à la ⁺ aucune tragédie (j'en excepte celle de M. Felinski.) n'a eu dès la première représentation, autant de panégyristes, et de panégyristes enthousiastes. On est allé jusqu'à lui assigner une place parmi les chefs d'œuvre les plus achevés, jusqu'à la regarder comme un modèle en ce genre.

L'auteur de Ludgard n'a pas cru devoir négliger ce moyen, qui au surplus n'a pas trompé son attente, bien qu'à la rigueur il eût pu peut-être se passer plus facilement que la plupart de ses devanciers. aussi, aucune tragédie (j'en excepte celle de M. Felinski.) n'a eu, dès qu'elle s'est montrée

Sur la scène, autant de panegyriques et de panegyriques
enthousiastes. On est allé jusqu'à lui assigner une des
premières places parmi les chefs d'œuvre, les plus a-
chevés; on l'a citée comme un modèle pour le haut
tragique. cela ne pouvait être autrement, car on la
jugait surtout d'après la versification; et à cet égard,
elle était très supérieure à tout ce qu'on avait eu jus-
qu'alors. quant au mérite intrinsèque de la pièce
en elle-même, on ne pouvait décider que sur la
représentation, et je l'ai dit, pourvu qu'elle fût
soignée et bien soutenue, elle devait donner une très
haute idée du drame; car il était construit de ma-
nière, que, malgré tous ses défauts, et l'ensemble
et les détails favorisaient également l'illusion. ^{ou}
l'illusion agit ^{très} puissamment sur les sens, et ce sont
les sens que l'imagination consulte et prend pour
guides au théâtre.

Cependant il a eu aussi des détracteurs, et en assez
grand nombre. Les uns et les autres l'ont analysé et jugé
chacun à leur manière, et suivant l'intérêt du parti for-
mé pour ou contre l'auteur. tous ces écrits contradic-
toires, qui se suivaient de près, ont fini par produire
une guerre de

une guerre de plume, où la malignité et le fiel de la satire
jouaient le premier rôle; ce qui, sans contredit, n'était
pas le moyen d'éclairer l'opinion, si elle s'était trompée,
et de lui faire abjurer une erreur que peut-être elle
avait embrassée à son insu.

Je pourrais pousser plus loin cette discussion, et
soumettre de même à l'examen plusieurs autres tragé-
dies qui ont paru à peu près aux mêmes époques, et
dont quelques unes ont fait, un moment, après de sensa-
tion, pour être au moins connues de ceux qui courent
après les nouveautés. Mais bien que la plupart de
ces ^{pièces} ~~travaux~~ fussent originales et que les autres plutôt
imitées que ^{d'ouvrages} traduits de ^(a) ~~pièces~~ étrangers, eussent subi
tous les changements qui semblaient devoir les adapter
à nos mœurs, les rapprocher du goût le plus général, et
les assortir au mode de représentation adopté sur notre
théâtre; cependant il en est très peu qui se soient montrées
sur la scène, et celles même qui ont obtenu cet honneur
dans leur nouveauté, n'en ont pas joui long temps; elles
gardennt tristement leur place dans un coin du répertoire,
d'où probablement elles ne sortiraient pas pour se remon-
trer au grand jour. D'ailleurs, comme presque aucune

a) ne se range point dans la classe de ces imitations très inexactes, et de ces ridicules parodies,
les excellentes traductions des plus célèbres tragédies de Corneille, de Racine et de
Voltaire.

via été imprimée, il serait difficile d'en porter un jugement qui reposât sur une base assez solide, pour pouvoir s'appuyer des droits à la confiance des personnes instruites.

Je ne déciderai point si l'on a eu raison ou tort de condamner à l'oubli la majeure partie de ces nouvelles productions, et je me contenterai d'observer, ^{que cette sévérité} qu'elle est devenue plus austère, ^{à mesure} que l'art dramatique a fait plus de progrès, ~~car s'est~~ ^{car on s'est convaincu} l'ancien plus intimement, que ce n'est pas assez qu'une tragédie soit originale, qu'elle soit bien vérifiée, et même qu'elle porte un caractère de nationalité qui parle en sa faveur; mais qu'il faut encore qu'à ces trois avantages déjà si précieux par eux-mêmes, elle en joigne un quatrième bien plus indispensable encore, c'est à dire qu'elle soit construite d'après les principes généralement adoptés, que toutes les règles y soient observées à la rigueur, qu'en un mot elle soit traitée de manière, qu'elle puisse être avouée des maîtres de l'art. tout poème tragique qui ne remplit pas toutes ces conditions ou qui les remplit mal, ne mérite pas de fixer les regards du public, et doit être impitoyablement repoussé de la scène, qu'il ne pourrait que d'honorer.

À glorieux, que tous les connaisseurs comme tous les gens de goût voient bien que pour avoir un nouveau plaisir sur la scène, traductions que nous devons à nos meilleurs poètes, et qui font autant d'honneur à notre littérature dramatique, que les originaux en font à celle des Français.

Dramas héroïques: — Grands opéras: —
 Ballets pantomimes du haut genre: —
 — Mélodrames.

On sera, sans doute, étonné de me voir réunir sous un même titre, quatre genres aussi différents par leur caractère propre, leur objet et leur but, que par la nature des principes et des règles auxquelles ils sont astreints. Cette marche, en effet, serait incohérente et même absurde; si je devais ^{ici} suivre l'ordre que j'ai observé dans les articles précédents, si je voulais analyser chacun de ces genres séparément, et soumettre à l'examen celles des productions plus marquantes qu'on y a vu éclore. Mais l'objet que je me propose ^{dans cette discussion} se est tout à fait différent, pour ne pas dire absolument contraire. au lieu d'observer ces divers genres sous les nombreux rapports par lesquels ils tiennent à l'intérêt dramatique, je veux seulement prouver qu'aucun d'eux ne peut et ne doit être admis sur notre théâtre, parce que nous n'avons ni les ressources ni les moyens qui pourraient les faire réussir, et que, soit pour la composition, soit pour l'exécution, quelques efforts que nous puissions faire, nous resterions long temps encore dans un état de médiocrité, qui sûrement ne ferait pas honneur à la scène polonoise.

en ce cas, à quoi bon fatiguer nos lecteurs de longues discussions sur les qualités propres à cette espèce de créations

trop brillantes, trop solennelles pour nous, et que, par cette raison nous devons nous interdire, ne fût-ce que sous le rapport des dépenses excessives qu'elles nécessitent. Je ne prétends pas, au surplus, que nous devions y renoncer pour toujours, mais au moins nous devons attendre l'époque où nous pourrions les porter au degré de perfection qu'elles exigent impérieusement, et leur imprimer ce caractère de splendeur et de magnificence qui seul peut assurer leur triomphe. Cette clause même je ne l'étends qu'aux grands opéras et aux ballets pantomimes du haut genre: car pour les drames héroïques et les mélodrames, je dois bien sincèrement qu'on ne leur jette jamais le décret de proscription porté contre eux.

Je vais parcourir chacun de ces genres séparément. J'en donnerai l'historique; j'enquêterai les caractères essentiels qui les distinguent; je signalerai les beautés qu'on y admire comme les défauts qu'on leur rapproche. Je détaillerai toutes les difficultés qui s'y rattachent, et j'insisterai particulièrement sur celles que notre position rend insurmontables pour nous. qu'on me lise et qu'on juge si l'opinion que je viens d'émettre est aussi inconséquente, aussi paradoxale que bien des personnes voudront le croire.

1. Drame héroïque

Le Drame héroïque né chez les Espagnols, et bientôt après transplanté en Angleterre, puis en Allemagne, était fait pour ces trois contrées, à cette époque où la manie d'un luxe plus qu'oriental avait gagné toutes les classes; où la passion des Joutes, des tournois, des combats à outrance était devenue une espèce de fureur qui devait plusieurs fois infecter tous les états voisins; où les gentils hommes fiers de leur antique noblesse, jaloux de leurs droits, rivaux ou ennemis déclarés les uns des autres, et toujours sous les armes, se faisaient une guerre ouverte et incessante interrompue par quelques instans d'un repos forcé; où l'on ne connaissait enfin d'autre occupation que les combats, d'autre gloire que celle que donnaient des victoires barbares et des conquêtes impures.

Que dir-je! malgré leur insolente fierté et leur ambition démesurée, ce n'étaient pas même les Espagnols qui avaient créé ce genre de spectacle, non moins brillant que sanglant et vain. Ils le devaient aux Maures, Nation Arabe venue de l'Afrique, et la plus guerrière, la plus magnifique qui ait jamais

habités l'Europe. ce sont eux, qui ont les premiers introduit dans cette belle contrée, ces joutes, ces tournois, ces combats en champ clos, en un mot, cet esprit de chevalerie, un peu romanesque dans son origine, mais sublime dans son objet, et ^{même} presque toujours salutaire dans ses résultats. Il s'accordait avec leur caractère noble et magnanime, avec leurs inclinations guerrières, avec leur goût pour tous les genres d'amusement, ou ils ^{pour ceux surtout} pourraient déployer ou séparément ou à la fois, la force, l'adresse, le courage, et surtout cette pompe, cet éclat, cette splendeur qu'aucune nation n'a jamais portée à un degré aussi éminent.

Les anglais plus imitateurs alors qu'ils ne le sont aujourd'hui, le recurent d'eux presque à l'instant de sa naissance, lui donnerent une marche analogue à leur caractère, et le portèrent quelque fois à l'excès, principalement sous le règne un peu fabuleux de leur Roi Arthur. Les Français qui l'ont adopté plus tard, se dépouillèrent de ces formes austères et souvent barbares, ^{qui s'étaient prises en Angleterre} et lui imprimèrent en échange ^{ce ton} de galanterie qui dominait déjà chez eux. En Allemagne où les croisades avaient fait renaitre l'esprit guerrier, et consolidé le gouvernement féodal, ce genre de spectacle

S'annonça sous des dehors moins élégans, moins recherchés, mais s'il perdit quelque chose du lucre brillant qui le caractérisait en France, il le regagna en dureté, j'en dirais presque en barbarie. ainsi chaque peuple lui a fait subir divers changemens analogues à son caractère et à ses inclinations; chacun s'est fait une loi de s'accommoder à ses goûts, de le rapprocher de ses institutions primitives.

Mais à mesure que cette passion pour les tournois, image des combats, créée et soutenue par l'enthousiasme, est tombée dans le discrédit, le drame héroïque qui lui devait son origine, a perdu de sa faveur, chez ce peuple même où il avait pris naissance. Les Allemands ~~sur mêmes~~ ^{de même} chez lesquels il s'était pas moins en vogue, l'ont absolument abandonné, et si parfois il s'y montre encore, ce n'est qu'à des intervalles très éloignés, et sur des théâtres qui sont loin de donner le ton. Il n'est pas plus en crédit chez les Français, à moins que ce ne soit aux boulevards, aux Variétés, au Vaudeville dont la scène dégradée adopte tous les genres, et surtout les plus mauvais, pour flatter le goût d'un public, que la salacité des plaisirs et des

Jouissances a corrompu au point, que rien de ce qui est dans la nature et dans la vérité ne peut plus lui faire éprouver la moindre sensation. Quant aux Anglais, bien que cette manie chevaleresque fût portée chez eux au plus haut degré d'exaltation, ils n'ont pas eu besoin d'exclure de leurs théâtres ni pour le drame héroïque, car il ne s'y était pas introduit. quelque fût leur passion pour tout ce qui portait l'empreinte de la pompe et de la splendeur, pour tout ce qui leur retraçait l'idée des combats, et le souvenir de leurs victoires, ils n'ont pas même eu l'idée d'introduire chez eux un genre qui rassemble toutes ces images, mais qui ne conserve à aucune son véritable caractère.

Aucun des peuples qui ont fait ce sacrifice, n'a eu lieu de s'en repentir; car tous ont gagné à ce changement. La tragédie, la bonne comédie de caractère et d'intrigue, les petites pièces même qui marchent à leur suite, et qui présentent comme elles un but moral, les ont dédommagés au centuple de la perte de ce genre de spectacle qui n'était pas fait pour eux, et que Melpomene et Thalie dédaignent également. Joindre à cela les grands Opéras et même les Opéras comiques, mais purgés de ces plates bouffonneries, de ces plaisanteries aussi fâcheuses qu'indécentes, de ces jeux de mots équivoques

qui ne peuvent que les dégrader, et vous concevrez que le théâtre n'a pu trouver dans cette privation imaginaire, qu'un nouveau moyen de s'élever, et de parvenir à un degré de perfection qu'il n'eût peut-être jamais atteint, s'il n'eût pas eu le courage de briser ces entraves que lui avaient données l'ignorance et le mauvais goût.

Serait-ce donc en Dalmatie, et à une époque où la civilisation, les lumières et les idées libérales font des progrès si rapides, que ce drame prosaïque partout devrait trouver un asyle? servirait-il dans un pays où les mœurs et les usages forment un contraste si frappant avec ceux de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Espagne surtout, qu'il devrait s'encomparer de la scène, au préjudice des productions nationales si propres à servir d'instruction et d'exemple à la génération présente, et à celles qui lui succéderont? Serait-ce enfin dans une capitale où la passion du luxe, ^{bien que} parvenue au plus haut degré, n'a pu encore s'introduire dans tous les genres, ~~excepte~~ dans les représentations théâtrales qui, faute de moyens, sont obligées de rester circonscrites dans leur ancienne routine, que l'on devrait s'efforcer de maintenir celui de tous les spectacles qui exige le plus de pompe et de magnificence? Je ne décide point, mais j'ose croire que l'opinion publique mieux éclairée ne balancera point à donner une

préférence marquée aux ouvrages originaux, et même à
ceux à ceux qui sont ^{no} traduits ou imités, mais qui intéres-
sent, qui entraînent, et qui corrigent en amusant, sur
ces prétendues créations du génie, auxquelles le génie
a si peu de part, et qui ne peuvent produire qu'une
surprise momentanée et une admiration stérile.

Bien que le vœu public appelle cette réforme, je vois cependant en-
core bien des écrivains faire tous ^{leurs} efforts, pour remettre en
vogue et pour maintenir sur la scène ce genre facile
que tout nous ordonne de proscrire. On a même donné,
^{et à diverses époques,}
plusieurs ^{mais comme aucune ne réunit} pièces qui se rapprochent de ce mode de cons-
truction: ~~mais qui ne réunissent point~~ tous les carac-
tères qui doivent le distinguer essentiellement; cette
impuissance même d'imiter parfaitement les formes
extérieures qui conviennent à ce genre, cette difficul-
té de lui donner la coupe qu'il doit avoir, le costume qui
lui est exclusivement propre; devraient convaincre
ces écrivains que, non seulement il est au dessus de leurs
moyens, mais qu'il n'est fait ni pour le pays ni
pour la scène, puisqu'il est tant de peine à faire
le ton, la marche et le faire des modèles qu'ils se
proposent, et que, malgré tous leurs efforts, ils ne

peuvent parvenir à lui imprimer cette teinte d'originalité qui pourrait faire ranger leurs écrits parmi les productions nationales.

Si l'on peut se convaincre de ^{la vérité de} cette assertion, qu'on ^{il suffira} se donne la peine de parcourir tous les poèmes auxquels on a donné le nom plus sonore et plus imposant qu'à peine de dramas héroïques, et l'on reconnaîtra que dans ce grand nombre il n'en existe réellement qu'un seul qui, à la rigueur, mérite à peu près cette dénomination. C'est Casimir le grand ou le couronnement de Louis de Hongrie. Bien que cette pièce soit ancienne et qu'elle soit tombée pour ne jamais se relever, j'en tracerai ici l'esquise, ne fut-ce que pour démontrer avec plus d'évidence encore, que de pareils sujets trahissent toujours les efforts des écrivains; que les formes qu'on leur donnera ne seront jamais en harmonie avec le caractère national; et qu'ils ne pourront jamais réussir dans les circonstances même les plus favorables, et qui semblent coïncider avec l'objet que l'auteur se ^{serait} proposé.

Le sujet de ce drame est tiré des fastes de la nation, et l'événement sur lequel il repose présente une des époques les plus brillantes de notre histoire, avantage d'un très grand prix, qui ^{devenait} prêtait un nouveau mérite ^{pour} au poème, et semblait devoir assurer son succès. Il prêtait

D'ailleurs à l'illusion théâtrale par une suite de embellissements qu'il comportait, et des accessoires qui devaient nécessairement l'accompagner.

D'un autre côté, ce trait d'histoire, et par lui-même, et par la manière dont il pouvait être présenté, semblait avoir quelque analogie avec les conjonctures où l'on se trouvait alors. Le projet de Casimir (appuyé de l'aveu de la nation) de remettre la couronne de Pologne au Souverain de la Hongrie, et de faire de ces deux monarchies limitrophes, une puissance en quelque sorte unique, et qui, par cela même, serait devenue plus importante et plus redoutable, ce projet dicté par une sage politique se rapprochait essentiellement de la résolution prise par les états rassemblés en 1791. D'appeler à ce même trône la maison de Saxe, et de lui en garantir l'hérédité. Combien de motifs tous également puissans, tous également faciles à saisir, et de l'effet le plus heureux; se réunissaient, se multipliaient en quelque sorte sous la plume de l'écrivain! combien de circonstances favorables venaient s'offrir comme d'elles^{mêmes}, entraient dans les vues du poète, facilitaient son travail, et semblaient rapprocher en sa faveur le but qu'il s'était proposé!

Cependant avec tant de secours, M. Niémcewicz, n'a pas
mieux ^{réuni} que ceux de ses devanciers et de ses successeurs qui
ont voulu traiter des sujets du même genre, et qui n'avaient
pas sous la main des ressources aussi efficaces.

Son drame, il est vrai, fut reçu d'abord avec un
enthousiasme qui était du plus favorable augure, et qui
soutint ^{quelque temps} la pièce, parce qu'il ne laissait pas de prêter
à la réflexion. appuyé à cela que l'entrepreneur
qui entendait aussi bien l'intérêt de la caisse que celui
du théâtre, et qui le surveillait peut-être mieux, sut met-
tre à profit cet engouement général, donna ce drame
plusieurs jours de suite, le fit reparaitre avec de nou-
veaux embellissements, à quelque distance de là, et le
reproduisit à plusieurs reprises, jusqu'à ce que la pa-
tience des spectateurs épuisée, lui eût ^{enfin} tout espoir d'en
tirer parti. cet instant fut le terme de son triomphe.
dès que les affaires eurent pris une autre tournure,
et que la perspective des réformes projetées par la
diète, se fût éclipcée, l'intérêt qu'elles avaient excité
disparut. L'enthousiasme se refroidit l'illusion se dimi-
nua, et l'indifférence prit insensiblement la place de
l'exaltation. alors le drame qui avait déjà perdu

depuis quelque tems de son crédit, tomba tout à fait, et ne s'est pas relevé depuis. il a eu le sort qu'auront toujours, ici surtout, ces prétendus drames, héroïques, ces pièces de circonstance, qui chancelent avec les motifs qui les soutenaient, et disparaissent avec les événements auxquels il se liaient par des rapports imaginaires ou réels.

Si toute fois un drame de ce genre aurait dû se maintenir au théâtre, et même y jouir de quelque célébrité, c'était celui de Carimur. Il réunissait, et même à un degré assez éminent, tout ce qui semble devoir appartenir à un poème de cette nature un succès durable, surtout dans un pays et à une époque où l'on attachait une très haute importance aux acceptions. D'abord il rappelait le souvenir d'un Monarque ^{encore} plus grand par ses vertus personnelles et l'élévation de son caractère, que par son rang et sa puissance, d'un Monarque dont le nom sera toujours cher aux Polonais. D'un autre côté, il présentait un tableau aussi vrai qu'intéressant des mœurs antiques, de ces mœurs simples et nobles tout à la fois, marquées au coin de la science, de la franchise et de la vraie probité. appu-
-lex-

à cela, que l'auteur y avait rassemblé tout ce qui pourrait
donner un nouvel éclat à cette cérémonie déjà si augus-
te par elle-même. on y voyait deux cours brillantes,
qui disputaient de splendeur et de magnificence; puis
l'admission d'un jeune écuyer au rang de chevalier, en
présence de l'élite des guerriers les plus célèbres, sous
les yeux desquels le monarque lui-même donnait l'ac-
cade au nouvel initié. à la suite de cette scène impo-
sante venaient des tournois, des joutes et des fêtes mili-
taires et champêtres; enfin un mariage arrêté, sur-
pendu et achevé malgré tous les obstacles qui le tra-
versent. La musique qui servait d'embellissement
à ce spectacle, répondait à la dignité des événements
qu'elle célébrait: symphonies, cantates, ariettes, vaude-
villes; tout était exécuté avec un soin, une intelligence
que j'ai vu bien rarement depuis régner sur la scène.
enfin le choix qu'on avait mis dans les décorations
presque toutes faites exprès pour ce drame, et l'art avec
lequel on les avait adaptées au sujet de l'action, la
beauté des costumes, l'élégance des draperies, l'entente des
couleurs, l'heureuse disposition des groupes: que d'objets

propres à donner la vie, et le mouvement à ce spectacle
déjà si animé. Cette magie théâtrale faisait vraiment
illusion, et produisait un effet surprenant, bien que la
représentation en elle-même, ~~et~~ observée dans tous ses dé-
tails, fût bien loin encore du degré de perfection qu'on
aurait dû y mettre. toute fois elle occupait assez exclu-
sivement les yeux et les oreilles, pour ne pas laisser à l'es-
prit le temps ^{de reconnaître} ~~d'observer~~ les défauts du drame, qui pour-
tant étaient assez frappants pour se déceler eux-mêmes.

Il semble que cette foule d'embellissements exté-
rieurs réunis dans un cadre vaste, et dont les dimensions
paraissaient assez bien proportionnées, auraient dû
soutenir ce drame, et le préserver ^{au moins} d'une chute aussi
décidée. mais les gens de l'art avaient prévu cette cala-
trophe dès la première représentation, et leur presenti-
ment ne pouvait les tromper. considéré comme pièce
de circonstance, ce poème devait tomber, et disparaî-
tre avec les événements qui en avaient donné l'idée.
observé sous le rapport de drame historique, il ne pouvait
obtenir un succès durable, parce que, je le répète, ce
genre ne s'accorde ni avec nos mœurs actuelles, ni même
avec ^{les} usages en vigueur dans les siècles auxquels appar-
tient ^{l'honneur}.

appartiennent les événements qui forment le sujet de l'action.
à ces deux causes déjà si puissantes, s'en joignait une troisième
plus décisive encore, parce qu'elle tenait à la nature du drame
lui-même: cette cause, c'est que le plan était absolument manqué.

En effet, le couronnement de Louis comme Roi de Pologne,
que l'on doit regarder comme le véritable sujet de la pièce, ne
pouvait fournir la matière ni d'une intrigue ni d'un dénouement.
C'est une simple cérémonie qui, toute importante qu'elle
soit, ne peut faire d'impression que sur les sens, et qui ne
dit rien ni à l'esprit ni au cœur, et qui ne réusirait pas
même à émouvoir l'imagination. Elle ne rencontre aucun
obstacle, elle ne fait naître aucun incident imprévu; elle ne
peut, par conséquent, produire ni crainte ni incertitudes,
ni desir ni espoir. Il était donc absolument impossible qu'elle
excitât le moindre intérêt; elle ne ^{n'excitait sa curiosité} fixait l'attention que
par une suite de l'appareil qui devait nécessairement
l'accompagner.

Tout au contraire, chaque épisode devient une véritable
intrigue qui, bien que détachée de l'action principale, attire ce-
pendant l'attention et la fixe quelques instants, mais qui
bientôt cède la place à une autre d'un genre différent ou
analogue, que fait naître un nouvel incident auquel on
ne s'attendait pas. Telles sont, par exemple, les méintelligences

qui régnaient entre le Roi et son épouse; les manœuvres sourdes de quelques Seigneurs et des dames de la Cour, pour fementes ces divisions, et les faire tourner à leur profit; la prise d'armes du jeune couple, laquelle remontre des obstacles qu'on n'aurait pu prévoir; son mariage avec Hanne, puissamment traversé par des ennemis secrets, jaloux de la faveur que lui accordait le monarque; les foutes, les tournois qui accompagnaient cette double cérémonie, et dans lesquels les vainqueurs recevaient de la main des dames, le prix qu'ils devaient à leur courage ou à leur adresse, ce qui donnait lieu à des intrigues et à des liaisons dont l'influence devenait plus ou moins puissante, suivant le parti qu'on savait en tirer; la jalouse rivalité qui éclatait souvent entre les guerriers comme entre les courtisans: &c. &c. Tous ces épisodes, je le répète, sont autant de petites actions séparées, qui ne tiennent nullement à l'action principale, qui ne se lient même entre elles par aucun rapport direct, et dont cependant chacune a son exposition, son intrigue et son dénouement, de manière qu'elles pourraient former le sujet d'autant de petits poèmes indépendants de celui auquel l'auteur les a rattachées.

qu'on juge d'après cette esquisse si ce drame pourrait se soutenir au théâtre, quand d'un côté le sujet n'était ni d'accord avec les principes et les règles propres à ce genre, ni en harmonie avec les mœurs et les usages de la nation, et que de l'autre, malgré les dépenses très considérables qu'on a faites pour donner à l'exécution plus de pompe et de dignité, les plus somptueuses apparences n'ont pu ni atteindre ce degré de magnificence sans laquelle des drames de cette nature ne peuvent réussir, ni produire cet effet théâtral qui est l'âme de l'illusion, quand enfin le jeu des acteurs a été très inférieur à la sublimité du sujet, et qu'il ne pouvait même s'élever à cette hauteur, comme je prouverai plus bas.

~~Comme ces trois objets tiennent par un rapport aussi direct aux grands opéras, qu'aux ballets, minces, du haut genre, qu'aux opéras légers, comme ces ^{autres} défauts qui ont si puissamment contribué à la chute de Casimir le grand, produiraient le même effet dans les grands opéras, les ballets, pantomimes, du haut genre et le mélodrame, que dans les opéras légers,~~

Je les traiterai ^{-séparément, mais de suite, et-} ~~ici~~ avec une certaine étendue, pour éviter la
peine de les reproduire dans la discussion de chacun de ces ^{trois} ~~deux~~
niers genres, laquelle suivra immédiatement cet article, et terminera
la troisième partie de ce volume. (Il sera facile d'en faire l'application à
chacun d'eux séparément.)
1. quant au mode de représentation
et aux embellissements qu'il réclame.

Quiconque a vu les théâtres en réputation dans les prin-
cipaux Etats de l'Europe, et connaît le mode de représentation
qui y varie suivant le genre du poème, ne peut se dispenser
que les drames héroïques comme les grands opéras et les
ballets pantomimes allégoriques, mythologiques et histori-
ques en plusieurs actes, avec intrigue, épisodes et dénou-
ement, exigent impérieusement une foule d'embellis-
sements et d'accessoires obligés, qu'il est presque toujours
impossible de leur donner ici. Le théâtre même ne
peut s'y prêter. Déjà trop refermé pour un spectacle
ordinaire, il est encore moins fait pour des genres qui ré-
clament un très vaste emplacement, et une disposi-
tion de localités telle qu'en présentent aujourd'hui
toutes les salles de spectacle construites sur de nou-
veaux plans. Comment dans une espace d'une dixai-
ne de toises plus ou moins entre les coulisses, sur vingt
ou vingt deux tout au plus de longueur, en prenant

Jusqu'à la seconde toile de fond, peut on faire défiler des troupes, les passer en revue, les manœuvrer, établir un camp, livrer un combat, prendre une forteresse d'assaut, exécuter des tournois, donner des fêtes militaires, ou champêtres, armer des chevaliers, leur faire subir des épreuves, réunir des cours brillantes, faire descendre des divinités de l'Olympe, produire sur la scène des phénomènes météorologiques etc. etc. Cependant tous ces détails, d'une exécution si difficile se rencontrent presque toujours, ou séparément ou quelque fois ensemble, dans ces trois espèces de drames, et chacun d'eux doit être traité avec tout le ^{la noblesse, tout} soin et toute l'élégance qu'il comporte et qu'il exige; chacun doit avoir le ton, le caractère et les formes qui lui conviennent.

Les personnes qui n'auraient vu que la salle de spectacle de Varsovie, ne pourraient jamais se faire une idée du genre de balais, de la vaste étendue, des belles proportions et de la magnificence de celles d'Italie en général; mais surtout des théâtres de Milan, de Naples, de Turin, de Parme et de Venise. en y entrant pour la première fois, on éprouve à son insçu et comme malgré soi, cette émotion subite et

involontaire qu'éprouve ordinairement la surprise, lorsqu'elle est portée au plus haut point d'exaltation, tous les sens restent en quelque sorte suspendus; l'imagination elle-même est plongée dans une espèce d'extase. on hésite, on s'arrête, l'étonnement redouble à mesure qu'on découvre de nouveaux objets, et l'ail effrayé n'ose presque s'élever à la hauteur de ces colonnes aériennes, de ces routes hardies qui semblent n'avoir d'autre base qu'un point perdu dans l'espace, et d'autre appui que leur propre équilibre.

A ce premier coup-d'œil qui, dans tous ses accessoires, offre déjà quelque chose de si magique, ajoutez encore l'art et l'intelligence qui règnent dans la disposition des lumières dont le théâtre est éclairé, disposition qui varie non seulement à chaque opéra, mais souvent même à chaque acte et peut être à chaque scène, et qui se règle sur la nature de l'action, sur la marche du sujet; sur les formes plus ou moins brillantes des décorations et des costumes; sur les attitudes et les mouvements des acteurs qui occupent la scène; sur le nombre et les développemens des groupes qu'il y forme; sur la pose et la tenue des chœurs et des figurans à part; enfin sur les distances qui les séparent entre

eux, et qui les mettent en rapport avec le point central
de tous les jets de lumières; enfin ^{sur} dans l'entente des cou-
leurs distribuées dans les draperies, suivant l'effet que
doit produire la réflexion de ces différents points lu-
mineux. Il faut avoir vu cette espèce de phénomène,
et l'avoir observé avec une attention très suivie, et plu-
sieurs reprises, pour sentir combien la connaissance
raisonnée des lois de l'optique, et des gradations de la
perspective, (connaissance que les décorateurs italiens
déployent avec un talent rare dans cette partie du
spectacle) ajoute à la magnificence de la scène,
et favorise l'illusion qui en fait le charme principal.

Si la pompe, si la richesse des ornements joints
au ton d'architecture sévère, aux proportions gran-
dioses et pleines de majesté qui se retrouvent dans
toutes les constructions des grandes salles d'Italie, ex-
citent en nous, dans tous les temps, un sentiment in-
dicible de surprise et d'admiration, un enthousiasme
involontaire dont il est impossible de se défendre;
combien cette émotion ne doit-elle pas ^{être} plus vive et
plus rapide, si on choisit pour sa première entrée,
un de ces jours fameux désignés par le nom de grand

rassemblement, c'est à dire un jour d'ouverture, de reprise
après une relâche plus longue qu'à l'ordinaire, de mise
au théâtre d'une pièce annoncée avec une certaine solen-
nité, et attendu avec impatience, ^{enfin} de quelque cérémonie
extraordinaire dont l'importance fait époque au théâtre
que l'on se propose de voir. C'est alors que les directeurs pro-
diguent à l'envi et les soins et les dépenses, pour rassembler
sur la scène, tout ce qui peut captiver les sens, exciter
la surprise et faire naître l'admiration: c'est alors que
l'illumination est du plus grand effet, que les décorations,
Les draperies et les costumes sont de la plus somptueuse
magnificence; que les corps-de-théâtre sont amenés avec
le plus d'art et prodigués avec le plus de pompe, que le
luxu du spectacle est porté au plus haut ^{point} période de
splendeur et de recherche. L'affluence et la tenue des
spectateurs viennent encore ajouter à tous ces prodiges,
un air de féerie qui en fait ressortir tout l'éclat. L'ouver-
ture des portes est comme le coup de baguette du magicien:
dès qu'il frappe, une foule immense rassemblée depuis
deux heures se précipite en désordre dans la salle où cha-
cun veut trouver la meilleure place. en un clin-d'œil,
l'amphithéâtre, les galeries, le parterre, tout est rempli
ou plutôt encombré. les habitués du théâtre occupent

leur poste; Les amateurs leurs sièges, les beautés de la ville
les premières loges, où elles déploient déjà toutes leurs grâces. le
brillant des toilettes donne à ^{chacune de} ces petites cellules l'air d'un
sallon où la société la mieux choisie se trouverait ras-
semblée. Enfin, si vous voulez ajouter un dernier trait
à ce tableau, contempler l'acteur et le musicien, voyez
comme ils se disputent à chaque scène, la gloire de faire
briller jusqu'aux moindres détails, tous les genres
de beautés que le compositeur a déployées dans son poème.

Que dirai-je de plus! il n'est point d'expressions
qui puissent rendre sensible l'effet étonnant que produi-
sent et que développent à la fois tant de phénomènes
qui tiennent de l'enchantement, et qui paraissent
toujours nouveaux, quoique répétés tous les jours. Ces
prodiges, ces créations d'un art porté au plus haut
degré de perfection qu'il puisse atteindre, font une
impression d'autant plus subite et plus soutenue, que
bien qu'ils soient disséminés sur tous les points d'une
salle immense, ils semblent toute fois se réunir com-
me dans un centre commun, partout où l'on porte
ses regards, ils viennent se grouper, en quelque sorte,
sous les yeux de chaque spectateur, enchaînent tous ses
sens, captivent ses regards et séduisent son imagination.

qu'ils ont ébloui d'avance par le faste le plus som-
tueux).

Je demande à présent s'il est possible de déployer
sur un théâtre comme le nôtre, cette magnificence, ce ton de grandeur
et de ^{noblesse} grandeur, ce luxe brillant dont je viens de donner une faible idée, et
que j'ai ^{signalé} représenté comme devant former l'essence et le principal ca-
ractère de la représentation, dans des pièces du genre de celles dont il est
question ici. Je ne crains que tous les gens sensés soient de mon opinion,
et répondront négativement. Ils savent comme moi que les dépenses
qu'entraîneraient des préparatifs aussi coûteux, surpasseraient de beau-
coup le produit de la recette; qu'elles sont, par conséquent, au dessus
des facultés de l'entreprise; et que, tout calcul fait, elle est forcée de
se borner à ce qu'elle a, et d'en tirer parti comme elle peut, lors même
qu'elle sent plus vivement que nous peut-être, qu'il faudrait employer
des moyens plus efficaces, et rassembler sur la scène des objets plus
analogues au but qu'elle se propose, plus faits pour captiver l'attention,
plus dignes de l'assentiment des connaisseurs. ainsi, par exemple,
pour rendre avec toute la pompe qu'ils doivent avoir, des drames hé-
roïques, même d'un genre inférieur, tels que ceux qu'on donne ici par in-
tervalles, ^{ou de grands opéras, quelques} des opéras refaits sur la mesure de nos ressources, et des ballets
pastorales, bien qu'ils ne soient que de simples divertissemens,
il faudrait toutefoix des décorations, des draperies, des costumes qui fû-
sent mieux adaptés, les uns au sujet de l'action en général, les autres, à
celui de chaque ^{épisode} plus marquant. Or celles dont le théâtre est pourvu sont
faites, bien au mal, pour l'emplacement qu'elles occupent et les personnages
qui les emploient faute de mieux, mais non pour les pièces à l'embellis-
sement desquelles, elles doivent servir, et ne peuvent, par une suite nécessaire,

déployer dans l'exécution cette pompe, cette magnificence qui
conviennent à un poème d'un genre aussi élevé; Il est même
impossible qu'elles aient les formes, les proportions ^{qui exigent la sujet, et} et la variété
qu'elles puissent varier suivant les situations qui se succèdent dans
le drame. Il en est de même des costumes, fument-ils le plus stric-
tement observés, ce qui arrive bien rarement, il est impossible
qu'ils répondent à la dignité de la représentation. nous n'avons
d'ailleurs ni aucunes des machines nécessaires pour produire
ces changements de scène imprévus, qui doivent s'exécuter avec
autant de précision que de célérité; ces corps de théâtre qui jettent
continuellement le spectateur dans une surprise involontaire
dont il ne peut se rendre compte à lui-même; ces phénomènes mé-
térologiques qui doivent s'annoncer pour le former les plus
naturels; ces apparitions si difficiles à rendre, en un mot
tous ces grands effets qui donnent la vie et le mouvement
à ce genre de spectacle. D'après cela, quelque bien joué que
puisse être un drame de cette nation, soit poème héroïque,
soit opéra, soit pantomime, il sem. toujours loin du degré
de perfection qu'il devrait atteindre; car, je le répète, il lui
manquera ce qui en fait le principal ressort, l'illusion, qui
ne peut reposer que sur ces auspices et sur la manière dont
ils sont présentés. Or c'est dans ce genre surtout qu'on peut
dire avec Horace et Boileau, que tout ce qui est mesquin
est ridicule ou choquant, et que tout ce qui est médio-
cre est mauvais.

S'il est un pays où ces trois espèces de spectacle puissent s'exécuter avec quelque succès, et soutenir même jusqu'à un certain point, la concurrence avec des genres plus élevés, c'est l'Italie, parce qu'il n'est, en effet, aucune contrée où tous ces objets se trouvent réunis et coordonnés avec autant de soin; où les moindres détails soient surveillés avec une exactitude aussi scrupuleuse, et produisent aussi pleinement tous les effets qu'on a droit d'en attendre. Je n'en excepte pas même la France, où le ^{théâtre} est parvenu à un degré de supériorité très décidée, et qu'on ne peut lui contester.

La peinture, par exemple, si nécessaire à l'embellissement de la scène, et qui prête tant d'énergie à l'illusion, est parvenue dans toutes les grandes villes de cette belle contrée, ^(l'Italie) et depuis long-temps, à un point de perfection dont il est impossible de se faire une idée, si l'on n'a vu de ses propres yeux, tous les prodiges qu'elle enfante. Nulle part on n'a porté aussi loin la magie de l'optique; nulle part les décorateurs ne rendent avec une expression si naturelle et si vraie, les grands effets de la perspective planissphérique et aérienne. Leurs toiles de fond et celles d'avant-scène sont presque partout des ouvrages

achetés, sur lesquels le connaisseur lui-même arrête ses regards avec complaisance. les plus petits détails y sont exécutés avec une justesse, une précision qu'un peintre ordinaire croirait à peine devoir mettre dans un tableau d'histoire. tout y est distinct, adapté au climat, aux localités, aux tems, aux circonstances; tout y porte les caractères propres à l'action que le poète décrit; tout y prend les formes et les rondeurs des reliefs les plus saillants; ^{en un mot,} tout ce qui existe dans la nature est imité avec un ton de vérité si frappant, que l'œil même le plus exercé ne peut se défendre des méprises dans lesquelles le jettent à chaque instant ces traits de ressemblance si artistement rendus. Chaque plan à sa mesure fixe, ses dimensions et ses bornes; il se détache si naturellement de tous les objets qui l'avoiennent ou le contourment, qu'on croit voir une distance sensible entre chacun d'eux, bien qu'ils se touchent et qu'ils soient liés les uns aux autres. Les jets de lumières, les ombres, les clairs-obscurs, les demi-jours, les teintes coupées ou fondues ensemble, les masses, les détails: tout cela est si bien conçu, si bien pensé et si bien senti; chaque coup de pinceau, chaque trait porte un caractère de vérité.

si expressif; il régné enfin dans tout l'ensemble un ton de couleurs si bien adapté au sujet, que le premier coup d'œil jette dans une espèce d'extase dont on a bien de la peine à sortir, L'on même qu'un examen plus réfléchi semble devoir nous déabuser.

A l'appui de ce que je viens de dire, je citerai un trait que je me rappelle avoir lu dans la relation d'un voyage d'Italie, entrepris en 1814. par un officier supérieur chargé d'une mission importante de la part du gouvernement français. ^{ce général} Il peignit l'effet étonnant que produisit sur son imagination, la vue d'un escalier qui partait du centre où il prenait naissance au fond du théâtre, et semblait aboutir près de l'avant-scène. „ Cette toile, dit-il, m'a constamment fait illusion, „ après dix représentations du ballet où elle était employée, et l'on même que je me fus bien assuré que „ cet escalier était une simple peinture à plat, sur un „ fond vertical, et nullement un échafaudage, comme mon „ œil croyait la voir, il m'était impossible, en jettant „ les yeux sur la scène, de ne pas retomber dans ma „ première erreur..... „

La même chose m'est arrivée au grand théâtre de Naples, où le peintre avait esquisé de même sur une

toile de fond une ruine qui représentait quelques restes d'un
ancien colisée. Les contours étaient si bien arrondis, les
angles si saillants, les parties de murs rompus, si massifs,
que la première fois j'eus vu cette ruine dans sa pose
réelle sur le terrain. Je la revis vingt fois, et j'éprouvai
toujours la même sensation. Je la ^{l'examinai} vis de près, je l'observai
^{avec attention,} je la palpai dans tous les sens, et j'étais aussi sûr
que l'officier français, que c'était une simple peinture.
Cependant lorsque je descendais au parterre, et que
je me plaçais dans un point de vue convenable, ces
rondeurs, ces saillies qui m'avaient si vivement frappées,
d'abord, redevenaient à mes yeux, ce qu'elles m'avaient
parues le premier jour. Il me semblait que j'aurais
pu en parcourir non seulement les contours, mais
même les parties de l'intérieur.

Ce qui contribue encore à augmenter cette
illusion, c'est, comme je l'ai dit plus haut, l'art in-
concevable qu'on met dans l'éclairage des théâtres, du-
moins dans les principales villes d'Italie; c'est le parti
qu'on fait tirer de cette heureuse disposition des
lumières, pour faire ressortir jusqu'aux moindres détails des
embellissements de tout genre accumulés sur la scène; c'est la

la justesse des proportions observées, quant au ton des couleurs, à l'entente du dessin, et à la beauté des poses, entre les groupes, les costumes, les décorations, et en général tous les ornemens locomotifs ou immobiles qui occupent le théâtre, et qu'on fait mettre en rapport avec chacun des jets de lumière qui doivent les éclairer. J'ai déjà traité cette matière, je renvoie à ce que j'ai dit à ce sujet.

Il est encore un objet qui n'est pas moins nécessaire que la peinture, pour donner à la représentation des drames, tant héroïques que tragiques, comme à celle des grands opéras, et des ballets pantomimes en plusieurs actes, toute la perfection qu'elle réclame; ce sont les machines qui manquent absolument ici. J'ai déjà insisté sur l'impossibilité d'en créer sans leur secours des pièces du genre de celles dont il question, ainsi je me bornerai maintenant à quelques détails généraux sur la mode de construction propre à ce mécanisme théâtral, et sur les avantages qu'il peut offrir.

Quelqu'abondamment pourvus que soient tous les théâtres d'Italie, en machines de toute espèce, ce n'est pourtant pas dans cette antique patrie des arts qu'il faut chercher des modèles en ce genre. La France est le seul état de l'Europe où nous puissions les trouver. L'académie royale de Musique (l'opéra) n'est pas le seul spectacle qui nous offre tout ce qu'il est possible d'imaginer de mieux travaillé en fait de mécanique, et de plus sûr quant à l'effet; de simples théâtres d'en-
-trepreneurs

d'entrepreneurs, tel que celui de la porte S. Martin, à Paris, sont mieux appareillés que ceux de Naples et de Milan, je ne dirai pas pour la quantité et la recherche; mais pour la perfection du travail, la facilité du jeu, et la justesse de l'exécution. Ce qui fait le principal et le vrai mérite de ce mécanisme ingénieux, ce n'est pas ce grand nombre de machines qui remplissent le dessous du théâtre, et toute la partie supérieure des ceintres. tout achevé qu'en soit le travail, quelque étonnant que doivent paraître les effets qu'elles produisent, quelques simples enfin que soient les moyens qu'on met en œuvre pour les faire agir, elles n'attireront jamais autant l'attention du connaisseur, que celles qui sont placées dans les cavités latérales du théâtre. elles y sont distribuées, coordonnées et mises en mouvement avec tant d'art et une précision si bien calculée que, sans presque aucun secours étranger, elles produisent des résultats dont on aurait peine à se former une idée, si on ne les voyait pas se renouvelles tous les jours sous ses yeux. Une simple manivelle, un ressort qu'on aperçoit à peine, élève, suspend, amène au dessus de la scène, transporte dans les coulisses opposées, un char, un groupe de nuées qui supporte six, sept et huit personnes.

et huit personnes plus ou moins, sans qu'il arrive jamais
aucun de ces accidens si fréquens sur les théâtres des autres vil-
les, et même sur ceux d'Italie, où l'on devrait cependant
prendre plus de précautions que partout ailleurs, par la
raison que la nature et le jeu de leurs opéras et de leurs
pantomimes exige un plus grand nombre de machines de
ce genre, et en rend l'usage plus habituel comme il est
plus indispensable. (a)

Ce qui parle encore en faveur de la France, quant au
mécanisme théâtral, c'est qu'on n'y néglige rien pour le
porter au plus haut point de perfection possible, et qu'on
y tente chaque jour de nouveaux essais, pour en rendre
la confection plus simple, et les effets ^{plus sûrs et} moins dangereux;
tandis qu'ailleurs il reste presque toujours ce qu'il était
dans son principe. J'ai vu deux fois en Italie des
accidens qui pouvaient avoir les suites les plus funestes,
et qui ont exposé à la mort plusieurs personnes à la
fois; ^{cependant} ces dérangemens n'ont pas même donné l'idée d'une
amélioration qui pourrait se faire à peu de frais: tant
il est ^{vrai} qu'en tout et partout il faut bien des années pour
ôter aux vieilles habitudes l'arrigue que le tems leur a
donnée; encore même les réformes qu'on fait par intervalle,

(a) Voir la description des machines employées dans le théâtre de l'opéra, de la comédie française
et des autres spectacles de Paris, avec gravures. — édition gr. in 4^e

ne sont-elles presque jamais que partielles: aussi produisent-elles rarement les effets qu'on s'en étoit promis.

Je pourrais indiquer ^{même} une raison qui seule suffirait pour donner l'exclusion non seulement aux grands Opéras et aux Ballets pantomimes, mais ^{même} aux drames, tragi-comédies, et aux Mélodrames: c'est que la plupart négligent, et souvent même dans plusieurs scènes, diverses parties musicales, dont quelques-unes offrent d'assez grandes difficultés, et de ces difficultés, ^{avec lesquelles une} qu'une connaissance approfondie de la musique et une longue habitude peuvent seules familiariser les artistes au point, qu'ils soient sûrs de vaincre toutes celles qui se présentent. En effet, pour exécuter comme elles doivent l'être, des ouvertures, des finaux, des morceaux d'ensemble, des jets de caractère, et même certains détails plus simples en apparence, mais qui pourtant exigent autant de précision et de justesse que de naturel et de facilité, il faut que les cantatrices et les chanteurs soient bien versés dans leur art, qu'ils soient bien sûrs de leurs moyens, qu'ils sachent en tirer tout le parti possible, et que sans s'écarter des principes, ils se créent ^{au besoin,} ~~sur~~ ^{une} méthode qui soit calculée avec tant d'intelligence, qu'elle s'adapte comme d'elle-même et sans effort, à tous les cas. Il faut qu'ils aient reçu de la nature un organe pur, mélodieux et sonore, et que l'art lui donne une flexibilité qui le rende propre à se prêter à tous les tons, sans jamais altérer le rythme qui exprime le caractère. Tout cela n'est rien encore: Si pour déterminer les inflexions que l'on doit donner à sa voix, et les intonations qu'il convient de prendre, on se borne au témoignage de son oreille, on se mettra pour la conduite d'un mauvais guide; on s'exposera

Souvent, et l'on manquera presque toujours le but auquel on
doit tendre. Un bon artiste doit avoir une âme, et la mettre
constamment de moitié dans son action; il doit consulter
le sentiment, se bien pénétrer de son rôle; étudier profonde-
ment les motifs qu'ont déployés dans leurs compositions les
poètes et les musiciens; en saisir du premier trait les diffé-
rences et les analogies; en exprimer distinctement jus-
qu'aux plus faibles nuances, et les rendre avec tant d'énergie
et de vérité, qu'elles deviendront sensibles et comme pal-
pables pour chaque spectateur. ^{tout cela ne suffit pas encore: en effet,} Et dans le vrai, croit-on
qu'un connaisseur, qu'un simple amateur même se con-
tente d'ajouter le chanteur ou la chanteuse qui dévot
fut la même avec la plus grande intelligence, ^{en quelque sorte}
et quelquefois admettent la partition qu'il a apprise
^{à force de l'étudier} par cœur? Non, sans doute: il suit d'un oeil attentif
la variété de ses poses, de ses gestes, de ses mouvements;
il observe l'expression plus ou moins heureuse que cha-
que artiste donne à ses traits, à ses regards, à ses déploie-
ments, pour les mettre en harmonie avec son chant, et
^{ce n'est que d'après toutes ces observations qu'il décide.}
Il est bien difficile, sans doute, d'acquiescer tant de qua-
lités, de réunir des talents aussi divers; mais il est bien plus
difficile encore de les porter à ce degré de perfection
éminente qu'ils doivent nécessairement atteindre.

Cependant ces qualités, ces talents ne sont pas les seuls que doit posséder un ^{acteur} ~~artiste~~, pour la partie musicale surtout, s'il veut mériter ce nom, et justifier les espérances qui s'y rattachent. et combien de nouveaux obstacles s'élèveront encore, s'il est ~~acteur~~ est obligé de joindre le talent de la déclamation à celui du chant, dans les pièces qui réclament l'un et l'autre. ^(a) Parlons franchement; avons-nous beaucoup d'artistes qui puissent entrer avec quelque assurance dans cette lice hardie, et se mettre sur les rangs sans craindre d'être tôt ou tard obligé d'en descendre?

2. quant au jeu des acteurs
et à l'effet théâtral qui en est le résultat.

C'est ici que je devrais répondre à la question que je viens de me faire, ou que j'ai, si l'on veut, adressée à mes lecteurs. Mais la matière est délicate; elle entraînerait des personnalités qui pourraient paraître offensantes, en général, et que chacun d'ailleurs pourrait interpréter d'après ses vues particulières. C'est assez pour que je m'interdis toute discussion de ce genre. Quel qu'impartial qu'en fût le résultat, il pourrait passer

(a). ce n'est pas seulement dans les drames héroïques, les mélodrames et autres pièces de ce genre, que la déclamation et le chant se joignent à la danse et à la pantomime, et qu'il se forme de ces quatre spectacles un spectacle unique, on a donné souvent à l'académie royale de musique, (à Paris) des ballets en cinq actes et à grand chœur, où ces quatre accessoires se trouvaient réunis.

pour flatterie ou satire, et je suis autant par caractère que par principes ennemi de l'un et de l'autre. En conséquence, je m'abstiendrai de donner mon opinion et par les moyens de nos auteurs en général, et sur ceux qu'ils pourraient faire valoir dans des pièces de cette nature. Je me bornerai à prouver que, quelques finant leurs talents, ils auront toujours moins de succès dans des poèmes du genre de ceux qui nous occupent ici, que dans tel autre que ce soit, encore même ce ne sera pas moi qui déciderai cette question, mais un écrivain qui, malgré ses nombreuses erreurs, peut être toutefois regardé comme un juge compétent sur pareille matière, parce qu'une longue habitude de compositions théâtrales, a dû nécessairement le mettre à même d'acquiescer de profondes connaissances sur tout ce qui tient, par un rapport quelconque, aux représentations scéniques.

Cet écrivain que je donne pour juge à nos auteurs, annonçait en 1803. la reprise au théâtre de Berlin d'une comédie charmante, composée originairement en anglais, refaite ensuite par M. de Voltaire, et adaptée à la marche comme au ton du théâtre français, sous le nom modeste et ingénue de Marino, reproduit enfin pour la troisième fois, et calquée sur les mœurs allemandes, sous le nom plus simple encore de Jeanne. après avoir donné de justes éloges à cette pièce, et en général à tous les poèmes dramatiques où domine le sentiment, où le cœur joue le premier rôle, et qui sont faites pour attendrir et intéresser, il examine quel rang ils doivent tenir parmi les pièces de théâtre, et prouve par les arguments les plus forts et les plus désirés, qu'ils sont infiniment préférables aux drames, héroïques,

aux mélodrames, et en général à tous ces poèmes ambitieux, productions
informes d'une imagination bouillante mais déréglée, qui affectent tous
les genres de prétentions, et qui toutefois ne peuvent qu'éblouir les yeux,
et surprendre l'admiration. D'après cela, il examine la différence sen-
sible du jeu des acteurs dans ces deux genres opposés, et lui assigne des
causes, qu'il est impossible de ne pas reconnaître pour les véritables;
il démontre jusqu'à l'évidence la supériorité marquée que les
artistes obtiennent, et avec moins d'efforts, dans ces pièces de senti-
ment, où ils peuvent se livrer aux impulsions de la nature et aux
émotions de leur cœur, et conclut de toutes ces observations que ce n'est
pas seulement à l'heureux emploi que l'acteur fait de son talent,
qu'il doit les succès qui le couronnent, mais aussi à la nature du drame
dans lequel il les déploie, et qui en détruit tout effet, s'il n'est pas en harmonie avec eux.

Il résulte ^{encore des observations de l'auteur} de là que le secret de l'art théâtral consiste principale-
ment dans la connaissance bien réfléchie des passions ^{dont on peut se} que l'on doit
représenter, dans le sentiment intime de toutes les affections que l'on veut
exprimer. et dans l'art, pour bien rendre extérieurement ce qu'on
éprouve, il suffit de bien sentir intérieurement. Selon, les traits,
les regards, les gestes, les déploiements, les inflexions même de la voix,
les intonations; tout prend de soi-même la tournure, la marche
et l'expression qui convient à la circonstance; chaque objet revêt le
caractère qui lui convient; chaque image prend un ton de couleur
qui en fait ressortir tous les traits. c'est là le plus profond, le plus rare
des secrets que la nature nous enseigne; et qui ^{ils} venant d'en être pour
ceux qui ont eu le courage de les étudier, qui les ont observés pour
toutes leurs faces, jusqu'à ce qu'ils les eussent pénétrés à fond, et qui

sont parvenus à s'en faire une heureuse habitude. —

Le morceau sur Nanine que je n'ai fait qu'indiquer mériterait, sans doute, d'être transcrit mot à mot; mais il est trop long pour pouvoir trouver place ici. Je renvoie au N^o de la garette de M. Kotiebus, année 1803. Je n'ajouterai qu'un mot: Il serait à souhaiter que nos artistes plus jaloux de l'honneur de la science et de leur propre renommée, que d'une vaine gloire et d'un intérêt éphémère, pussent prendre sur eux de se borner exclusivement aux genres vraiment utiles, aux genres faits pour leurs talents, et d'accord avec les dispositions, avec la tournure de caractère qu'ils ont reçue de la nature, et dans lesquels ils pourraient, par cela même, se procurer une célébrité plus réelle et plus durable, une célébrité qu'ils n'auraient pas besoin d'attendre du hasard, de circonstances passagères, ou d'intrigues ourdies par l'adulation. Ils obtiendraient ^{— qu'ils ambitionnent, elle —} infailliblement cette réputation qui serait la récompense de leurs efforts, et la garantie de leurs succès; ils en jouiraient paisiblement, et ne craindraient pas de se la voir enlever par des rivaux qui n'y auraient pas des droits aussi bien reconnus. Je l'ai dit, je la respecte avec plaisir; les progrès sensibles qu'ils ont faits

depuis quelques années, dans cet art difficile mais attray-
ant, et qui paie avec usure le temps et les soins qu'on lui
consacre; ces progrès sont un sûr garant de ceux qu'ils
feraient à l'avenir, et qui les conduiraient insensi-
blement à la dernière limite de l'art. S'ils pouvaient s'as-
trindre à cette marche.

Mais j'oublie que cela ne dépend pas seulement
de la volonté des acteurs, parmi lesquels il en est, sans
contredit, plusieurs qui seraient disposés à faire ce sacri-
fice. bornons nous donc à souhaiter, comme nous
l'avons fait plus d'une fois, que la direction géné-
rale du théâtre investie d'une autorité plus
étendue, et pourvue de ressources plus efficaces,
ait les moyens d'opérer toutes les réformes qui
peuvent accélérer le perfectionnement de la scène,
et qu'elle joigne au désir bien sincère de les employer,
la conviction intime des avantages qu'elle peut en
tirer, non pas tant pour elle-même, que pour le
public qui a les yeux ouverts sur toutes ses dé-
marches. —

2. Grands opéras.

Il n'est jamais venu à l'idée de qui que ce soit de se faire cette question: quel pays a été le berceau des grands opéras? ^{car} tout le monde est convaincu qu'ils n'ont pu prendre naissance qu'en Italie: ^{en effet,} les chants exécutés par les chœurs dans les tragédies grecques, sont si différents de ce genre de compositions, que non seulement il était impossible qu'ils leur servissent de modèles, comme le pense l'abbé Dubey et quelques autres savans, mais qu'ils n'ont pu même en donner l'idée. La nature ^{qui sait fort adapter} elle-même aux climats et au temps, ^{devrait réserver ce genre de création pour l'Italien, car elle l'a} semble avoir formé l'Italien pour la musique comme pour la peinture. elle lui a donné un organe si flexible, une oreille si délicate, un goût si sûr, un tact si fin, que même dans les classes ordinaires, vous trouverez difficilement un seul individu qui ne soit sensible aux beautés de cet art enchanteur, qui ne sache les apprécier avec plus ou moins de justesse, et quelque fois les rendre avec une expression qu'on serait loin de supposer dans un homme peu familiarisé avec les principes. On en voit la preuve tous les jours dans ces chantons

des rues qu'on rencontre presque à chaque pas dans les grandes
villes d'Italie. Ils ne ^{souvent} connaissent pas même les notes, et ils
exécutent avec assez de goût, des morceaux d'une ^{très} grande dif-
ficulté, qu'ils ont entendus cinq ou six fois, et qu'ils ont appris
par cœur; genre d'exercice que l'habitude leur rend facile.
Ils sont plus encore; non contents de rendre ces morceaux
de chant comme ils les ont retenus, ils prétendent les
embellir, et suppléent à l'art qui leur manque, par
un amas ridicule de fugues, de contre-fugues, de roulades,
et de tous ces petits moyens qui sont la ressource ordi-
naire des ignorans qui veulent jouer le rôle de musiciens,
et surprendre le suffrage de ceux de leurs ^{auditeurs} spectateurs qui
ne le sont pas plus qu'eux. malgré cela, et quelques
biens que soient leurs prétentions, on ne peut discon-
venir qu'ils ne mettent dans leur exécution une espèce de
régularité et même de goût, qui en impose à ceux qui ne
connaissent pas leur fausseté, et qui les entendent pour la première fois.

Il n'est donc pas étonnant que les Italiens ins-
truits par la nature, et sans autre guide que cet instinct
heureux, ce tact fin et délicat qui sont innés chez eux, se soient
élevés incroyablement jusqu'au point de concevoir l'idée de
ces compositions sublimes, qu'ils ont perfectionnées à la

longue, et auxquelles ils ont donné ^{plus tard} le nom de grands
opéras par excellence. Ils ^{ont} ~~ont~~ ^{pu} ~~ont~~ ^{entendu} d'abord, et ils ont bientôt
reconnu pleinement l'ordre et la marche qu'ils devaient suivre
dans ces partitions méthodiques qui constituent l'essence d'une
production de ce genre, et qui en ont l'âme dans le chant
comme dans les accompagnemens pleins et obligés dont elle
se compose. C'est alors que de grands maîtres enhardis par
un premier succès, ont enfanté ces chefs-d'œuvre de l'art, dont
l'exécution exige dans le chanteur et dans la cantatrice, des
talens presque égaux à ceux du compositeur. Ils s'étaient
servi de modèles à eux mêmes, et n'ont point eu d'imitateurs;
car ceux même qui par la suite se sont hasardés sur la
route qu'ils avaient frayée, n'ont jamais pu les y suivre
que de loin.

Mais s'il est si difficile, ou plutôt impossible
à tous les autres peuples de l'Europe de mettre dans leurs
compositions ce ton d'énergie, cette sublimité d'idées,
ce caractère de solennité qui semble couler de source
chez l'Italien, combien d'avantage ne le ferait-il
pas pour nous qui sommes encore au berceau? où trouver-
rions-nous de ces génies créateurs capables de s'élever
à la hauteur de conceptions aussi vigoureuses? et en sup-
posant même que la nature en fit naître un seul qui

Joignit à ces talens supérieurs, l'art de les faire servir à l'exécution des grandes vues dont la nature et le génie lui donneraient l'idée, pourrions-nous espérer de voir ^{se former} ~~facilement~~ chez nous des artistes en état de les rendre avec toute la dignité qu'elles réclameraient? Ce double phénomène ne peut être le résultat que d'une révolution qui, si elle est possible, ne pourra du moins s'opérer qu'à la longue, et qu'après un très grand nombre de tentatives et de tâtonnemens, qui n'auront pas toujours le succès qu'on s'en était promis.

et, dans le vrai, ce qu'on appelle, et à justes titres, (a) grands opéras, ceux surtout qui ont une vogue aussi constante que dévidée, et qui la méritent réellement, offrent dans leur ensemble comme dans leur détail, des traces sensibles d'un travail si achevé, d'une précision si méthodique, que pour peu que l'exécution réponde à la perfection de l'ouvrage, il est impossible de se refuser à l'impression qu'ils excitent, et de ne pas convenir que l'auteur a atteint les bornes de l'art. Il y règne, en effet, une harmonie si parfaite entre toutes les parties; les morceaux de caractère présentent une suite d'idées si nobles, si supérieures à ces colifichets que le vulgaire admire sans savoir pourquoi; ces idées déjà

(a) Je dirai à justes titres, car il y a en Italie comme ailleurs bien des compositions musicales qui ont dérobé de cette dénomination fastueuse, et qui ne la méritent nullement. — aussi, les vrais connaisseurs ne les estiment que ce qu'elles valent. —

Si sublimes par elles-mêmes, sont liées entre elles avec un art
si intelligent, se coordonnent avec une précision si scrupuleuse,
et s'appuient l'une l'autre d'une manière si naturelle et si vraie,
que l'imagination la plus bouillante, peut à peine suffire
aux émotions multipliées qu'elles font naître, et s'y livre avec
une espèce d'enthousiasme, avant même de pouvoir se rendre
compte des motifs qui déterminent son assentiment.

Mais, par cela même, ces compositions réunissent né-
cessairement une foule de difficultés qui embarrassent long-
temps les amateurs les plus éclairés, les connaisseurs même,
et à plus forte raison, les auteurs, ^{car ceux-ci} qui doivent les rendre avec
la même intelligence qu'elles ont été conçues; ils doivent
= et leur prêter assez de vérité, et d'énergie, pour les faire
pénétrer dans l'âme d'une foule de spectateurs, qui tous
ne sentent pas aussi fortement qu'eux, bien qu'il n'y en
ait aucun qui ne sache apprécier ou du moins présenter
les beautés des morceaux les plus achevés, avantage que
nos artistes ne pourraient se promettre ici. Or, le musi-
cien, le chanteur, la cantatrice, le choriste, ^{ne peuvent d'emblée attein-}
^{quelque verset}
dire ce but, qui semble s'éloigner d'eux à mesure qu'ils font plus d'efforts pour
= qu'ils soient dans leur art, ^{ils} ne peuvent ^{l'atteindre} concevoir, le premier
jour, ni le plan, ni la marche, ni même les principaux
motifs d'une composition si profondément pensée; à plus
forte raison leur serait-il impossible d'en saisir d'un trait
tout l'ensemble. il faut l'essayer cinq ou six fois de suite
pour la débrouiller en gros, et en prendre une idée générale,

qui sera bien loin, encore de la connaissance réfléchie qu'ils
doivent en avoir. Il leur faut pour le moins autant de temps
pour entrer dans les détails d'une importance plus marquée,
pour se familiariser avec chaque partie distincte, et saisir
le mode d'exécution qui convient à chaque partition
séparée. On hésite, on balance bien des jours encore,
avant de s'être mis au ton de chaque final, de chaque
air simple ou composé; avant d'avoir bien reconnu
l'enchaînement des scènes, la portée des situations, la
marche des épisodes, la tenue des caractères, les relations
dans lesquelles se trouvent les personnages &c... et quel travail
quand il faut ensuite réunir toutes ces discussions séparées,
et en former un tout régulier, dont toutes les parties soient
parfaitement coordonnées entre elles, quand il faut ensuite
calculer, apprécier et juger les beautés et les défauts
du chant observé dans chacun de ses rapports avec l'har-
monie, la mélodie, et l'euphonie rythmique! ce n'est
là cependant qu'une faible esquisse des observations
que doivent faire chaque jour, je ne dirai pas seulement
les personnes moins familiarisées avec les principes de la
musique, mais même les vrais connaisseurs, et les auteurs
surtout, s'ils veulent se mettre bien au courant d'un

nouvel opéra, auquel un Compositeur que je suppose, con-
sommé dans son art, a peut-être consacré plusieurs années
d'un travail assidu. (a) Combien d'autres essais du même genre,
ils doivent encore tenter; combien de comparaisons et de
parallèles ils doivent faire et refaire avant de pouvoir
se dire: J'entends, je conçois tout cela; J'entre dans la pen-
sée de l'auteur; Je suis le fil de ses idées; Je touche com-
me lui au but qu'il s'est proposé! Ce n'est toute fois qu'à
la suite de ces discussions multipliées, de ces ^{épreuves} tâtonnements
successifs, que l'on peut avoir pleinement des sensations
déliieuses que fait naître par degrés dans l'âme d'un
- artiste réfléchi ou d'un -
- auditeur attentif, l'exécution de chaque morceau sépa-
ré et l'ensemble qui en résulte.

Il est vrai que, ces espèces de glorieux ou de commeu-
laires qu'un homme de l'art fait en lui-même sur
le travail d'un grand maître, lui coûtent moins de
peine que ce que j'appelle tâtonnements n'en coûtent
raient à l'homme ordinaire: ils ont cependant leurs
difficultés; et l'on conçoit à peine combien d'obstacles
l'arrêtent sur sa route, avant qu'il puisse arriver
à ce dernier terme que l'ignorant croit atteindre
d'un seul trait.

Quel est l'homme parmi nous qui osera se croire
capable, d'un travail aussi épaveux?.... Soyons de bonne foi,
(a) on sait que méchant à travail, pendant les vingt dernières années de sa vie, la compo-
- sition qu'il a laissée inédite en mourant.

et convenons ^{avec franchise} de bonne foi que nous n'avons et n'aurons jamais
ni l'oreille musicale de l'italien, ni cet organe flexible qui se pré-
te sans effort à toutes les modulations, ni ce tact sûr qui
lui fait pressentir et comme deviner le point dont il doit
partir, et celui où il doit s'arrêter. Il nous est impossible
de nous faire même une idée de cette perfection rigoureu-
sement classique qu'il exige dans la composition des mor-
ceaux de caractère et dans leur exécution. Si, par impossi-
ble, on donnait ici un ouvrage de ce genre, le plan, la mar-
che, l'ordre, le but, les motifs surtout: tout cela nous échap-
perait presque toujours; ces grandes idées se dérouleraient
en vains sous nos yeux; nous ne pourrions donner à un
travail aussi actif, aussi soutenu, et d'aussi longue ha-
leine, toute l'attention qu'il exige impérieusement.
Dans nos petits opéras même l'exécution est tout pour
nous, et pourvu qu'elle présente une apparence de régu-
larité, qu'il y règne un certain goût, et que du moins
les instruments soient d'accord, une pièce assez médiocre
d'ailleurs obtient, à coup sûr, les suffrages de tout l'au-
ditoire. Si vous en exceptez quelques connaisseurs qui
ont un tact plus acquis, et qui sont sensibles aux vraies
beautés musicales, personne ne s'aperçoit des défauts
de cette mince production, et ne veut même se donner
la peine de

La peine de les rechercher. à la faveur de la nouveauté, elle pèse comme tant d'autres qui ne valent pas mieux, surtout si elle a un parti puissant au théâtre. En Italie, une ébauche de ce genre revoltait un simple amateur; il ne se donnerait pas la peine de l'écouter; il la renverrait à ces théâtres subalternes qui reçoivent tout sans examen, parce qu'ils sont sûrs que leur auditoire y applaudira de même, et il croirait lui faire justice.

Mais par une singularité qui passera pour une contradiction révoltante, aux yeux des personnes qui n'en connaissent pas les motifs, ce même Italien qui est si exigeant pour tout ce qui tient à la composition comme à l'exécution des grands opéras, se montre d'une facilité inconcevable lorsqu'il est question de ces parodies bizarres, de ces grotesques à la Calot, où des arlequins, des pantalons, des scaramouches et des colombines viennent faire apart de Larrin, de calembourgs et de pointes quelquefois si triviales, qu'elles devraient révolter tous les gens de goût, bien qu'il s'y brouille, et très souvent, beaucoup d'esprit et encore plus de malignité. Plus ces farces sont chargées, plus elles sont burlesques et ridicules, et plus elles obtiennent d'applaudissements. Il serait difficile, sans contredit, de concilier deux extrêmes aussi opposés,

Si on ne savait que tout ce qui forme la classe des connais-
seurs et même des ^{simples} amateurs dans les grandes villes d'Italie,
voit réellement d'un oeil de pitié ces monstrueuses productions.

Aussi toutes ces pièces tombent l'une après l'autre et
se remplacent avec une rapidité inconcevable, tandis-
que les compositions choisies des Paisiello, des Cherubini,
des Mozart ^{demeurent, restent inébranlables,} et conserveront la juste célébrité
qu'elles ont obtenue, tant que le goût de la belle musique
subsistera. Je dis plus, un opéra qui réunit à un degré
éminent toutes les qualités qui doivent en former le
caractère distinctif, non seulement excite sur tous
les grands théâtres un enthousiasme universel, mais
il s'y donne pendant six, sept et huit semaines de
suite, et tous les jours, sans autre interruption que
celle que déterminent les relâches fixées par l'usage.
Cependant la salle est toujours remplie, et presque
toujours par les mêmes personnes. Les connaisseurs
surtout ne manquent pas une représentation, pen-
dant ce long espace de temps, et bien loin d'y éprouver
de l'ennui ou du dégoût, ils y trouvent chaque jour
un nouveau plaisir, et les émotions qu'ils y renouvellent
la dernière fois, sont très souvent beaucoup plus
vives et plus délicieuses que celles auxquelles ils se

Sont livrés la première. cette constance dans les goûts étonne
tous ceux qui n'ont pas voyagé en Italie, qui n'y ont pas fréquen-
té habituellement le théâtre, ou qui ne sont
pas assez profondément versés dans la musique, pour pou-
voir se faire une idée de la perfection des ces sortes d'ouvra-
ges. cela est pourtant vrai; et cela prouve évidemment que
ces productions si universellement admirées, doivent être por-
tées à un très haut degré de perfection, puisqu'elles fixent
partout et dans tous les tems, l'attention des gens de l'art,
et qu'elles obtiennent, dès qu'elles se montrent, les applau-
dissemens de tout le public; car enfin il n'est pas possi-
ble de supposer qu'une nation entière se trompe dans
la préférence qu'elle donne à des créations, dont elle
a fait l'objet de son enthousiasme, et qu'elle regarde
comme la source de ses plaisirs.

Cependant je conçois que ce tribut payé par
la reconnaissance à l'écrivain, au poète, au musicien
à l'acteur ^{en général, à tous les artistes du théâtre,} et à ~~tous les autres artistes~~ qui consacrent leurs talens
à l'amusement et à l'instruction de leurs concitoyens,
soit regardé par bien des personnes ^{comme} pour une exagé-
ration à laquelle le raisonnement ne permet pas d'a-
jouter foi. — ^{En effet,} qu'une pièce, ^{quelque} même intéressante, paraisse

ici pour la première fois, elle obtient à coup sûr les suffrages de la multitude; mais si elle se montre deux ou trois jours de suite, ou que même elle s'annonce encore sur la scène au bout de deux ou trois semaines, si ce n'est pas une farce ou une parodie bien satyrique, elle fatigue, elle endort l'auditoire: tout le monde se plaint; on veut du nouveau, et toujours du nouveau. Comment avec de telles dispositions, un homme peu familiarisé avec les vraies beautés de la musique pourrait-il croire aux succès constants d'un opéra répété pendant deux mois de suite et sans interruption?

Que conclure de tout ce que j'ai dit sur l'exécutive perfection des grands opéras italiens, (j'entends de ceux des premiers maîtres) et quant à la composition et quant à l'exécution? La conséquence s'offre d'elle-même; c'est que nous devons nous les interdire absolument jusqu'à nos propres ordres. Notre théâtre n'est ni assez vaste, ni assez bien décoré, ni assez abondamment fourni en machines, en décorations, en costumes, pour qu'on puisse y produire des compositions aussi achevées et qui exigent autant d'embellissement: Il serait impossible de leur donner cette pompe, cette dignité, cette magnificence, qui semblent ajouter un nouveau prix à leur mérite réel, et qui contribuent si efficacement à leur succès. Notre orchestre d'ailleurs est si peu nombreux, et si mal exercé en comparaison de ceux d'Italie, qu'on ne pourrait y mettre ni la précision, ni la justesse qui sont l'âme de toutes les productions de ce genre, et qu'on ne peut attendre que d'artistes consommés.

Ces récitatifs qui nous fatiguent par leur excessive longueur, et leur apparente monotonie, mais qui intéressent les Italiens, parce qu'ils sentent mieux que nous l'énergie et l'expression des motifs que le compositeur y a développés, et qu'il y soutient d'un bout à l'autre; ces ouvertures d'un travail si achevé; ces finales d'une exécution si difficile; ces morceaux d'ensemble qui ne peuvent être traités avec la supériorité qui leur convient, que par des chanteurs et des cantatrices de la première force; et dont la voix bien exercée peut seule rendre avec une égale facilité les modulations de tous les genres; ces chœurs qui doivent être formés avec tant de soin, et si soigneusement distribués, qui d'ailleurs ne peuvent mettre dans leur chant un accord assez parfait, une harmonie assez mélodique: tous ces ^{objets} ~~détails~~ et un très grand nombre d'autres, qu'il seroit trop long d'indiquer ici, ne peuvent être qu'ébauchés, et même très imparfaitement, sur un théâtre qui manque des ressources les plus indispensables, où l'on n'a d'ailleurs ni grands modèles, ni artistes bien versés dans la connaissance des moyens qu'ils doivent employer, pour pouvoir les adapter convenablement à toutes les circonstances des partitions dont ils sont chargés. Il faut donc que nous ayons le courage de nous priver d'une puissance qui, malgré tous nos soins, resterait toujours très imparfaite, et qui même deviendrait un vrai supplice pour ceux qui sentiraient tout ce qui manque au report qui peut seul lui donner de l'énergie.

Ce que je viens de dire de la nécessité d'un orchestre nombreux et bien choisi pour l'exécution des grands opéras, me conduit naturellement à dire un mot du nôtre. On conviendra sans peine que parmi ceux de nos musiciens qui tirent parti de leurs talents, il seroit bien difficile d'en trouver un seul de la force de ceux qui sont employés aux

grands théâtres d'Italie; de ces musiciens qui exécutent
d'a prima vista, et avec une intelligence rare, les morceaux
d'ensemble et de caractère les plus difficiles. Si, par ^{impossible} ~~hazard~~, il
s'en trouvait un qu'on pût mettre sur cette ligne, fût-ce
même au second rang, et qui eût la conscience de ses moyens,
il chercherait fortune ailleurs, et ne voudrait ^{contracter} prendre au-
cun engagement avec une direction, qui prend ses antites
au ~~hazard~~, parmi ceux que le bérin force de se mettre
au rabais; qui les paye par représentation, lorsqu'ils
s'y rendent, et plus mesquinement qu'ils ne le sont
dans certains cabarets, qui ont aussi leur orchestre
attitré, et à tant par soirée. Cette méthode qui
n'a jamais été adoptée par aucun spectacle que je

(a) J'étais un jour dans une société où l'on parlait de l'orchestre, et où tout
le monde paraissait être de mon sentiment sur l'inconvénience de son
organisation. Sur ces entrefaites, entor un musicien qui venait don-
ner ~~seu~~ leçon de clarinète au fils de la maison. J'entend qu'on parle
de l'orchestre, et s'empresse de nous raconter qu'il y avait refusé une
place l'année dernière. et pourquoi ne l'avez vous pas acceptée, lui de-
manda-t-on? parce que je ne suis pas un sot, et que je fais calculer, re-
pondit-il. on m'offrait trois florins par représentation, et la moitié
pour chaque répétition, et l'on me faisait espérer que par la suite,
lorsque j'aurais fait preuve d'exactitude et de talent, on pourrait m'en don-
ner 3 et enfin 4. qui est le taux le plus élevé pour les premiers violons,
toutes mes heures sont prises; on me paie 5 fl. par billet, et quelque fois
plus, et ma soirée me reste. en outre, j'ai deux jours par semaine où je joue
la nuit à jouer, et chacune de ces nuits me vaut un ducat, et le plus souvent
un ducat et demi. Jugez vous-même, mon. si chargé d'une femme et de

connaître, n'est propre qu'à dégrader, qu'à avilir le talent; elle décourage l'artiste; elle lui ôte jusqu'au desir de se perfectionner: et quand il le voudrait, il n'en aurait pas le tems, car ne pouvant soutenir sa famille de la mince rétribution qu'on lui paie quatre ou cinq fois par semaine, de la caisse du théâtre, il est obligé d'affermes les heures qui lui restent, à qui conque veut l'employer, de donner des leçons, de copier de la musique, et d'être à l'affût de tous les moyens qui lui offrent la perspective de quelque émolument. ainsi il ne lui reste pas une heure dans toute la journée, qu'il puisse consacrer à l'étude. Il ^{exerce} son talent pour vivre et non pour le perfectionner. Voilà pourquoi les arts, même d'agrément, restent comme - ^{immobiles} -

trois enfans, je pourrais sacrifier les profits honnêtes que je puis tirer de mon talent, pour accepter une proposition qui ne m'offrirait aucune perspective ni de lucre ni d'avancement. - mais ces papiers et ces heures qu'on vous paie si bien, lui dit-on, sans doute, sous les papiers dans un cabaret, et une place à l'orchestre, serait plus honorable. - ah! l'honneur! l'honneur! mais la considération ne fait pas vivre, et boire et manger sont des besoins de première nécessité, qu'il faut satisfaire, quel que chose qui en arrive. et puis cet honneur est si peu en vogue aujourd'hui, et le lucre est si exigeant que chacun fait comme moi, et préfère le gain aux distinctions. que la direction paye ses artistes plus généreusement, elle n'aura pas besoin d'en chercher; ils se présenteront de lui offrir leurs services: elle en aura à choisir, et de meilleurs que la plupart de ceux qui meurent de faim et de soif à son spectacle. Il n'y avait rien à répondre à de pareils argumens, et tout le monde convint qu'il avait raison, d'autant plus qu'en effet, les artistes de l'orchestre plus mal payés que les musiciens ordinaires, ne jouissent pas d'une distinction plus honorable que ces auteurs de billets à tant par heure,

au point où ils étaient jadis, et ne font presque aucuns progrès; du moins rien font-ils pas d'aussi rapides qu'ils le pourraient, s'ils étaient encouragés et mieux récompensés. mais ne perdons pas courage; osons espérer que la protection éclairée qu'ils trouvent aux pieds du trône de S. M. J. et R. favorisera l'essor qu'ils ont en vain tenté de prendre jusqu'à ce moment.

Ce qui nuit encore au perfectionnement des représentations, dans les pièces où il entre du chant et des morceaux de musique d'un certain intérêt, c'est que les musiciens qui sont ^{ou peut-être point} très peu payés pour les répétitions, ne se donnent pas ^{longtemps} la peine de s'y rendre, et tâchant d'employer leur temps plus utilement ailleurs. Ils n'y viennent que lorsqu'on leur annonce la mise en scène d'un nouvel opéra, ou la reprise d'un ancien perdu de vue depuis long temps. Quant aux pièces ordinaires, où la musique ne joue aucun rôle, toute espèce de préparation serait superflue; car, au lieu d'ouvertures ou de quelques beaux morceaux de nos grands maîtres, ces MM. nous donnent ^{- ordinairement} avant la levée de la toile, et très souvent même dans les entre-actes, des polonaises, des contredanses,

contredanses, des coraques, des valses, &c. qu'ils jouent comme
ils l'entendent, car personne ne les dirige, et personne ne
les écoute. au surplus, ils peuvent dire au rebours du men-
diant espagnol, qu'ils servent comme on les paie^(a). aussi
la direction n'a point de reproches à leur faire; mais le
public aurait peut être quelques raisons de se plaindre; car en-
fin pour son argent il a tout au moins le droit d'exiger qu'on
lui sauve ^{contra autres} le désagrément, d'entendre à cinq ou six reprises diffé-
rentes, et d'une assez longue durée chacune, ces sautements d'archet
interminables, qui écorchent les oreilles les plus habituées à cette
à cette cacophonie; et dont MM. les Musiciens se font un jeu, sous
prétente d'accorder leurs instrumens, mais, en effet, dans l'espoir
de tromper l'impatience des auditeurs, qui demandent
à grands cris la levée de la toile.

3. Mélodrames.

Et ce mélodrame ambitieux pour lequel nous nous
étions pris d'une si belle passion, il y a quelques années, et qui se
montre encore par intervalles, est-il plus fait pour notre théâ-
tre que le drame héroïque et le grand opéra? aurait-il même
jamais dû s'y montrer? n'est-il pas aussi étranger à nos usages
et à nos mœurs? n'exige-t-il pas un appareil plus recherché?

et plus dispendieux encore que les deux genres que nous venons de soumettre à l'examen? La modicité des fonds de la caisse permet-elle d'y ^{déploier} mettre ce luxe inconcevable qu'on a été contraint d'y introduire en France, pour cacher le vuide de l'action, et le défaut total d'intérêt?

Quelle raison a donc pu nous déterminer à l'adopter? Serait-ce la perfection du genre lui-même, ou le mode de sa représentation? L'aurions-nous cru propre à nous servir de modèle? aurions-nous imaginé enfin qu'il pût, comme le tragique et le comique, nous offrir des exemples de sagesse, et des sujets d'instruction? Une légère enquire de l'origine et de la nature de ce poème, des principes qui lui servent de base, de la marche qu'il fait, et du but qu'il se propose, suffira pour démontrer le peu de fondement d'un pareil espoir. Elle prouvera en outre que de tous les peuples de l'Europe, nous sommes peut-être celui chez lequel le mélodrame devrait trouver le moins d'accès.

L'histoire des temps fabuleux et des siècles de chevalerie ont fait éclore jadis une foule de romans, et de romans marqués au coin de l'exagération la plus enthousiaste. aujourd'hui ces romans donnent naissance

à des mélodrames qui ne sont ni plus conséquens, ni plus sensés. ces archives gothiques que leur antiquité même ne peut rendre respectables, sont devenues pour certains auteurs une source intarissable, où ils puisent au hasard ces combinaisons ridiculement profondes, ces situations effrayantes, ces chocs durs et violens, ces brusques péripéties qui ébranlent les nerfs les plus vigoureux, qui émeuvent la sensibilité la plus robuste. c'est sur le modèle de ces vieux héros si décriés de nos jours, qu'ils forment ces caractères plus qu'humains, ces sentimens exaltés, ces contrastes outrés, nature dont ils encombreent leurs scènes froidement pathétiques. on condamne, et avec raison, tout cet échafaudage romanesque sur les théâtres où règne la décence, où les principes de l'art sont respectés, mais on l'approuve sur les tréteaux de ces nouveaux Thespis, à proportion qu'il s'éloigne davantage de la nature, de la vérité et même de la vraisemblance.

Ces compositeurs, au surplus, gagnent à ce marché. dans les romans qui leur fournissent le sujet de leurs poèmes, et qui leur servent de guides, l'action est complètement esquissée, les événemens tout arrangés, les caractères dessinés d'avance, en un mot, la fable sort du néant, comme Minerve du cerveau du Jupiter, toute formée, parée de

tous ses charmes, et revêtue de tous ses appas. Il n'y a qu'à
transporter sur la scène ce qu'on a trouvé dans le livre, et joindre
à tout ce bavardage, une dou-^{et la mélodrame est acquiescé.} bien complète de contradictions,
mais surtout d'atrocités et d'horreurs - aussi y trouve-t-on
à chaque pas, ^{tout ce que la nature peut offrir de plus sauvage et de plus effrayant,} des traits de lâcheté et de férocité,
des poignards, des cachots, des forêts renommées par
les brigandages qui s'y commettent des souterrains,
= enfin quelques traits d'égarement et de folie, des forfaits bien atroces,
des revenants, et pour surcroît de perfection, un incen-
die, car, comme l'observait très bien un plaisant, l'au-
teur ne pouvant mettre de feu dans sa composition,
doit en mettre beaucoup sur le théâtre. ajouter à cela
des trio, des quatuor et des quintette qui arrivent brus-
quement, à la file les uns des autres, des airs de bra-
voure, des symphonies bruyantes, un orchestre nom-
breux et bien rouflant, puis des héros et des bergers qui
dans ^{Joan le héros} études, disputant de recherche et d'élégance; des
nymphe d'une fraîcheur ravissante, dont tous les
pas, tous les déployements ont quelque chose d'aérien;
des ballets où les entrées, les jets, les poses, les mouve-
ments, tout en un mot, est coordonné avec ^{la plus grande} une certai-
ne intelligence; enfin un luxe de spectacle exécutif,
des décorations de la magnificence la plus ^{somptueuse} recherchée;

des costumes d'une richesse qui ne le cède en rien au reste des
embellissements; un art ^{qui va jusqu'au minutieux} dans la disposition des chœurs, des
groupes, et de tous les objets qui se rassemblent sur les divers
points de la scène; une recherche ^{et quelque fois extrême} exquise dans la coupe,
comme dans les formes, antiques ou modernes, des ajustements
et dans le choix des couleurs; enfin une pompe, une somp-
tuosité qui donnerait l'idée des théâtres d'Italie, si elles étaient
mieux entendues; et qu'elles se retrouvaient ailleurs que dans
le mélodrame, et qu'elles n'eussent pas pour unique objet de faire admirer
une mauvaise pièce.

Que feroit-ce si je mettais en ligne de compte cette
marche rapide quoique sans but, qui ne laisse pas à l'ima-
gination le temps de se reposer; ces contraires brusques qui
échappent avant qu'on ait le temps de les saisir; ce mouve-
ment perpétuel, ce bruit, ce fracas qui supplée au défaut
d'action; ces jeux de mots, ces pointes, ces calembourgs, ces
prétendus traits d'esprit, ces allusions froides auxquelles on
prête un faux air de finesse; ces traits satyriques que
chaacun peut appliquer à qui bon lui semble, ces équivo-
ques qui effleurent la débauche, et ont autres ^{prétendus secrets} embelle-
ments de cette espèce qui, dans la comédie la plus ordinaire,
passeraient pour des défauts inexorables, et qui dans le

mélodrame deviennent des qualités du premier ordre. — dois-je
parler des actrices et des danseuses? cela serait superflu: per-
sonne n'ignore qu'on les choisit parmi les plus jeunes, les plus
sveltes et les plus jolies, ^{pour attirer les amateurs.} pourvu qu'elles aient un bel organe,
de la légèreté et des grâces, on n'en demande pas d'avanta-
ge, et le premier talent qu'on tâche de leur donner, c'est celui de
jouer l'ingénuité avec adresse, et la coquetterie sans trop
d'affectation.

„ Cependant, disait un critique très sensé, malgré toute
„ cette pompe, cette magnificence, ce luxe énorme, et ces prêtres-
„ tions de tous les genres, que les Mélodramaturges font convenus
„ de regarder comme le principe et le premier mobile de tout
„ effet théâtral, je plains, et bien sincèrement, la conscience
„ de ceux qui composent de pareilles pièces, de ceux qui les
„ reçoivent, et de ceux qui les jouent; mais je plains d'avanta-
„ ge encore le public qui les écoute, et qui paie si généreusement
„ des histrions, qui n'ont pour eux que des dehors étudiés, et qui
„ ne savent que corrompre son langage, son goût et ses mœurs.”

Mais en vain toutes les personnes qui ont une idée
juste de ce qui constitue le vrai beau et l'utile, se lèvent
contre la mélodrame; il aura toujours la vogue parmi cette
foule de prétendus amateurs qui ne consultent que leurs
sens, qui veulent jouir à peu de frais, et aux yeux desquels

tout ce qui offre le caractère de nouveauté, emporte par cela même l'idée de perfection. Il parle aux yeux, aux oreilles, et par contre-coup à l'imagination; c'est après pour obtenir les suffrages de la multitude. D'un autre côté, ces sortes de compositions qui sont si bien payées, coûtent peu de peine à l'auteur, car tout ce qui lui manque de génie, c'est l'affaire du chorégraphe, du décorateur et du tailleur de le remplacer par toutes les ressources de leur art, comme c'est l'affaire de l'entrepreneur de fournir de l'argent aux uns ^{aux} et autres, pour qu'ils puissent se procurer tout ce qu'il y a de plus rare, et qu'ils aient à choisir tout ce qui peut favoriser les élans de leur imagination. Or ni les uns ni les autres ne manquent à aucun de ces desirs; ~~l'entrepreneur~~ surtout qui entend ses intérêts, ne se refuse jamais à ces dépenses, quelque exorbitantes qu'elles soient, car il sait par expérience que tous ces embellissements qu'il paie si cher, sont comme un talisman qui attire du monde et qui remplit sa caisse; ^{Or} en fait de spéculations, ce dernier article est toujours le premier qui entre dans le calcul qu'on fait d'avance.

Quant à l'auteur, bien que sa composition soit un vrai scandale en littérature, pourvu qu'elle soit traitée avec cette espèce d'intelligence que réclame le genre, et qu'elle soit puissamment secondée par les acceptions, elle peut lui donner quelque célébrité pour le moment. ^{il est vrai qu'une} ~~mais une~~ pareille vogue n'est point de la réputation, et n'assure

aucuns droits à la gloire. mais qu'importe à un écrivain qui ne connaît d'autres besoins que ceux de vivre et de jouir, et qui du reste est mieux payé que l'auteur de la meilleure comédie, et même de la tragédie la plus achevée? ^(a)

Ce genre qui en effet, rien est pas un, et qui n'appartient à aucun de ceux que l'opinion générale a consacrés, aurait du voir le jour de préférence en Angleterre. les premières tragédies qu'on y ait données, la plupart des anciennes comédies, les romans surtout, et principalement ceux de M^{de} R.... remplir d'un bout à l'autre de monstres, de revenans, de morts, de cimetières, de tombeaux, de souterrains, de ruines, et de toute cette cohue d'images funèbres, sombres et revoltantes, auraient du donner l'idée de cette espèce de spectacle, où l'on se plaît de même à rassembler tout ce bruyant étalage de merveilles et

(a) trois auteurs qui ont travaillé concurremment à la composition de la chate merveilleuse, (parodie satyrique de Cendrillon) qui a paru il y a deux ans, ont reçu pour cette farce ridicule à peu près 16,000. francs, tandis qu'on marchandait pour en donner 1000. aux auteurs du Cis, du Tartufe, du menteur, de la métromanie. Et lorsqu'après avoir végété près de 40. ans dans la détresse, m. de Merville se hâta d'aller à mettre sur la scène la famille Glinet, cette pièce qui a fait tant de bruit dans sa nouveauté, et qui putient sa réputation, ^{aucun} ^{mais quand} l'imprimeur ^{l'éditeur} ne voulut rien lui donner pour son manuscrit. ^{lorsqu'elle} fut devenue en vogue, la palouise des libraires et la recommandation d'un homme de lettres très accrédité firent qu'on lui en offrit 2400. francs, que le besoin le força d'accepter. on se bien que ce prétendu sacrifice, ce n'était ni au mérite personnel de l'écrivain, ni à celui de son ouvrage qu'on le faisait, mais à l'espoir du gain. —

— de prodiges —

de prodiges. cependant les Anglais n'ont jamais eu de mélodrames, jusqu'à cette même parodie d'un combat naval, qu'on vient de donner sur un des théâtres de Londres, qui a eu quelque vogue, dans les commencemens, mais qui ne s'est point soutenu, et qui probablement ne fera pas d'imitateurs.

L'heureuse destinée de ce poëme voulait qu'il naquit chez un peuple aimable et plein de goût, mais léger, inconstant, avide de nouveautés, et aussi prompt à changer de sentimens que de vues et de projets; chez un peuple auquel tout ce qui s'annonce pour les traits de la singularité, a droit de plaire, qui ne sait plus reconnaître la nature que dans ce qui dépasse ses limites, qui met l'imagination à la place du génie, l'extraordinaire à la place du naturel, et l'invraisemblable à la place de la vérité. Qui, le mélodrame devrait naître chez les Français, mais à une époque où ils ont tant joui, tant abusé, qu'ils ne savent plus jouir ni user de rien. aussi s'est-il propagé avec une rapidité qui a surpassé l'espoir de ses créateurs, et il lutte chaque jour avec un succès plus décidé, contre les genres les plus parfaits; il dépouille les efforts des écrivains les plus instruits et les plus généralement estimés. Les théâtres où il (a) on sent bien que ce portrait vient pas celui de la nation française en général; mais il peut convenir à un assez grand nombre d'individus de toutes les classes, et surtout aux auteurs de mélodrames, et à cette foule d'écrivains qui inondent leur pays et tous les états de l'Europe, d'une quantité si prodigieuse de petites pièces, de petits romans, de petits vers, où des blâmes d'imagination tiennent en effet, la place du génie et souvent même de l'esprit. leur abondance stérile se répand jusqu'chez nous, et il est à craindre que cette contagion s'étende, au détriment du bon goût.

domino), ont infiniment plus de vogue que la comédie française; et tous les autres spectacles qui n'avaient point osé l'adopter dans les commencemens, ont été contraints de lui ouvrir leurs portes, pour lutter de vogue avec celui qui l'avait introduit le premier, ^{pour arriver à leur fin} et pour rétablir, sinon leur réputation, du moins leur célébrité du moment. comme il a pour lui tous les gens de mauvais goût, qui presque toujours forment le parti le plus nombreux, il soutient la concurrence avec avantage, et tous les jours il obtient de nouveaux triomphes.

Pour maintenir plus dignement cette illustration usurpée, les auteurs de *Mélodrammes* ne se contentent plus de puiser dans l'histoire des temps fabuleux, et dans les archives de l'ancienne chevalerie, et même dans les romans modernes, tout s'épuise à la longue, ^{car} et d'ailleurs - les sujets les plus invraisemblables, les situations les plus forcées, les scènes les plus effrayantes, les dérangements les plus affreux, les prodiges les plus étonnans ne suffisent plus pour remplir les cadres immenses que ces sublimes écrivains se traient à l'encre. on est forcé aujourd'hui de mettre à contribution les mille et une nuits, les contes turcs, arabes, indiens, Mogols &c. en un mot, d'épuiser toutes les bibliothèques deues, pour en tirer et des héros et des sujets qui puissent satisfaire l'insatiable curiosité d'un public qui n'est jamais content de ce qu'il a, et demande

toujours du nouveau, comme Lord Melville ^{demande} toujours de
l'argent et du crédit.

Mais comme la compilation de tant de volumes remplis
d'absurdités est un travail, et que l'art d'y découvrir ce qu'on
seul y trouve, et de l'amplifier au gré des spectateurs, est
devenue une science d'une importance ^{main} très réelle et qui
a ses difficultés, chaque entrepreneur tient à ses gages
un certain nombre d'auteurs bien exercés à ce métier
un peu scabreux, et leur commande des pièces, com-
me on commande une paire de souliers à un cordonnier.

Si on objecte à ces écrivains salariés cette exagé-
ration de sentiments, de vertus, de vices, de mœurs et de
style, dont l'emphase est poussée jusqu'au ridicule,
ils répondent qu'on trouve les mêmes défauts dans la plus
part des tragédies modernes, et que souvent même elles
sont plus mal écrites encore. cela est vrai, et je ne
disconviens pas que parmi ces milliers de mélodrames,
il peut ^{même} se trouver par hasard quelques uns dont la
diction est plus pure, les épisodes plus naturels, et les situa-
tions plus touchantes, quoique d'ailleurs aussi forcées, que
celles des tragédies qu'ils prennent pour objet de com-
paraison. mais que conclure de là? que les tragédies
sont détestables; et que les mélodrames n'en sont pas meilleurs -
pour cela.

Nos mélodramaturges vont plus loin: ils ramènent
les cendres de ce pauvre Shakspeare, qui dormait en paix de-
puis tant d'années, et prétendent nous prouver que ses tra-
gédies sont réellement des mélodrames, auxquels il ne man-
que pour ressembler aux leurs, que des symphonies,
des arriétés, des vaudevilles et des ballets; et que l'auteur
anglois l'emporte même très souvent sur eux, par
la singularité de la marche de ses pièces, par la bi-
zarrie des situations, de l'intrigue et du dénouement.
Il est bien vrai qu'il y entasse assez de morts, de tombeaux,
de cimetières, de revenans &c. mais malgré tous
ces défauts qu'on lui reproche avec raison, ses tragédies,
les moins travaillées, celles même qu'il ^{composait} travaillait dans
les commencemens, pour ^{le public} des tavernes, où il passait alors
ses journées, offrent plus de suite et de véritable intérêt,
que les mélodrames les plus achevés, que ceux sur-
tout qui ont le plus de vogue.

Au surplus, si nos écrivains veulent imiter les
fautes de Shakspeare, qu'ils sachent donc aussi imiter
ses beautés; qu'ils rachètent comme lui leurs nombreu-
ses erreurs, par des traits aussi sublimes, des descriptions
aussi riches, des tableaux aussi magnifiques, une imitation

12
aussi vraie, aussi noble de tout ce que la nature a de plus im-
portant, de plus fait pour inspirer de grandes idées: qu'ils aient
ce génie profond, cette imagination bouillante, ce feu dévorant
qui embrase, qui exalte toutes les passions, cette énergie
de caractère, cette ardeur de patriotisme qui lui faisait
saisir avec tant d'avidité tout ce qui pouvait faire hon-
neur à son pays. Il n'aurait pas eu les poètes grecs, il n'au-
rait pas même d'idée de leur langue, et toute fois il
imite souvent à son insu et comme par une espèce d'ins-
tinct, ce qu'ils ont de plus grand et de plus sublime, tandis que
nos fabricateurs de mélodrames copient de plein gré et
à bon escient, les sottises et les inconséquences ^{les plus absurdes} de leurs
dévanciers et de leurs contemporains.

Reprochez leur ces ~~anachronismes~~ ^{manifestes} contradictions, ces
citations erronées, ces contradictions qui annoncent
l'ignorance la plus complète de l'histoire et de la géo-
graphie, ou une mauvaise foi plus condamnable
encore; c'est encore Shakespeare qui leur fournit une
excuse. Oui, sans doute, il a commis plus d'une erreur
à cet égard, mais l'éducation très négligée qu'il avait
reçue n'avait pu le mettre à même d'acquiescer aucune es-
pèce d'instruction, et le siècle où il vivait, bien inférieur
au nôtre pour les lumières et la philosophie, ne lui four-
nissait

fournissait aucunes ^{des} ressources que nos auteurs modernes ont
chaque jour sous la main. et d'ailleurs, les sociétés avec les-
quelles sa naissance et son état le mettaient en relation, bien
loin de corriger en lui ces défauts, ne pouvaient que les aggra-
ver. tous ces ^{raison} motifs et beaucoup d'autres qui en étaient le ré-
sultat nécessaire pouvaient, ^{l'excuse, -} le justifier; mais il n'a pas
besoin d'une pareille excuse. le motif qui lui a fait com-
mettre la plupart de ces méprises, porte sa justification;
il est trop noble pour qu'on puisse lui refuser des éloges.
Ici, il voulait rapprocher entre eux, ou mettre plus en
harmonie avec les mœurs, les habitudes et les goûts
de ses contemporains, les héros qu'il leur offrait pour
modèles. Là, c'étaient des événements presque oubliés
qu'il s'efforçait de faire revivre, et de coordonner
plus intimement avec les sujets qu'il traitait, avec
les lieux où il plaçait la scène, et avec les actions
des personnes pour lesquelles il écrivait. ainsi, il ne se
proposait d'autre vue que de prêter plus d'intérêt aux faits
qu'il citait, de donner plus de force aux exemples qu'il
mettait sous les yeux de son auditoire, et surtout d'hono-
rer la Grande-Bretagne, de la rendre plus chère à ses
enfants, plus respectable aux yeux des étrangers.

En un mot, que ces nouveaux amphions, disent tout ce qu'il leur plait du poète favori des anglais; ^{moi} je leur dirai toujours, et d'après un Écrivain très célèbre, qu'il y a entre eux, et lui cet espace immense, qui sépare la nullité la plus rampante, du génie le plus sublime, quoique brut et sans culture.

Quoiqu'il en soit, tel est trait pour trait le mélodrame. L'exemple que je viens d'ébaucher, je l'ai tracé sur l'opinion générale, sur l'idée que s'en sont formée tous les gens de goût, tous ceux qui savent apprécier le vrai beau, et lui donner la préférence sur tous ces vains colifichets, qui ne peuvent avoir qu'un éclat éphémère. qu'on juge d'après ce portrait, s'il mérite réellement les éloges, qu'on lui prodigue ^{s'il faut} et même être compté parmi les genres que peut admettre ^{un théâtre} qui veut se faire une réputation, et s'assurer des droits à la célébrité.

Croirait-on cependant que malgré ces nombreux défauts qui ne sont rachetés par presque aucune qualité réelle, (si on en excepte les embellissements extérieurs dont il est surchargé) le mélodrame ait parmi nous un si grand nombre d'admirateurs et de partisans? Imaginerait-on que parmi nos Écrivains il s'en trouve, et plus d'un, qui fassent tous leurs efforts pour mettre ce genre en vogue? cela est pourtant vrai, et ce qui est pire encore, ce qui deviendrait bien plus dangereux; s'il pouvait avoir le succès qu'on se promet d'obtenir, c'est qu'on voudrait pouvoir le nationaliser, en choisissant des sujets dans les archives du pays, ou dans les mœurs et les usages,

qui s'y sont accrédités avec le tems. Nos auteurs dramatiques, rendraient un bien plus grand service à leurs concitoyens, s'ils réunissaient leurs efforts, pour opérer cette réforme en faveur de la comédie, qui la réclame depuis si long-tems. Si elle était ramenée à son but primitif, si elle était investie de ce caractère d'originalité qui doit être son premier appa^{na}gne, elle offrirait infiniment plus de vues d'utilité que tous les mélodrames de l'univers.

Cependant, ^{loulou}malgré l'inconséquence de ce projet, on s'en est occupé assez long tems et peut-être ne l'a-t-on pas encore perdu de vue; En attendant, et pour assurer d'autant le succès de cette entreprise, on a commencé par traduire ^{du français} plusieurs pièces de ce genre, et l'on a choisi celles qui étaient le plus en vogue, sans s'informer ^{si elles} s'il étaient les meilleurs, ce qui est plus que douteux. Plus tard, on a tenté des parodies ou des imitations qu'on a tâché de rapprocher de nos habitudes et de nos goûts, sans trop s'éloigner des originaux qu'on avait pris pour modèles. Je doute qu'aucun de ces nouveaux chefs-d'œuvre puisse même entrer

en parallèle avec ceux sur lesquels ils sont calqués. en ef-
fet, il faut plus d'intelligence et d'adresse qu'on n'imagi-
ne, pour réusir dans ce genre, tout ridicule qu'il soit;
il faut surtout une routine, une habitude du théâtre, ?
qu'il n'est pas donné à tout le monde d'acquies, et
par tout cela, une connaissance bien précise des sources, ^{dessus}
où l'on doit puiser, un art infini pour bien choisir
ses matériaux, et un tact extrêmement sûr pour saisir
le moment où ils peuvent être mis en œuvre avec plus
d'avantage, et pour les coordonner de manière qu'ils
paraissent former une suite bien méthodique, un ensem-
ble bien constitué, quoique dans la vrai, ils ne tien-
nent entre eux par presque aucun rapports. or, ce
talent, si on peut lui donner ce nom, la nature
semble l'avoir exclusivement attribué aux Français,
et ils l'ont porté à un point ^{de perfection} qu'il nous sera long-
temps difficile d'atteindre, si même nous y arrivons
jamais.

Cependant, je veux encore qu'on puisse créer ⁱⁱⁱ des
mélodrames, (originaux ou non) et les conduire à ce degré
de perfection imaginaire; ils n'en seraient pas plus
propres à réusir sur notre théâtre, car ils s'y annonça-
raient

entourés d'obstacles qu'ils nous ferait impossible de lever;
ils présenteraient les mêmes inconvénients, et de beau-
coup plus grandes difficultés encore que les drames
héroïques et les grands opéras. en effet, ils exigent bien
plus de pompe, de magnificence et de ce luxe théâ-
tral qu'il nous est absolument impossible d'atteindre.
Il faut d'ailleurs ^{dans les plus simples de ces pièces} une quantité immense de machines,
dont la confection et l'entretien sont prodigieusement
couteux, et des machinistes dont les uns savent les travail-
ler et les coordonner avec la plus grande précision, et
les autres, les mettre en mouvement et les diriger avec
non moins d'intelligence.

D'un autre côté, les ballets, et les ballets les plus
ingénieux, les plus élégans, les plus recherchés sont
l'ame de ce spectacle, et nous n'avons ici ni compo-
siteurs, ni danseurs, ni danseuses ^{qui puissent paeuler avec} ~~quelque succès, ce que les artistes employés au mélodrame, et~~
~~formés par de bons maîtres font tous les jours, comme, par une~~
~~force d'instinct, et presque sans efforts.~~
Et la musique qui doit soutenir avec éclat tout ce
fastueux étalage, où la cherchons-nous? où trou-
vons-nous de ces hommes d'un talent supérieur, qui sa-
chent comme en Italie, déployer dans leur exécution,

tant pour le chant que pour l'accompagnement, cette énergie, cette justesse, cette mélodie presque divine qui enlèvent le spectateur à lui-même, et le livrent sans défense à toutes les impressions qu'on veut lui inspirer?

Je ne parle pas des acteurs, car je ne veux méconter personne: mais je ne fais si parmi ceux qui font le plus d'honneur à la scène, il s'en trouverait beaucoup qui osaient prendre sur eux de tenir les premiers rôles, dans des pièces où l'on rassemble, comme à demain, les événements les plus bizarres, les personnages les plus disparates, les caractères les plus opposés, en un mot, tous les contrastes et tous les extrêmes qui peuvent fournir les sujets les plus bizarres? combien de talents divers ne faut-il pas réunir pour pouvoir réussir dans ce genre, à plus forte raison si on veut s'y montrer supérieur? et ce qui en fait la plus grande difficulté, c'est que ces talents doivent porter le caractère de singularité propre à chacun des rôles qu'ils ont à rendre, et marquer toutes les contradictions, toutes les inconvenances qui s'y rencontrent à chaque pas.... ^{donc} Concluons de tous ces raisonnemens comme nous l'avons déjà fait plus haut, que le mélodrame doit être banni à jamais de notre théâtre.

4. Ballets pantomimes
héroïques, historiques, et allégoriques, en plusieurs
actes.

qu'est-ce qu'un ballet pantomime du haut genre, et en
plusieurs actes, quelque soit la classe à laquelle il appartient?
C'est un grand opéra, une tragédie, un drame, et quelque fois
même une comédie de caractère ou d'intrigue (sans dépouille
de toute espèce de bas comique), où toutes les circonstances
et les accessoires sont peints au naturel, et se désignent par
des gestes et des mouvements: ^{qui doivent produire le même effet que les dialogues et les descrip-}
tions dans les pièces ordinaires. C'est un événement d'une impor-
tance majeure, tiré de la mythologie, ou des archives de
l'histoire ancienne ou moderne, vraie ou fabuleuse, dans le
récit duquel on substitue soit à la déclamation, soit au
chant, une action simulée, mais toujours rapprochée de
la nature, et telle qu'on suppose qu'elle a pu avoir lieu
dans le tems auquel on la rapporte. C'est quelque fois
aussi une simple anecdote vraie ou du moins vraisemblable,
où tout s'exécute de même au lieu de se raconter,
où tout se personifie, où tout enfin, pour me servir
de l'expression de Boileau:

tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.

Parmi ces pantomimes il en est même plusieurs où ces
quatre accessoires, la déclamation, le chant, la musique et

Le genre représentatif se trouvent réunis. Il ne serait pas difficile d'en citer des exemples: on a donné très souvent autrefois, et on donne encore par intervalles, à l'académie royale de musique, des ^{pantomimes} ballets ou ces quatre genres de spectacles combinés ensemble n'en formeraient qu'un seul, encore embellis par des ^{entrées, des quadrilles, et divers autres especes de danses.}

D'après cela il est évident que le ballet-pantomime doit, suivant le genre auquel il appartient, s'astreindre à tous les principes et à toutes les règles fondamentales qui sont propres à ce genre. Je donnerai une idée, mais très raccourcie de celles de ces règles qui sont d'une obligation plus stricte, ne fût-ce que pour mettre dans un plus grand jour toutes les difficultés qui se rattachent à ces sortes de compositions, et pour rendre plus sensibles celles qui s'y joindraient encore, si nous voulions les transporter sur notre théâtre.

Les personnes qui jugent le ballet-pantomime d'après l'idée que présente sa destination apparente, n'y voient qu'une suite non interrompue de danses figurées, qui se tiennent, se tiennent entre elles, se combinent avec intelligence, ^{mais qui demande une} et réclament, quant à l'exécution, ^{que de} autant l'art ^{genre de} que du goût. à les en croire, ce spectacle n'a d'autre objet que l'amusement, et s'il excite des sensations agréables,

et qu'il offre un certain intérêt, il a rempli toutes les conditions qu'on a droit d'en exiger. une opinion aussi incohérente n'a pu être dictée que par l'ignorance ou l'irréflexion. En effet, ce prétendu mécanisme auquel on ne suppose d'autre résultat que le plaisir qu'il doit causer, est réellement une véritable science, qui, je le répète, est soumise à des principes généraux et des règles particulières qu'elle ne peut jamais enfreindre. elle comporte par conséquent, elle exige même une méthode raisonnée, une marche suivie, et bien soutenue. cette marche à laquelle tous les peuples se sont plus ou moins astreints, leur était commandée par la nature même du sujet, car il a un but plus relevé et plus instructif qu'on ne le croit, et par une suite nécessaire, il ne peut être traité aussi légèrement qu'on voudrait nous le persuader.

1^{re} règle.

Comme le ballet pantomime est une composition théâtrale d'un genre éminemment dramatique, la première règle qu'on doit y observer c'est l'unité de sujet et de dessin, et même celle de temps et de lieu, si les circonstances ne s'y refusent pas trop ouvertement. on peut parfois, il est vrai, se relâcher un peu de ces deux dernières, quand l'intérêt de l'action semble l'exiger; mais dans ce cas même c'est une licence momentanée, et non une concession générale et de tous les temps. Les caprices, l'ignorance ou la crainte du travail ne peuvent jamais autoriser cette omission; elle ne peut trouver son excuse que dans une nécessité bien reconnue. Il serait superflu de dire que le sujet doit être noble, intéressant et instructif.

2^{de} règle.

une seconde obligation pour le moins aussi difficile à remplir, c'est d'observer dans le pantomime, l'ordonnance et la distribution que l'art de la peinture a connues, et qui doivent se retrouver dans

ainsi, par exemple,
toutes ses productions. Un ballet doit être divisé en deux, ^{au plus de} ~~en trois plans~~, sui-
vant les cas, entre les vues aériennes, qui doivent le terminer dans le fond et
dans les parties latérales les plus reculées du théâtre, et tous les ^{personnages} ~~les figures~~ doivent
se classer sur l'un ou l'autre de ces ^{plans} ~~plans~~, chacun suivant l'importance de
l'action dont il est chargé. L'art d'apporter toutes les figures d'après les plus
belles proportions, soit en les groupant, soit en les séparant, doit être
porté au plus haut degré de perfection, de manière qu'il en résulte un
tableau d'un dessin parfaitement régulier, où toutes les parties se cor-
respondent, s'appuient mutuellement, et se font valoir l'une par
l'autre. Ce n'est pas assez; il faut encore calculer d'avance l'effet
qui résultera de la précision et de la justesse qu'on aura établies dans
les poses, les déplacements, les gestes et tous les mouvements des premiers
danseurs et même des figurants; il faut de même prévoir celui que
produira la musique qui doit s'accorder constamment avec l'objet de
l'action qu'on met en scène, et ajouter aux impressions qu'elle ^{peut} produire,
tant par la régularité et l'à-propos de ses intonations à chaque reprise,
que par la mélodieuse harmonie de ses modulations, de ses cadences
et de ses chœurs.

réglé. Un écrivain qui connaîtrait parfaitement cette matière, et qui l'a traitée à fond, craint que la scène figurée soit une image vivante des passions, et qu'elle en rende jusqu'aux moindres ^{nuances} ~~mouvements~~ avec autant d'énergie
- que son justesse -
- celle qui ne remplit pas cette condition, est aussi vicieux dans son genre, que le serait un tableau dans lequel un peintre aurait semé partout, mais partout au hasard, et sans objet comme sans but, des traits hardis, des couleurs brillantes, des masses, des ombres, des jets de lumière, mais qui n'aurait établi aucun rapport entre ces divers objets, et n'aurait présenté aucune idée qui rappelât le souvenir d'un évènement ^{me} mémorable ou même -me

une chose généralement connue. La plus imparfaite de toutes les danses est celle qui n'a aucun caractère, qui ne peint aucun sentiment, qui ne fait naître aucune impression de crainte ou de deuil, de terreur ou d'espoir. quelques réguliers que paraissent les déployemens, qui s'y succèdent, quelques difficiles que soient les pas qu'on y exécute, quelques brillantes même que puissent être les situations qu'on y fait contraster, c'est un perime qui ressemble des couleurs disparates, des couleurs qui tranchent et ne se lient point.

C'est le ton général de l'expression qui est pour la danse, ce que le style est dans le discours, elle doit encore ^{posséder} réunir plusieurs autres qualités également indispensables, qui se rattachent à chacune de ses parties séparément, et dont la réunion détermine la perfection de l'ensemble.

4.^e règle. La première et la principale de ces qualités, c'est d'être claire, et bien distinctement énoncée, de manière qu'elle ne laisse aucun doute sur ses motifs, chaque geste, chaque mouvement, chaque pas doit peindre un sentiment, et l'imiter avec assez de précision pour l'imprimer au spectateur. L'expression qu'elle y met doit avoir tant de naturel et de vérité, qu'on ne puisse jamais prendre le change, ni confondre une passion avec une autre, quelque analogie qu'il y ait entre elles.

5.^e règle. Cette expression, en outre, doit être pure, bien articulée, et porter un caractère qui lui soit si exclusivement propre, qu'elle se détache naturellement de tout ce qui pourrait avoir quelque rapport avec elle, car il en est de la peinture des sentimens comme du mélange des couleurs, une teinte de plus ou de moins les rend équivoques, et dénature l'effet qu'elles devraient produire.

6.^e règle. Il faut encore que l'esquisse que l'on trace, soit qu'elle peigne ^{une} la nature, la passion ou le sentiment, soit aisée, simple et naturelle. tout ce qui annonce la contrainte et l'effort, manque son but, ne dit rien à l'esprit ni à l'imagination, et fatigue à la longue le spectateur. ^{une action} à la vue de ce

à la vue de ces sauts, de ces bonds, de ces tours de force, de ces pas calculés avec tant d'art, exécutés avec tant de travail et si peu de goût, de ces figures compliquées, qui semblent toujours vouloir peindre quelque chose, et n'expriment jamais rien, tout homme sensé qui se voit trompé dans son attente, s'indigne également ^{et} contre le compositeur, et ^{contre} l'artiste qui exécute sur la scène sa mince production, et s'il est sensible, il plaint sincèrement le danseur qui se donne des peines infinies pour effrayer ou ennuyer ^{pour} son auditoire, tandis qu'il pourrait à moins de frais lui procurer des jouissances vraiment délicieuses.

Règle. C'est encore un devoir pour le compositeur d'un ballet pantomime, de veiller à ce que les décorations, les costumes et tous les accessoires en général soient en harmonie avec l'action qui se déroule sous les yeux des spectateurs, et rappelle constamment l'idée ^{de l'époque} du lieu où la scène se passe, du temps où elle a eu lieu, des circonstances qui l'ont accompagnée, des personnages qui ont dû y jouer un rôle. Son attention doit même ^{s'appliquer} sur le choix des étoffes qui doivent s'employer dans les habillements et les draperies, sur l'accord réciproque des couleurs qui doivent se marier entre elles, et s'adapter aux objets extérieurs qui sont en contact avec ceux qu'elles embellissent, enfin sur le jeu des machines et l'effet qui en résultent, car c'est surtout dans les ballets et les pantomimes que le succès dépend de l'intelligence que l'on met dans la distribution et l'entente de ces divers accessoires.

Je sais bien que cette partie n'est pas proprement ^{à moins qu'il ne soit en même temps maître des ballets,} du ressort d'un compositeur; cependant son propre intérêt l'oblige d'y avoir l'œil, d'être présent à tous les préparatifs,

et de s'assurer ^{d'avance} qu'ils sont de nature à prêter un nouvel intérêt à son ouvrage. En effet, ce n'est pas assez de mettre le plus grand art, l'attention la plus soutenue, le goût le plus délicat dans l'invention et la conduite de ces sortes de drames, il faut encore surveiller avec un soin extrême jusqu'aux petits détails de l'exécution. autrement il arriverait plus d'une fois qu'un ballet très ingénieux, et qui semblerait réunir toutes les qualités qu'il doit posséder, ne soutiendrait pas la représentation, parce que les diverses parties qui entreraient dans sa composition, n'auraient pas assez de liaison entre elles, et ne s'appuieraient pas ^{l'une sur l'autre} entre elles comme elles le doivent, dans un poème qui doit non seulement présenter une action suivie, une intrigue bien soutenue, et un dénouement aussi simple que naturel, mais encore embellir cette riche composition par tout ce que le bon théâtre a de plus pompeux, de plus magnifique et de plus recherché.

Ce n'est là qu'une faible esquisse des règles auxquelles doivent s'astreindre et le compositeur qui veut braver sur la scène un ouvrage d'un genre aussi difficile, et le maître de ballets qui doit le faire exécuter, et les danseurs qu'il emploie pour remplir les vues de l'auteur. Mais quelque fût l'exactitude et la précision qu'ils mettraient dans l'observation de ces principes, tout leur travail serait un pur mécanisme, s'il n'était soutenu et dirigé par le goût, par

par une connaissance bien réfléchie des parties de l'art dramatique, qui sont en rapport avec ces sortes de compositions, et surtout par une longue habitude du théâtre. En effet, un ballet pantomime, comme un Opéra, est une espèce de féerie où l'enchantement doit être soutenu sans interruption par tout ce que la magie des arts a d'illusions et de prestiges; où les combinaisons les plus savantes et les plus variées de la danse, de la musique, de la peinture et de la mécanique, doivent disputer entre elles la palme réservée à celle qui saura le mieux flatter l'imagination des spectateurs, et les tenir jusqu'à la fin dans une extase et un ravissement continuels.

Dans cette lutte entre les talents et les graces, c'est ordinairement la danse qui remporte la victoire: mais que s'efforçe-t-elle pas faire, combien de prodiges ne doit-elle pas opérer, pour faire pencher la balance de son côté, bien qu'elle soit la partie essentielle et l'âme de ce genre de spectacle. Il est vrai qu'elle a tout pour elle, et qu'avec un peu d'art, elle peut toujours compter sur les suffrages de la classe la plus nombreuse. Cette décoration vivante et toujours animée offre un coup d'oeil ^{si} d'autant plus séduisant, que ces groupes de nymphes qui la forment, et qui en sont le charme principal,

doivent tout à la nature embellie par l'art et perfectionnée
par le travail, et rien ^{ou presque rien} à la beauté des décorations, ni même
aux grands effets des machines, qui semblent les seconds
si efficacement, ^{mais} et qui, en effet, ne sont qu'un faible ac-
cèssoire destiné à faire mieux ressortir leurs talents.
L'un plaira-t-elle bien plus que cette mécanique
sèche qui ne parle qu'aux yeux, et qui ^{ne} va jamais
jusqu'à l'imagination.

Toutefois ces deux genres d'embellissement ont aussi
leur utilité, et sont également indispensables dans
les ballets; ils doivent même y être portés à un degré
de supériorité qui assure leur triomphe: en un mot,
le décorateur doit mettre tant de justesse et de vérité
dans leur alliance, ^{de tous ces accessoires,} annoncer pour des traits si frap-
pans, dans tous les caractères de vraisemblance qui
leur conviennent, développer d'une manière si claire
et si manifeste, tous les effets qui sont le résultat
immédiat et nécessaire de leur union, que tous ces acces-
soires vus en masse ou observés dans leurs détails, ^{ils} présen-
tent constamment un vaste et magnifique tableau,
qui attire tous les regards, et les fixe jusqu'au dernier instant.

quant au sujet en lui-même, il doit être développé avec
toute de précision et de justesse; toutes les règles que l'usage
a établies doivent y être observées si rigoureusement, que les
gens les plus ordinaires et les moins instruits, pourvu qu'ils
aient un peu d'habitude du théâtre, et une certaine in-
telligence, puissent ^{savoir de prime abord} ~~deviner~~ l'objet et le but que l'auteur
s'est proposé; - ^{et pressentir leurs résultats} - presque aussi facilement que les connais-
seurs. Il faut qu'en voyant ^{l'intrigue} les scènes se dérouler sous
leurs yeux, et les scènes filer successivement, ils devinent
comme par instinct la pensée du compositeur, et qu'ils
pénètrent les motifs de tous les reports et de tous les mouve-
ments qu'il a mis en jeu, sans qu'on ait besoin de les leur
expliquer. Ils y réussissent à coup sûr, dit un de nos
meilleurs Journalistes; quelque ^{cor} compliquée que paraisse
la composition du ballet, si la scène est vraiment
pittoresque; si l'idée qu'elle exprime a quelque chose de
frappant; si l'exécution est de nature à fixer ^{leur} regards;
des spectateurs; si l'ensemble leur cause une véritable émo-
tion; ^{voire} s'ils y découvrent ^{nt} les traces d'un sentiment profond; dans
ce cas il n'est pas à craindre que le sujet reste long temps énig-
matique pour eux. L'intérêt qu'il éprouve^{nt} leur fait promp-
tement rechercher tous les détails qui peuvent satisfaire

leur curiosité, et ils les découvrent sans peine, dès qu'ils veulent y donner quelque attention.

C'est donc la faute du compositeur si son ballet ne fixe pas l'attention de son auditoire, et reste un secret impénétrable; c'est une preuve qu'il n'a su ni émouvoir le sentiment, ni réveiller la curiosité; c'est une preuve encore qu'il n'a intéressé aucun des spectateurs. et comment aurait-il pu produire ces émotions vives que les sens transmettent à l'imagination, et par son canal à l'esprit et au cœur, s'il a négligé tous les avantages que lui offrait son sujet; s'il a substitué à la simplicité, au naturel, un art minutieux, des motifs recherchés; si même il a violé les principes que le temps et l'usage de tous les peuples ont consacrés? un ballet de cette nature, fût-il le plus brillant, et le plus artistiquement décoré, ressemble à un tableau où chaque figure serait correctement dessinée, chaque détail soigneusement traité, mais dont l'ensemble mal combiné ne dirait rien à l'esprit, et ne pourrait faire deviner le sujet de l'action. Un connaisseur qui l'examinerait sans y rien comprendre, voyant au bas le nom de l'auteur, dirait comme Jadin un des peintres les plus célèbres de la

Grèce; ce n'était pas son nom qui s'interpose personnellement,
" mais ceux de ses personnages qu'il ne parait pas faire connaître,
" que l'auteur devait inscrire au bas de son tableau. "

Mais, je la répète, en vain cette composition réunirait-elle toutes les qualités que je viens d'équiper en apparence; en vain y retrouverait-on cette régularité, cette richesse et ce goût qui doivent la caractériser, si ce qui forme proprement l'exécution, (la pantomime) et (la danse) n'y répond pas. Or cette exécution est proprement l'ouvrage du danseur; il doit y donner autant de soins que le compositeur en a mis dans son ouvrage, et son travail doit être aussi fini, aussi parfait dans son genre, que celui du modèle qu'il imite et dont il se rend, en quelque sorte, l'interprète. Voyons donc qu'elles sont les conditions que doivent remplir les artistes qui prennent sur eux de rendre une pantomime d'un genre supérieur, s'ils veulent perfectionner leur art, s'ils veulent faire honneur à la scène et à eux-mêmes.

Mais pour apprécier leurs talents, et les juger d'après leur valeur réelle, toute espèce de réflexions sert de - suffisante

insuffisantes; les raisonnemens doivent céder la place aux
faits: il faut être sur les lieux, bien voir, bien observer,
et décider d'après ce qu'on a vu.... Mais où trouver ici
des artistes assez parfaits, pour qu'on puisse les citer pour
modèles? et trouver dans leur jeu des exemples qui mé-
ritent d'être cités? en est-il un seul qui donne ^{même} l'idée
du degré de supériorité qu'exige ce genre de spectacle? ^{représentation?}
ce serait donc une incongruité de chercher dans leur
jeu des exemples qui méritent d'être cités - ainsi, au-
lieu d'écrire, mon opinion, je dois ^{sur les talens de nos danseurs, et} me borner à
y chercher cette perfection qui doit régner dans le mode de leur exécution,
= faire valoir celle que ^{font} les écrivains les plus
je me bornerai à = ^{nous ont donné des}
verités dans cette matière, sur ceux de ces artistes
qui ont excellé dans leur art, et dont la célébrité
fait la gloire de la scène française. Il serait trop
long, sans doute, de les indiquer tous; je dois donc me
borner à quelques uns, et je les choisirai ^{de préférence} mes modèles
parmi les danseuses, parce qu'elles forment la partie
la plus intéressante de ces sortes de spectacles;
parce qu'elles fixent plus généralement les regards
de ^{l'auditoire;} spectateurs, et que leur succès décide presque tou-
jours

de celui de la pièce. prenons pour exemple M^{de}
Gardel dont les talens font tant d'honneur à l'académie
royale de munique. Voici ce qu'en dit entre autres un
connoisseur qui a sondé et dévoilé avec la plus rare
intelligence, toutes les profondeurs de cet art, qui n'est
minutieux et frivole qu'aux yeux du vulgaire, qui ne
se donne pas la peine de le réfléchir, et qui le juge
d'après l'idée qu'on se forme assez généralement de
ces sortes de représentations.

» M^{de} Gardel, dit-il, réunit au suprême ^{d'agrément} dans son jeu
» comme dans sa danse, tout ce qui peut donner du plaisir
» à l'un et à l'autre, ces graces naïves et ingénues qui
» flattaient l'œil et séduisent l'imagination. elle y joint
» ce ton de décence qui semble plutôt le fruit de l'édu-
» cation, et de l'usage du monde et des égards qu'on se doit
» à soi-même et aux autres, que le résultat des combi-
» naisons de l'art. elle a cette tenue simple ou ma-
» jestueuse suivant les cas, mais toujours facile et naturelle,
» cette pose qui annonce une assurance modeste, ces

„ mouvement, ces gestes qui décèlent une personne sûre de
„ ses moyens, en un mot, toutes les qualités qu'on deman-
„ de dans une artiste accomplie, ces qualités qui seules
„ peuvent donner de l'expression et de la valeur au ta-
„ lent, et qui l'élèvent, en quelque sorte, au dessus de lui-
„ même..... Et le principe de toutes ces qualités
„ quelque fois si rares au théâtre, c'est qu'elle a une
„ âme; c'est qu'elle sait mettre ses sens en harmo-
„ nie avec son cœur; c'est qu'elle approfondit jus-
„ qu'aux plus faibles nuances du sentiment, et qu'elle
„ possède l'art de les rendre avec ce ton de vérité qui
„ les fait pénétrer dans l'âme des spectateurs. La
„ nature, son cœur et cette vérité dont elle est la
„ fidèle interprète; voilà ses guides: L'art n'entre
„ dans ces combinaisons savantes avec lesquelles elle
„ s'est familiarisée si promptement, que, pour la
„ routine des principes auxquels les plus grands maî-
„ tres sont obligés de s'astreindre, et qu'elle observe

3
" Comme à son insu, et qu'elle ennoblit par cela même.
- J'abrège le portrait que l'auteur trace de cette artiste in-
imitable; Je passe tout ce qu'il dit de divers autres talents
qui la rendent également recommandable aux yeux des
tous les connaisseurs, et je supprime tous les exemples
qu'il donne de la supériorité de son jeu dans diverses
pièces: cet article deviendrait trop prolixe. Je dois pour-
tant avant de le finir, observer qu'il ne dit rien de ses
moyens physiques, de belles proportions de sa taille, de
l'expression de sa figure, de sa physionomie et de
autres dons qu'elle devait à la nature, et qui parlaient
si hautement en sa faveur. Bien que l'art les eût
sensiblement perfectionnés et embellis, ce juge éclair-
ré, juste appréciateur du talent, comptait pour rien
ces qualités, en comparaison de celles dont il avait
fait l'objet de ses éloges. ^{Il supprime d'ailleurs qu'une danseuse ne}
^{sa renommée par sur la scène. si elle ne ré-}
^{nit par tous ces avantages et si elle ne s'est pas}
passons maintenant à une autre classe de dan-
seuses qui excellent également, mais dans un genre
moins élevé, dans le genre suave, doux et voluptueux.

Parmi celles qui se sont fait le plus d'honneur dans ces
sortes de pantomimes, je choisis les Baiadères, c'est à dire
Les actrices et les danseuses qui ^{ont} remplissaient les premiers
rôles dans la pièce de ce nom ^(a), imitée des fêtes en usage
chez quelques princes Indiens. Ce n'est pas moi qui serai
leur Juge, mais un écrivain aussi recommandable
par la profondeur et la variété de ses connaissances,
que par la pureté et la justesse de son goût.

L'auteur commence par donner une idée de cet
opéra-pantomime; il insiste principalement sur la
nécessité indispensable de réunir-tous les genres d'embel-
lissements que l'art peut créer, et d'y multiplier tous
les reports qui peuvent réveiller la curiosité, exciter
la surprise, et captiver l'admiration. » On ne doit
rien négliger, dit-il, de ce qui peut agir sur les sens,
séduire l'imagination, et produire sur tous les specta-
teurs, une impression aussi durable qu'elle a été vive.

(a) Cette pièce a été donnée, il y a deux ans, sur un théâtre d'entreprise, et elle
a eu ainsi que les ruines de Babylonne, plus de 40. représentations de suite, à
chacune desquelles il y avait une si grande affluence de monde, que les daniell
venus n'y trouvaient point de places. Bien que ce théâtre soit un des mieux pour-
vus en machines, décorations, costumes, ballets, accessoires, les dépenses, extraordi-
naires, qu'ont entraînées les préparatifs de surcroît qu'on a eus nécessaires pour l'exé-
cution de chacune de ces pièces, ont été portées à 300,000 francs, pour l'entre-
preneur a retiré en moins de trois mois. L'une et l'autre repaissent encore (une souvent,
- et toujours avec le même succès.

1. Richesses musicales, composition neuve et savante, danses figurées
2. de la plus grande expression, et d'une élégance recherchée, com-
3. bats, évolutions, tournois, descentes de dieux ou de héros, appa-
4. ritions inspirées, phénomènes de la nature, prodiges de l'art,
5. enchantemens, en un mot, tout ce que l'illusion a de plus
6. magique, l'art de plus brillant, le goût de plus exquis.
7. Les décorations doivent être de la plus ^{splendide} grande magnificence,
8. Les costumes de la plus grande richesse, tous les accessoires,
9. en général, d'une pompe et d'un fini qui ne laissent rien
10. à désirer. Tout doit naître, s'animer et se reproduire à
11. la voix de l'acteur; tout doit tenir l'auditoire dans une
12. extase ^{continue} perpétuelle. Il est des choses dont les yeux seuls
13. peuvent juger: il faut inspirer le désir de les voir, et lais-
14. ser le ^{plaisir} ~~satisfaction~~ de les avoir vues. Il faut que chacun
15. se retire non seulement satisfait, mais ravi, enchan-
16. té, et plein d'un enthousiasme qui se renouvelle tou-
17. tes les fois que l'idée de la pièce se retrace à la mémoire.
18. C'est ce qu'ont fait les actrices et les danseuses dans
19. la riche composition dont je viens de tracer l'esquisse.
20. elles n'ont point oublié qu'elles étaient les prêtresses
21. de Vénus, les heureuses dépositaires de ses secrets, les in-
22. terprètes de ses mystères. Elles ont eu les grâces de la
23. déesse qu'elles représentaient, et se sont montrées partout.

« environnées de ce cortège de séductions, qui forment la vé-
« ritable puissance de la divinité; et qui assurent son triom-
« phe. Mouvements faciles et moelleux; pose naturelle et
« voluptueuse; tenue élégante et noble; attitudes séduisantes;
« déploiements pleins d'expression; voix légère et pure,
« accents qui portaient jusqu'au fond de l'âme l'enthousias-
« me de l'amour; ^{ton de physiognomie où} tout respirait la volupté; ^{où} tout se réunis-
« sait pour l'inspirer..... Leur pas artistiquement cadencé,
« donnaient à leur marche, à leurs ^{développements,} ~~lancer~~, à leur danse,
« cette légèreté aérienne qui semblait les détacher
« de la terre. Leur bras arrondis et flexibles se dessinaient
« avec grace sous les plis onduleux d'un sehal dont
« la couleur tendre et moelleuse se mariait d'licieu-
« sement avec l'élégance de leur mise. en un mot,
« cette volupté dont elles peignaient si naïvement les
« douces émotions, imprimait à tous leurs mouvements,
« son esprit, son âme, la grace enchanteuse.....
« Voilà quant à la tenue.

« pour le jeu!... Un ton de fierté ou de prévenan-
« ce, de dignité ou de modestie qui se succédaient ou

95

s'alliaient avec la même facilité; un mélange adroitement
ménagé de sentimens héroïques et passionnés; quelques
élans de courage, de cet esprit d'indépendance qu'inspire
le sentiment de ce que peut la beauté sur le cœur d'un
tyran; ces craintes, ces inquiétudes, cette idée d'espé-
rante, des vengeances que le despotisme exerce quelque-
fois sur les grâces elles-mêmes; ces séductions auxquelles
il est si difficile de résister, et qui parviennent souvent
à désarmer l'oppresseur le plus barbare: tout se
peignait dans leurs gestes, dans leurs regards, dans les diverses
nuances que prenait la ton de leur physionomie. et puis,
des images allégoriques, éloquentes même dans leur
silence, et qui présentaient le tableau le plus naturel
et le plus vrai, tantôt des tourmens affreux que font
éprouver la défiance, la jalousie et d'injustes soupçons;
tantôt des jouissances délicieuses que procure l'amour
pur, constant et fidèle: tous ces sentimens opposés qui
se combattent, se détruisent ou se renforcent. tous ces
contrastes ^{qui peignent si bien ceux dont l'expression, tout cela était} frappans aussi naturellement exprimé
dans leurs chants que dans leurs danses, prêtait aux

» inflexions de leur voix, à leurs accents enchanteurs, et à tous leurs
 » ce coloris doux et moelleux qui en fait le charme, et qui ^{-mouvement}
 » leur donne un nouvel intérêt.... que dirai-je de plus?
 » nos Baciadere, ont prouvé par la supériorité de leur jeu, comme le
 » musicien, par l'excellence de sa composition, que le tableau de la
 » mollesse et même de la licence apollonique, s'il est bien nuancé et
 » géré avec adresse, est plus séduisant et ^{plait} infiniment davantage,
 » que l'esquive inanimée des usages équivoques et des mœurs à demi-
 » décentes de L'Europe. «

Voilà ce qu'étaient les Baciadere, et ce n'était pas à l'Académie
 royale de musique, mais sur un théâtre du second ordre qu'elles dé-
 ploient ces talents supérieurs, ces grâces naturelles et ingénues, (bien
 qu'elles soient aussi ^{qu'elles soient aussi} que l'ouvrage de l'art,) dont il est impossible de se faire une idée, a-
 moins d'avoir assisté à quelqu'une de ces représentations qui atti-
 rent une foule si prodigieuse. que pourrait-on dire de plus d'un
 Vestris, d'un Gardel, d'un Albert, ou de la Clotilde, de la Bigolli-
 ni, de la Saulnier, et surtout de cette ^{dans une} admirable inimitable, de Mlle
 Gardel dont j'ai exposé plus haut le portrait? méritent-ils plus
 d'éloges ces artistes qui font tant d'honneur au grand Opéra, où
 ils se sont formés dès leur plus tendre enfance, à cet art enchan-
 teur, qu'on serait tenté d'appeler divin, quand il est porté à un
 degré si éminemment supérieur?

D'après cela ne pourrai-je pas me adresser à ceux qui s'obstinent
 à vouloir produire ^{sur notre théâtre} des compositions de ce genre, soit grands Opéras, soit

ballets-pantomimes, où ils espèrent ^{des compositeurs,} trouver des musiciens, des maîtres
de ballets et des danseurs en état de créer et d'exécuter de pareils chefs d'œuvre?
en supposant même qu'il s'en présentât quelquefois dans l'un ou l'autre
de ces genres, je dis plus, dans tous les trois en même temps, qui réunir
tous les talents qu'on a droit d'en exiger, qui possédât toutes les connaissances
que réclame cette vocation, trouverait-il ici toutes les ressources
qui naissent presque d'elle-même en Italie et en France? aurait-il
à choix, comme dans ces deux contrées l'asyle et la patrie des arts,
tous les moyens qui pourraient les mettre à même de faire valoir ces con-
naissances et ces talents, et d'en tirer tout le parti qu'ils peuvent produire?
Un maître de ballets, par exemple, pourra-t-il d'emblée réunir ici une
soixantaine de jeunes gens de l'un et l'autre sexe, en état de remplir ser-
vies et d'exécuter ses plans? et s'il ^{doit} les former, combien de temps
ne lui faudra-t-il pour les trouver, les instruire et les exercer comme
ils doivent l'être, avant de paraître sur la scène? Suffira-t-il seul pour
les familiariser avec tous les genres d'exécution auxquels ils seraient appelés,
ceux surtout qu'il destinerait à jouer les rôles principaux? parviendrait-il
à les perfectionner, quand il n'aura de modèles à leur offrir dans au-
cun de ces genres? Serait-il possible que, dénué de tous secours étrangers,
il pût ^{par lui-même} suppléer à tout ce qui lui manquerait, pour faire réunir et
entreprendre? et quand même il pourrait à force de travail et de constance,
lever tous ces obstacles, la caisse du théâtre serait-elle en état de lui fournir
toutes les sommes dont il aurait besoin, pour conduire son ouvrage au degré
de perfection qu'il devrait atteindre? Le gouvernement serait-il disposé
à faire des avances aussi considérables, et quand il le voudrait, en aurait-il
le moyen dans les circonstances critiques où il se trouve, à une époque
où il y a tant d'autres entreprises plus urgentes, et dont les résultats seraient

infiniment plus utiles, et que cependant il est forcé de s'interdire, ou qu'il ne peut aborder qu'à la longue et pas partiellement.....

On pourrait à ces nombreuses questions, en ajouter encore beaucoup d'autres qui ne seraient pas moins difficiles à résoudre; et aux quelles il faudrait répondre affirmativement et dans le sens qui exige l'exécution d'un projet de cette nature, avant de passer à rivaliser sur ce point les théâtres italiens et français. — Mais quand même nous aurions et des compositeurs, et des musiciens, et des maîtres de ballets, et des danseurs et des danseuses qui pourraient entrer en parallèle avec ceux qui jouissent de la plus grande réputation dans les contrées au niveau desquelles nous prétendons nous élever, tout cela serait en pure perte pour nous, tant que notre théâtre sera aussi mal pourvu qu'il l'est aujourd'hui, de machines, de décoration, de costumes, et en général tous ces objets embellissements non moins somptueux que recherchés, qui contribuent à la pompe, à la magnificence sans laquelle un théâtre ne peut se soutenir dans une capitale, qui font le charme des représentations, et dont la richesse, la variété et l'heureuse disposition constituent ce qu'on est convenu d'appeler l'usage de spectacles; Luxe qui est porté à un si haut degré dans les deux états que j'ai pris pour termes de comparaison, qu'il n'est guères probable que nous puissions jamais y atteindre.

Si donc nous voulons nous prêter aux goûts légers et quelque fois superficiels de cette partie de notre public, qui donne constamment la préférence à tout ce qui est nouveau, à tout ce qui brille, d'un certain éclat, sur le vrai beau, et les genres réellement utiles, et si pour lui plaire, nous nous proposons d'établir, une fois pour toutes, des ballets sur notre théâtre, nous devons nous borner au genre pastoral, et le plus simple, ^{tels que} les folles divertissements, à ces fêtes champêtres qui peuvent composer, que nécessite même quelque fois le sujet de certaines pièces.

Dans ce cas ces sortes de ballets seront de pur agrément, et ne serviront, en quelque sorte, qu'à faire diversion, comme à la comédie française, à la suite d'une tragédie, d'une comédie de caractères ou d'intrigue du haut genre, d'un drame sérieux ou de telle autre pièce en quatre ou cinq actes, dont l'action grave et compliquée aura fatigué, pendant deux heures et plus, l'attention des spectateurs. en effet, comme on ne se proposera dans cette ^{ornation} innovation d'autre but que de délasser l'auditoire et de l'amuser, des sujets gracieux, agréables, qui se déploient avec facilité, qui n'exigent dans le cours de la représentation aucune tension d'esprit, et qui sourient à l'imagination, seront les seuls qu'on puisse mettre sous ses yeux; autrement ils ne rempliraient pas la destination qu'on se serait proposé de leur donner; ils produiraient même un effet tout contraire.

Mais quelque simple qu'on suppose et le sujet et l'aide de ces ballets, encore faudra-t-il pouvoir se procurer ^{un assez grand nombre} de danseurs et de danseuses qui possèdent au moins le mécanisme de leur profession, et qui aient les talents nécessaires pour en remplir les devoirs avec ^{assez de} distinction, pour se faire honneur à eux mêmes, et par contre-coup à la scène, sur laquelle ils ne devront pas se montrer absolument étrangers. on ne pourra pas exiger d'eux ce feu d'imagination, cette facilité d'idées, cette intensité d'action, cette force de génie, ni même cette sensibilité communicative et entraînante, que des artistes ^{consumés} dans leur art doivent déployer, et à un degré éminent, dans les ballets héroïques, allégoriques ou les autres du haut genre;

qui, non seulement excluent toute espece de médiocrité, mais qui même exigent impérieusement une supériorité d'exécution qui ne laisse rien à désirer. mais au moins voudrait-on trouver en eux ce naturel, cette facilité, cette aisance que réclame ce genre de spectacle qui, bien qu'il est exclusivement consacré à l'amusement, est toute fois susceptible de quel que intérêt.

D'un autre côté, il est indispensable qu'ils soient irrévocablement attachés au théâtre, qu'ils en fassent réellement partie, qu'ils aient un maître de ballets, après intelligent, pour les former, et les diriger comme il faut, et qu'ils soient payés à l'année, régulièrement, et après bien pour qu'ils ne soient pas obligés, comme nos musiciens, de perdre les plus belles heures de la journée, à donner des leçons en ville pour subvenir; car ils doivent tout leur temps au public, et ils en auront à peine après pour s'exercer dans leur art, s'ils veulent s'y perfectionner.

Quant aux premiers danseurs et au maître de ballets qu'il serait impossible, pour le présent, de trouver parmi nos élèves, soit qu'on les fasse venir d'Italie, de France ou même d'Allemagne, il faut charger de cette commission plus délicate qu'on ne peut l'imaginer un homme à talent, qui possède bien cette partie, qui ait du goût, une grande habitude du théâtre, et qui sache choisir ceux qui auront tous les moyens propres à les faire réunir sur la scène de notre capitale; car tous les talents ne sont pas toujours en harmonie avec les habitudes et les usages des climats où on veut les employer. Il faut, en outre, leur offrir une perspective plus agréable, plus lucrative et plus sûre que celle qu'ils ont dans le pays qu'on leur fait quitter, car, à avantages égaux, aucun artiste qui a la conscience de ses moyens, ne

10
moyens, ne voudra abandonner sa patrie, renoncer à ses
liaisons, interrompre le cours de ses études, de ses travaux, de ses
projets de fortune, pour venir dans un pays qu'il connaît
à peine de nom, dans un pays dont les mœurs et les habi-
tudes ne sympathiseront pas avec les siennes, et dans lequel
il ne sera pas sûr d'obtenir des succès qui le dédommageront
de ceux dont il jouit déjà, ou qu'il se promet. D'ailleurs, le
portrait, ressemblant ou non, qu'on lui trace des pays du nord,
ne lui donnera pas l'envie de venir y tenter la fortune
à moins, je le répète, qu'on ne lui assure un sort bien su-
périeur à celui qu'il possède. Et puis, les Français surtout
ont une si haute idée de la prééminence de leur patrie sur
toutes les autres contrées; ils se croient si supérieurs aux
autres peuples, et quant à la civilisation, et quant aux
progrès des sciences, des arts et du goût, qu'un homme à ta-
lent ne se déterminera à ce sacrifice, qu'autant qu'il pour-
ra compter sur de grands avantages.

On ne peut donc prendre assez de précautions pour
le choix des artistes qu'on veut attirer ici; on ne peut es-
sayer de mettre assez de prudence et de circonspection. Si on les négli-
ge, ou qu'on ne les remplace qu'à demi, on s'exposera in-
failliblement à des méprises dont on a déjà plus d'une fois
éprouvé les suites désagréables. On fera venir de Paris des
acteurs ou des danseurs, que l'extrême médiocrité de leurs talents

Laisse sans ressources, dans une capitale où tous les arts s'agrément
sont, comme les sciences, portés au plus haut degré de perfection; des
artistes qui n'accepteront la place qu'on leur propose, que pour échapper
à la misère qui les poursuit. On fera bien mieux encore s'il ne man-
que à ces prétendus acteurs ou danseurs, que la pique ou la taille ou la fi-
gure, enfin quelqu'un de ces dehors qui font d'un si grand effet sur le thé-
âtre, et s'ils ne prennent pas à ces défauts qui sont l'ouvrage de la nature
ou du tems, celui d'une absence totale de capacité et de moyens, qui fera
absolument de leur ennemi.

Il est vrai que, grâce au système d'économie que le défaut de ressource
a forcé d'adopter, et qu'on applique à tout, ces accords faits par un
tiers, et les frais de voyage qui les suivent, ne sont pas prodigieusement
dispendieux: mais quelque peu que coûte une mémoire, elle est toujours
très cher, surtout quand elle est irréparable, et lorsque les résultats
qu'elle entraîne, se font sentir à tout le public.

On ne serait pas moins trompé dans son attente, et peut-
être même le serait-on et plus souvent et plus désagréablement en-
core, si on s'en reportait sur l'arrivée incertaine de quelque artiste
qui passerait par Vienne, en allant ou revenant de Pétersbourg, et
qui saignerait nous faire jouir, pendant quelques jours, de ses talents
équivoques, quand même, faute de mieux, il voudrait bien nous ac-
corder un hiver entier, comme l'année dernière, l'Italien Bernadelle
Danseur après médiocre lui-même, et encore plus médiocre
dans compositeur; n'ayant pour remplir ses rôles que deux

ou trois compagnons de voyage qu'il amènerait avec lui, et qu'il aurait exercés, tant bien que mal, il ne pourrait avec de pareils moyens, exécuter un ballet, même du genre le plus médiocre, et la seule ressource qui lui resterait, serait de choisir parmi ceux de nos élèves qui commencent à se former, un certain nombre de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, qu'il dresserait à sa manière, et qu'il les mettrait ensuite, à tout hasard, sur la scène, comme figurans. Des artistes de ce calibre, rassemblés presque sans choix, exercés à la hâte, et qui n'auraient pas même le temps de prendre une idée du rôle qu'ils auraient à jouer, ces artistes exécuteraient à la suite les unes des autres, des danses simples ou figurées, mais non ce qu'on doit appeler des ballets.

Sous me direz que bien que ces danses n'appartiennent réellement à aucun genre proprement dit, elles peuvent cependant offrir un spectacle assez agréable, si les rôles sont distribués et remplis comme ils doivent l'être, et qu'il règne une certaine intelligence dans le mode de leur exécution. A la bonne heure. Si on observe exactement ces deux conditions, ce dont, au reste, je ne voudrais pas répondre; encore même ne serait-ce pas assez. En effet, il faudrait en outre, que ces danses présentassent une action quelconque, quelque simple qu'elle fût; que le sujet de cette action offrît des situations, une

Si non d'un très grand intérêt, du moins capable d'amuser l'audi-
toire, et de nature à pouvoir être comprises par tous les specta-
teurs; il faudrait enfin que le compositeur ou le directeur
des ballets sût y mettre tout le goût dont ils seraient sus-
ceptibles. Je suppose encore que les décorations, les draperies,
les costumes et tous les autres accessoires, sans être d'une gran-
de magnificence, auraient du moins quelque fraîcheur, et
seraient en harmonie avec le sujet de la fable qu'on aurait
mise en action. Cependant, avec tous ces secours, ces danses ne
pourraient jamais remplir leur véritable destination,
elles manqueraient ou n'atteindraient pas le but qu'on se
serait proposé. en un mot, ce seraient, je le repète, ^{non des ballets}
^{pantomimes, mais de} -simples divertissemens, d'un très faible intérêt, et dont l'exécu-
tion, en la supposant un peu soignée, ferait tout le mérite.

Cependant, si malgré toutes les raisons que j'ai allé-
guées contre ce genre de spectacle; si malgré l'impossibi-
lité démontrée de lui donner, ^{si non} ~~non seulement~~ toute la va-
litude dont il serait susceptible, mais du moins un peu plus
de dignité et d'élévation qu'il n'en a communément
^{ici,} chez nous, nous voulons absolument l'adopter, ou plutôt
le maintenir sur notre théâtre, ce n'est pas au moins en
Italie que nous devons chercher des modèles en ce genre.
Bien qu'on regarde communément cette belle contrée

Comme la mere et l'aïeule de tous les arts en general, elle doit toute fois se
lever, (du moins pour ce qui concerne le theatre) à la supériorité de l'indé-
qu'elle s'est acquise, et quelle conservera peut-être à jamais, dans toutes les bran-
ches de la peinture et de la musique. Quant à la danse figurée qui entre
dans la composition des ballets pantomimes, qui en forme l'énème, qui en est
l'ame, et qui leur imprime ce caractère d'originalité qui la distingue, c'est à
la France que cette supériorité doit être exclusivement dévolue: elle y a des
droits que l'Italie même ne peut lui contester.

Ce n'est point au hasard, ce n'est point sur de simples oui-dires, que je
lui attribue cette prééminence. J'ai vu, j'ai suivi avec la plus grande
attention, la marche des principaux théâtres des deux nations. J'ai
assisté à la représentation d'un grand nombre de ballets de tous les genres,
et l'expérience m'a convaincu que ceux des Français méritent à tout
égard, d'être placés au premier rang. Parmi les personnes qui ont obser-
vé comme moi ces divers théâtres, j'ai vu qu'il n'y en ait une seule qui soit
d'une opinion contraire.

Les artistes de cette nation conçoivent avec une intelligence rare tous
les sujets sur lesquels on peut établir le plan d'une pantomime, de quelque
genre que ce soit, depuis le plus élevé jusqu'au plus commun; ils les exécutent
avec une facilité qui ne laisse appercevoir aucune trace de travail, ils y
déploient un naturel, une aisance qui seroient souvent un véritable écueil
pour ceux qui veulent les imiter, et qui ne sont pas familiarisés avec
leur méthode. quelque soit la nature de l'action, fût-elle même aussi
compliquée que celle de nos drames et de nos romans modernes, leurs sujets sont
toujours traités avec une simplicité qui, sans nuire à l'intérêt qu'ils doi-
vent exciter, met à la portée de toutes les classes de spectateurs, l'objet et le but
de la fable qu'ils développent. Parmi ce grand nombre de tableaux qui se
succèdent

dans leurs pantomimes, il n'en est pas un seul qui ne présente quelques développemens heureux. Ils ont tous de la grace, et quelque chose de vivant, de naturel et de moelleux qui plaît à l'imagination, et qui l'attache comme à son insu. ^(a) L'intrigue est bien ourdie, bien conduite, et n'emploie aucun moyens forcés pour se soutenir, aucun incident extraordinaire pour la débrouiller. Tous les épisodes se lient et se coordonnent sans effort. Le dénouement auquel ils aboutissent tous en même tems, arrive comme de lui-même et se trouve naturellement à la place qu'il doit occuper: on n'y voit que le commencement et la fin de l'intrigue, telles qu'on devrait les prévoir. Du reste, il n'y a ni bruit ni fracas: du mouvement, mais un mouvement amené par les circonstances, même de l'action, et dont les résultats sont aussi simples que le sujet.

En Italie, c'est précisément tout le contraire. quelque simple que soit le sujet, les incidents qu'il fait naître doivent être absolument compliqués, et chargés d'accidens, qui le compliquent continuellement. Chaque scène doit amener de gré ou de force, quelque nœud qui se lie et se délie avec effort. Cette élégante simplicité que le Français regarde comme la première qualité du ballet pantomime, et qui réellement en fait le charme principal, ne ferait aux yeux de l'Italien, qu'une routine monotone,

(a) L'idée que je donne ici du naturel et de la simplicité des ballets français, ne peut gueres s'appliquer qu'à ceux qui se donnaient sur les principaux théâtres de la capitale; encore faut-il en excepter ceux que le Mélo-drame a choisis pour les traiter ^{en effet}. Cette foule de danses simples, offiées, de divertissemens, de fêtes champêtres, et guerrières, d'évolutions exécutées en même, de tableaux traités avec le plus grand appareil, de solos, de pas de deux, de trois, ^{de ce poème} d'épisodes enfin de tous genres, qui courent à chaque instant de scènes, et les morcellent sous prétexte de les embellir, tous ces prétendus ornemens qui s'ont prodigués jusqu'à la satiété, ne sont réellement dans le genre ni du ballet, ni de la pantomime, et ne ressemblent nullement à ceux qui se donnaient ^{ou séparément} à l'Académie royale de musique, ou conjointement avec les grands opéras, pour leur servir d'embellissement. cela ne peut être autrement; car bien que la musique et la danse soient, en général, les parties les moins affectueuses, et même les plus déguisées du mélo-drame, cependant, la monotonie embrouillée de ces sortes de poèmes, l'antithétisme qui y règne, l'incohérence qui s'y maintient d'un bout à l'autre, doivent nécessairement introduire

ennuyeuse et fatigante. Il lui faut des événements extraordinaires, des incidents surnaturels, des épisodes romanesques, une action chargée de merveilleux, des coups de théâtre qui aient quelque chose de surprenant et même de terrible. Rien de ce qui est dans la nature, rien de ce qui s'annonce avec simplicité, de ce qui tombe de soi-même sous les sens, ne peut l'intéresser, ni par conséquent trouver place dans ses ballets.

Quant aux détails de l'exécution observée séparément et sans rapport avec l'action, vous n'y trouvez ni plus de naturel, ni plus de vérité: ils ne présentent pas même toujours ces traits de vraisemblance qu'on exige dans les objets les plus ordinaires. D'ailleurs, il semble qu'on ait pris à tâche d'en bannir ce ton d'aisance et d'aménité, que je représentais tout à l'heure comme devant former le premier caractère de ce genre de spectacle. Au lieu de ces pas filés avec autant de grâce que d'aménité de légèreté, qui sont le triomphe du danseur français, ce sont presque toujours des sauts, des bonds, des tours de force qui effraient une partie de l'auditoire; et qui, en général, excitent plus de surprise que d'admiration et de plaisir. Voyez ces danseurs dans certains rôles surtout, où la bouffonnerie s'allie avec, on ne sait trop comment, avec ces ^{des caractères} rôles héroïques et même tragiques; ils y remplissent pleinement leur destination; toute leur représentation, d'un bout à l'autre, est un véritable opéra-buffa; c'est Scaramouche, c'est Pantalon ou Arlequin qui vous amusent par leurs sauts, leurs gambades, leurs contorsions et leurs grimaces. Il vous lancent des

=voyez à la page suivante la suite de la note oubliée ici. —

entre-chat comme jadis notre fameux sauteur Georges,
qui, plus d'une fois, a pu faire mourir de frayeur quelques
unes de nos folles femmes. Vous croiriez voir un Furioso qui se
balance hardiment sur une corde, où ses pieds trouvent à pei-
ne un point-d'appui, qui se donne la torture, qui s'expose,
chaque jour, à se disloquer tous les membres, pour avoir la
plaisir de se jeter non de la nature, et de s'élever au des-
sus de tout ce que les forces ordinaires de l'homme peuvent
exécuter de plus hardi et de plus difficile. Leurs gestes, leurs
mouvements, leur attitude sont à l'unisson avec ces sauts
périlleux, tout tend à ce but qui semble être le seul qu'ils
se proposent. aussi leur jeu, bien que concerté avec un
très grand art, n'a rien d'imposant ni d'agréable, par-
ce que, pour la plupart d'entre eux, la perfection de la
danse consiste uniquement dans la force et la rigueur
de l'expression qu'ils y déploient.

= Dans leurs ballets, bien des situations forcées, qui ne sont en
harmonie même indirecte ni avec le sujet, ni avec l'objet et le
but de l'action. — Quant aux théâtres de province, si leurs bal-
lets, ^(lorsqu'on en donne, ce qui heureusement arrive rarement) pèchent en quelque chose, ce n'est pas ordinairement par le
défaut de naturel et simplicité, car ces deux qualités y sont quelque-
fois portées à l'excès. Le vice qu'on peut leur reprocher avec plus de fon-
dement, c'est le manque total ou partiel d'intelligence et de goût
dans la composition, et souvent aussi dans l'exécution. J'en ai souvent
vu de très ingénieux et de très sagement coordonnés dans quelques grandes
capitales, comme Lyon, Marseille, Bordeaux, Toulon &c. mais c'est
une espèce de phénomène qui ne se renouvelle pas tous les jours.

pour montrer plus ici, je les renvoie à la 1^{re} du 1^{er} volume

Uniquement! Je me trompe; il faut y ajouter le grotesque, qu'ils poussent presque toujours à un excès qui révolte tous les gens de goût, et qui ferait peut-être même regardé comme le comble du ridicule sur notre théâtre, où ce genre détestable, quoique moins généralement applaudi qu'autrefois, est encore assez en vogue. ^(a)

Il paraît que les Italiens ont une autre idée du comique d'action, car ils ne se contentent pas de s'outrir dans leur jeu, par le ton forcé qu'ils prêtent à tous leurs gestes, à toutes leurs attitudes, et par les grimaces indécentes dont ils les assaisonnent; mais ils prennent encore le plus grand soin qu'il y ait toujours dans les décorations, les draperies, les costumes, ^{sur tout} la formation des groupes, le choix et l'entente des couleurs, quelques singularités qui se raccrochent avec ^{construction} la ~~laine~~ bizarre de leur pantomime. Aussi, malgré la richesse et la somptueuse magnificence qu'ils y déploient, tous ces accessoires perdent dans leurs ballets, une grande partie des beautés et des agrémens qui leur donnent tant de prix dans les grands opéras. Les gens ordinaires accoutumés au ton des parades si multipliées dans toutes les villes d'Italie, ne ^{trouvent} ~~voient~~ dans ces représentations incohérentes et bizarres, rien que de naturel: elles sont conformes aux goûts qu'on leur a inculqués, aux habitudes qu'on leur a données. Mais les connoisseurs étrangers, ceux même du pays, et en général, tous les gens honnêtes, voient d'un œil de pitié ce mélange ridicule de petitesse et de grandeur, de grotesque et de dignité, de qualités précieuses et de défauts revoltans. Les premiers n'ont pas toujours énoncé leur opinion

(a) La note insérée pour cette lettre, étant trop longue, pour braver place ici, je l'ai renvoyée à la fin du paragraphe.

aussi hautement qu'ils le feraient en France; en Angleterre, en Allemagne, car ils savent combien les Italiens sont jaloux de la supériorité qu'ils croient devoir ^{être attribuée} aux progrès que les arts ont faits chez eux: mais ils se dédommagent de cette contrainte dans les Sociétés mieux choisies, où ils jouissent de plus de liberté.

Il faut pourtant convenir que malgré tout ce gigantesque étalage de contrantes qui offrent souvent la bizarrerie la plus fantaisique, leurs pantomimes sont traitées avec un art qui leur donne, au premier coup-d'oeil, un air de grandeur, un ton de majesté qui en imposent. D'un autre côté, la richesse et la variété des embellissemens qui en rehausserent l'éclat, y prêtent à l'illusion un charme que tout le grotesque et le ridicule qu'ils y mettent, ne peuvent faire disparaître ^{entièrement}: et bien qu'ils ne la donnent réellement qu'à ces prestiges, ^{magiques}, ^{on serait parfois tenté de} croire que ce raffinement des Luxus tient lieu de l'intérêt qui manque au sujet. D'ailleurs comme l'action est ordinairement très compliquée, ^{renforce encore aux yeux de ces} l'attention suivie qu'elle exige, ^{de bon espoir} ajoute encore à l'effet qui en résulte. ^{tojours amateurs} Aussi j'avouerai que si leurs compositeurs et leurs danseurs pouvaient s'autoriser à mettre, les uns dans leurs compositions, les autres dans leur jeu, ^{un peu} plus de naturel, d'aisance et de simplicité, s'il y avait moins de fracas et de mouvemens forcés, la plupart de

Leurs ballets et de leurs pantomimes pourraient passer à toutes les
lres pour des ouvrages achevés.

Cependant, quelque avantage que leur donne cet aveu, les
modèles que nous offre l'Italie ne sont pas faits pour nous,
et ce n'est que sur les théâtres français que nous trouverons
et ce choix de sujets agréables et gracieux qui plaisent
à toutes les classes de spectateurs, et ce mode d'exécution tou-
jours conforme à la nature et aux convenances; qualités
qui doivent entre autres distinguer éminemment un spec-
tacle de ce genre, qui en font le principal mérite, et sans
lesquelles il ne peut amuser, ni à plus forte raison, intéresser
un auditoire composé de gens de goût.

Dans le vrai, si nous entendions bien les intérêts de la
scène nationale, nous rejetterions jusqu'à l'idée de l'enri-
chir de ce nouveau genre, et nous ne chercherions pas plus
à imiter les beautés des ballets français, qu'à éviter les
défauts de ceux des Italiens, dans la crainte de ne réunir
ni dans l'un ni dans l'autre, mais surtout qu'aux
premiers. En effet, en supposant même que nous fussions
sensibles comme nous devons l'être, à la prééminence que
leurs artistes se sont assurée dans ce genre, jamais, je le
répète, nous ne parviendrions à donner aux pantomimes

que nous voudrions tirer de leur repertoire, ou que nous im-
iterions d'après leur méthode, ce degré de perfection qu'ils
acquièrent si facilement dans la capitale d'un empire, que
tous les arts d'agrément semblent avoir choisi pour leur
asyle, et qui voit naître chaque jour de nouveaux chefs-
d'œuvre; dans une capitale où les ressources affluent de
toutes parts; où les distinctions et les encouragements de tous
genres vont chercher le talent jusqu'au sein de l'obscurité
qui le dérober aux regards; où les artistes ^{ainsi que} comme les mo-
dèles naissent et se multiplient comme par enchan-
tement, et n'attendent que le moment d'être employés;
où l'on peut enfin se permettre des superfluités,
que nous devons nous interdire jusqu'à l'époque où
nous serons suffisamment pourvus de tout ce qui nous
est absolument nécessaire dans des genres plus utiles;
époque qui n'est pas aussi prochaine qu'on pourrait
le croire, et que tout le zèle et les lumières des membres
qui composent la direction générale et particulière du
théâtre ne pourront, faute de ressources, de modèles et
d'encouragements, accélérer comme ils le voudraient.

Cette difficulté que je crois insurmontable d'intro-
duire ici sur la scène des ballets pantomimes, du moins
d'un genre aussi élevé que ceux qu'on donne en Italie et

en France, devient encore une nouvelle preuve de l'impossibilité bien décidée d'y donner de grands opéras; car un opéra sans ballets, et sans ballets caractéristiques qui offrent une action soutenue et complète, est comme un corps sans âme.^(a) Non seulement ces riches accessoires lui servent d'ornement, mais on a vu qu'ils rentrent presque toujours dans le plan général du drame qu'ils embellissent, et qu'ils en forment une des parties essentielles: or cette partie n'est pas la moins intéressante pour les gens qui consultent plus leurs sens que leur cœur, et qui jugent de tous les objets sur le rapport, exact ou non, de leurs yeux et de leurs oreilles.

Mais, je le demande, dans tout ailleurs, tel que celui qui se rassemble le plus communément au spectacle, cette classe d'hommes irréfléchis que, d'après La Mettrie, je serais tenté d'appeler hommes-machines, n'est-elle pas presque toujours, et à quelques exceptions près, la plus nombreuse, et celle qui donne le ton? que serait donc aux yeux de pareils specta-

^(a) Il faut en excepter ces grands opéras qu'on donne de temps à autre, sur les principaux théâtres d'Italie, ces opéras par excellence et d'un appareil solennel, du genre héroïque ou tragique, ces chefs-d'œuvre auxquels les plus grands maîtres ont apposé le sceau de leur génie. Ici les formes de leur construction et leur extrême longueur, ils peuvent ne pas comporter de ballet, et surtout de ballets pantomimes, dont l'action tiendra par un rapport direct à celle du poème exécuté en musique. La chant et l'accompagnement offrent tant de beautés, qu'ils suffisent pour occuper toute l'attention des spectateurs. malgré ^{cela} il y en a bien peu qui n'aient pas quelques divertissements à la fin, et souvent même dans les entre-actes: mais ils sont d'un genre beaucoup plus simple, et n'offrent pas cet intérêt qu'on peut appeler théâtral. aussi les vrais connaisseurs ne s'occupent-ils pas s'en occuper. —

Spectateurs, un opéra dénué de ces ballets pompeux et insignifiants, dont on leur a fait tant de fois les descriptions les plus brillantes? en supposant même qu'on leur substituât quelque fête champêtre, quelque divertissement d'une exécution simple et sans appareil, quel cas en feraient-ils, quand ils verraient qu'ils répondent si peu à la haute idée qu'ils ont conçue de ces belles pantomimes, où l'imagination, l'art et le goût s'éploient à l'enrichir toutes leurs richesses?

Si ces divertissements venaient à la suite d'une pièce de théâtre ordinaire, surtout du genre grave et sérieux, telle qu'une tragédie ou une comédie de caractère en cinq actes, ils pourraient ^{les Spectateurs} ~~les amuser~~, faute de mieux, ils délasseraient au moins leur esprit fatigué par une attention trop long temps soutenue. mais s'ils sont destinés à former le complément d'un grand opéra, à diviser ses actes, à embellir ses scènes principales, observés sous ce point de vue, ils leur paraîtront arides et mesquins; indignes même d'occuper la place qu'on leur assigne. Par cela seul que leur imagination aura été trompée dans son attente, elle se refusera à ce genre d'amusement, il ne pourra l'intéresser, parce qu'il sera au dessous de ce qu'elle attendait, et je pourrais peut-être ajouter qu'elle aura d'autant plus de raisons de le rejeter, que très probablement ni le chant ni la musique ne seront de nature à la dédommager d'un sacrifice qu'elle ferait à regret.

Si les operas Italiens, un très petit nombre excepté, exigent des ballets et des pantomimes, bien que la beauté des décorations, la richesse des accessoires, ^{mais surtout, la noblesse de l'action} l'excellence de la musique, et la perfection du jeu des acteurs puissent suffire pour les soutenir et les mettre en vogue; à plus forte raison les operas français doivent-ils être assujettis à cette règle. ^{en effet,} car les ballets, non seulement contribuent à leur ornement, mais en constituent même, en quelque sorte, l'essence, par une suite des rapports qu'on établit ^{plus généralement} entre l'action qu'ils présentent et celle que développe le poème. Tous les auteurs qui ont traité de L'opéra et des ballets, entre autres le P. Menestrier L'abbé de Léprieux et des ballets, entre autres le P. Menestrier L'abbé de Léprieux, Dancbet, La Motte et surtout M. de Molière s'accordent unanimement sur ce point, tous conviennent que les sujets les plus élevés, ^{les plus nobles} les poèmes héroïques et les tragédies, lorsqu'ils sont mis en musique, peuvent et doivent avoir comme tous les autres genres, des divertissements de danse et de chant, plus ou moins graves suivant la nature de l'action qui les détermine, et que dans tous les cas, l'objet qu'on s'y propose, doit offrir un intérêt marqué, et se lier par des rapports sensibles, avec celui de la pièce à laquelle ils servent d'ornement, à moins qu'ils ne forment eux-mêmes une action détachée. Le ballet pan-

— tomime

phantomime, disent-ils, doit former partie du poème hé-
roïque et de la tragédie musicale; il est même un acce-
soire nécessaire du sujet principal de l'action. c'est par cette
raison que le merveilleux entre aujourd'hui dans la
construction de ces sortes de ballets, et que la danse
y est mise en action. ce genre présente un grand
nombre de ressources et pour la composition et pour
l'exécution; il contribue puissamment à l'amuse-
ment des spectateurs. il offre à la poésie, à la peinture,
à la musique et à la danse, des occasions plus fréquentes et des
moyens plus sûrs de déployer toutes leurs richesses; il prête au
jeu des machines un champ bien plus vaste; il en rend l'effet
plus sensible et plus étonnant. or ce jeu et l'effet qui en résulte
sont une des sources les plus fécondes de beautés au théâtre lyrique,
et tant de moyens réunis doivent puissamment contribuer à l'a-
musement des spectateurs, et ne peuvent manquer de captiver
tous les suffrages.....»

Un auteur moderne qui a traité cette matière en maître de l'art
joint à toutes ces circonstances d'un intérêt déjà si pressant, un grand
nombre d'autres détails plus circonstanciés encore; et qui seuls devraient
suffire pour nous convaincre pleinement de l'impossibilité d'introduire
ce genre de spectacle sur notre théâtre. Comme ce morceau est
trop long pour pouvoir trouver place ici, ^{en entier,} je me bornerai à quelques
traits plus frappants.

traits plus frappans, et plus propres à donner à mon aspektion les
caractères d'une vérité démontrée.

L'inséparable variété, dit ce auteur, qui doit nécessairement régner dans la
construction comme dans l'exécution du poème héroïque et de la tra-
gédie, lorsqu'ils s'animent sous la forme de drames lyriques,
remplace avec un seul le charme puissant mais unique qu'ils
doivent à la déclamation; quand ils suivent la marche à laquelle
l'art semblait les avoir bornés. Ce mélange ingénieux et agréable
de chant, de musique et de danse qui se lient naturellement, se coor-
donnent sans effort, et se prêtent un appui mutuel; cette foule d'acces-
soires qui s'y joignent et qui leur servent d'accompagnement; une
action prolongée, soutenue et importante dans sa marche comme dans
ses résultats; des actions épisodiques plus courtes, qui distraient l'attention,
et l'occupent sans la fatiguer; des fêtes galantes qui se succèdent avec
tant de rapidité, que l'œil peut à peine en suivre le cours; des situations
pleines d'intérêt et qui semblent naître d'elles mêmes; des incidens multipliés
à l'infini, et cependant toujours amenés à propos; une foule d'ém-
bellissemens de tout genre qui renchérissent tous les uns sur les au-
tres, et qui tous offrent les détails les plus piquans; enfin cette foule
de spectacles variés, dont aucun ne se ressemble, et qui forment un spec-
tacle unique, un ensemble presque divin: combien d'objets
capables de faire une impression vive sur tous les sens, de cap-
tiver l'imagination, et d'occuper agréablement un auditoire
composé de gens aimables, qui se livrent sans gêne à tous
leurs goûts, et qui ne cherchent que le plaisir!
» . . . pigner à cela la magnificence des décorations, la richesse

richesse des draperies, la fraîcheur des costumes, le choix et
l'entente du mélange des couleurs, l'élégance des accessoires
qui s'y rattachent, la disposition toujours ingénieuse des
groupes, l'art observé dans la ^{distribution} disposition du luminai-
re, l'excellence de la musique, la justesse et la pureté
du chant, l'harmonieuse mélodie de tous les morceaux
d'accompagnement exécutés par l'orchestre; en un
mot, la réunion de tous les prodiges que peuvent en-
fanter les arts, et vous concevez qu'un spectacle aussi
riche, aussi brillant doit attirer la foule; et captiver
tous les suffrages. Il est digne d'intéresser, non seule-
ment les Français, pour lesquels toutes ces merveilles
naissent, se succèdent et se renouvellent chaque
jour, mais aussi les étrangers, de quelque pays qu'ils
soient, fussent-ils les plus légomatiqes des hommes....

Ce n'est là qu'une faible esquisse des beautés de
tout genre qui réhaussent l'éclat, ^{en général,} ^{précisément} par de
tous les ballets, ~~particuliers~~ ^{en général,} qui se donnent à l'aca-
démie royale de musique, mais au moins de ces par-
tommes d'un genre supérieur, qui y jouissent d'une
juste célébrité, et qui aussi obtiennent les applau-
dissements de tout l'auditoire, quelque souvent qu'ils
se répètent. Or, nous ne pouvons nous le dissimuler,

ces ballets, ces pantomimes, et les opéras auxquels ils
servent d'embellissement, sont les seuls qui, bien traduits,
dans notre langue, quant aux paroles, et bien imités,
quant aux ~~gestes et attitudes~~ ^{embellissements qui les décorent,} pourraient
réussir sur notre théâtre, parce qu'ils sont les seuls
qui s'accordent ^{régulièrement} avec la marche de la scène polonai-
se, avec les talents des acteurs qui y jouent les pre-
miers rôles, avec les goûts dominans des spectateurs
qui la fréquentent plus habituellement. ^(a)

Je pourrais encore ajouter une raison qui peut-
être serait encore d'un plus grand poids; c'est qu'au-
moins les opéras et les ballets pantomimes français
roulent toujours sur des sujets intéressans, et présen-
tent une action suivie, bien soutenue et terminée
par un dénouement simple, naturel et toujours con-
forme aux règles, tandis que les compositions Ita-
liennes dans ces deux genres, sont si dénuées, si
arides, si dénuées d'intérêt, que les premiers connoisseurs
les suivent avec la plus grande ^{sollicitude} attention, pendant
un ou deux mois sans interruption, savent par cœur
les plus beaux morceaux de chant, et ne seraient pas
en état de dire un mot du sujet de la pièce, auquel ils
n'ont donné aucune attention, parce qu'en effet il n'était pas digne

^(a) Je n'excepte pourtant la musique, dont l'attention offrirait peut-être plus de difficultés à notre or-
chestre à nos chanteurs et à nos cantatrices, que la musique Italienne; bien qu'au premier
coup d'œil, elle paraisse plus simple, plus naturelle et moins travaillée avec moins de recherche.

Mais pour introduire sur notre théâtre les opéras, les pantomimes et même les simples ballets des Français, il faudrait avoir pour la main et les moyens et les ressources que les compositeurs et les acteurs de cette nation peuvent chaque jour employer à leur gré et suivant les circonstances.

Or, je l'ai dit, je ne puis apercevoir, ces secours si puissants, si efficaces, et sans lesquels aucune entreprise de ce genre ne peut réussir, ces secours qui viennent offrir d'eux-mêmes aux artistes français, sont très rares ici; ils ne se présentent qu'à la longue et de loin à loin; souvent même ils échappent à toutes nos recherches. ^{- cependant, non seulement les avoir à sa disposition, mais} Il faudrait ^{encore} pouvoir les réunir, les faire marcher ensemble, les diriger tous, ^{et} en même temps, au but qu'on se propose, et les faire agir concurremment, pour qu'ils produisent à coup sûr l'effet qu'on s'en promet: mais cette réunion d'efforts, ^{- et surtout -} cet accord de moyens est impossible chez nous; nous ne pouvons les aborder que séparément; à peine pouvons nous saisir au besoin ceux qui sont d'une nécessité plus urgente, et jamais nous ne parvenons à leur donner toute la latitude qu'ils doivent avoir; d'où il

résulte nécessairement que leurs effets sont à peu près nuls.
J'en reviens donc toujours à la conséquence que j'ai tirée
plus haut, que nous devons, jusqu'à nouvel ordre, nous en-
tendre ces trois genres de spectacles, ainsi que les Drame
héroïques et les mélodrames, et que s'il en est un que nous
puissions, nous ^{à la rigueur,} permettre par intervalles, ce sont les
ballets ordinaires, d'une composition et d'une exécution
simple, naturelle et facile, mais qui pour tout présen-
tent un peu plus d'intérêt que la Colonne de Thermopyle
sur les rives de la Vistule, et les grotesques ou
Les ^{garçotes} ~~garçons~~ russes et hongroises de M. Köbler; car de
pareils divertissements ne font ni des pantomimes
ni des ballets, ^(a) mais des danses séparées, sans suite
et sans liaison, qui peuvent amuser un instant, mais
qui finissent toujours par ennuyer, surtout quand
elles sont si souvent répétées.

Quant aux Opéras-comiques que peut nous
fournir le théâtre français de ce nom, je suis loin
de les proscrire; je les crois au contraire de nature
à réussir sur ^{la scène de notre capitale,} notre théâtre. Je désirerais seule-
ment qu'ils fussent choisis avec un peu plus de soin
— qu'un grand nombre de —
— celles dont on a prétendu enrichir notre répertoire;
(a) toute danse qui ne peint qu'elle-même, tout ballet qui n'est qu'un
bal, doivent être bannis du théâtre lyrique. — J. J. Rousseau.

et qu'on mît un peu plus de précision, d'élégance, et de naturel dans leur exécution, et surtout qu'on sentît mieux la nécessité indispensable d'établir des rapports fixes et sagement calculés entre la nature des rôles et le talent des acteurs qu'on en charge. Il serait sans doute, aussi à désirer que MM. nos traducteurs (je ne parle pas de tous) daignassent se souvenir que la langue polonaise est assez riche ^{par elle-même,} pour leur fournir toutes les tournures et les expressions dont ils ont besoin; et que ces remplissages oiseux, ce mélange de termes empruntés d'idiomes étrangers ne peut que corrompre le style au lieu de l'embellir. D'un autre côté, ceux de leurs lecteurs qui possèdent à fond ^{la principale} la littérature dramatique, et qui sont versés dans la littérature allemande et française ^{à laquelle nous devons} qui nous fournissent tant d'excellents ouvrages, ne seraient pas fâchés qu'ils s'abstiennent de substituer aussi souvent leurs idées à celles de l'original qu'ils traduisent, et qu'ils tâchent un peu mieux d'adapter aux mœurs actuelles et au goût du jour, les pièces qu'ils nous donnent.

Quant aux compositions du genre de nos environs, tant provinciaux que poètes, on sent bien que je ne comprendrai pas sous cette dénomination générale d'opéras comiques, ces farces ridicules, ébauches à peine ourdies, que l'intrigue, l'ignorance ou la flatterie rangent parmi les productions originales,

et qu'elles tâchent, mais en vain, de nationaliser; J'agisrais contre mes principes, et ma conscience; je trahisrais l'art dramatique dont je défends les intérêts et la gloire; si je pouvais joindre mes applaudissements à ceux du vulgaire; et donner des éloges à des esquisses aussi imparfaites, chargées d'autant d'absurdités et d'in vraisemblances; ^{contribuer enfin pour ma part au triomphe de ces} ~~ces~~ ^{ces ouvrages} caricatures bizarres, mêlées de mauvais prose et de vers plus médiocres encore; auxquelles on applique à la hâte une musique bonne ou mauvaise, qu'en tenant qu'on imite de quelque opéra italien ou français, que les trois quarts et demi des auteurs ne connaissent pas même de nom. Je sais bien qu'en dépit de leur extrême médiocrité si justement décriée par les connaisseurs, ~~et~~ ^{ces ouvrages} se montrent plus hardiment sur la scène que les meilleures compositions, et qu'ils ne craignent pas d'y reparaître aussi souvent que la cabale leur en ouvre l'accès; mais ni ces fréquentes apparitions, ni les applaudissements tumultueux qu'ils obtiennent à chaque fois, ne parviendront à les rendre meilleurs. En vain la faveur mercenaire d'un certain public dont on s'est assuré d'avance, les appuie et leur ^{prodige} ~~ménage~~ des suffrages, tous les efforts et de l'auteur et de ses partisans ne pourront prévaloir contre l'opinion des personnes sages et des spectateurs s'intéressés; ils ne parviendront pas à sauver ces minces productions du mépris dont elles sont dignes, et du néant auquel la voix publique les a dévouées dès leur naissance.

N^ote du paragraphe précédent:
article: Ballets et Pantomimes: = page . . .

J'ai dit que ce genre (le grotesque) si en vogue autrefois sur notre théâtre, et si généralement applaudi, n'était pas encore tout à fait passé de mode. Il faut bien que cette assertion ne soit pas tout à fait dénuée de fondement, puisque nous voyons, même de nos jours, des champions descendre dans l'arène, pour prendre la défense de cet abus si hautement décrié partout, et pousser l'impudeur jusqu'à tourner en ridicule quiconque ose lui porter la moindre atteinte. Heureusement ces malencontreux Don quichottes ne forment pas le plus grand nombre, et malgré tous leurs efforts, la fausse et la bouffonnerie, quoique déguisées sous le nom de comique, sont regardées, comme des vices impardonnables, comme des indécences révoltantes, par toutes les personnes ^{d'un jugement sain, et} sages, qui pèsent avec raison, que le théâtre doit être une école de goût, de décence et de mœurs. espérons qu'insensiblement cette opinion deviendra générale, et que tout le monde finira par se convaincre que les ballets, les pantomimes et les comédies ~~troubles~~ peuvent admettre le comique, et même un comique très gai, sans se jeter dans le burlesque, sans tomber dans l'extravagant et le ridicule, en un mot, sans avoir recours au grotesque. espérons encore qu'il viendra un temps où l'on sentira
- que tout ce qui

116
plait, et même après généralement, n'est pas toujours
ce qu'il y a de meilleur, ne porte pas toujours l'impression
de la raison et du goût. Osons dire la vérité toute entière:
qu'une ^{composition} chose qui répugne également à l'une et à l'autre,
trouve des approbateurs, il n'y a rien en cela qui doive
nous étonner, car la plupart des spectateurs ne cher-
chant qu'à se distraire et à s'amuser, il est tout naturel
qu'ils applaudissent plutôt à ce qui peut leur donner
du plaisir, qu'à ce qui leur offrirait l'idée du vrai et
du beau. D'un autre côté, ces prétendus amateurs du
théâtre ressemblent un peu à nos politiques du jour;
ils aiment l'extraordinaire, le merveilleux: tout ce qui
est hors de la nature, tout ce qui sort du cours ordinaire
des choses, a droit de leur plaire, et ne manque jamais
d'obtenir leurs suffrages. Les sensations sont pour eux
ce qu'est le bonheur pour le commun des hommes;
ils en jouissent sans les réfléchir, sans penser même
à en rechercher les causes. Or le grotesque réunit
les deux avantages qu'ambitionne cette classe de spec-
tateurs; il les égaré, il les amuse, et leur offre sans
cesse, soit dans l'action, soit dans le discours, des tableaux

remplis d'un merveilleux romanescque, qui les ravit en ex-
tase. Cependant cette manie ridicule préconisée, l'admirée par
tous les gens de mauvais gout, qui forment toujours le plus
grand nombre, et admise sur presque tous les théâtres, en est
généralement proscrite aujourd'hui. Les Italiens eux-
mêmes qui l'avaient le plus accréditée, et qui s'y livraient
avec une espèce d'enthousiasme, commencent à se
corriger, et probablement ils finiront comme les
autres, par ^{renoncer absolument à} perdre le gout de cet abus monstrueux,
aussi opposé aux principes de l'art dramatique,
qu'à ceux de la saine raison et du bon gout. nous som-
mes donc fondés à croire qu'une fois banni de la scène
prolongée, il le sera pour toujours, et que malgré
les éloges que lui prodiguent quelques Zoïles, détract-
teurs nés de tout ce qui est beau, de tout ce qui est dans
la nature, il n'exera jamais y reparaitre.

mais si cet abus est intolérable dans les ballets,
dans les pantomimes, et même dans les parades, où
l'action ne s'exprime que par des gestes et des attitudes
qui en peignent les principales circonstances, combien ne
doit-il pas paraître plus révoltant dans la comédie, où
l'élocution se joint à ce langage muet, où les faits se
développent

se développent dans une suite de dialogues, qui doivent les expliquer avec autant d'ordre que de clarté, indépendamment des secours que leur prêtent et ces gestes et ces attitudes? Je ne dis-conviens pas que bien des espèces de comédies et de petites pièces comportent le comique jusqu'à un certain point. L'étymologie même de leur dénomination l'indique assez clairement. mais autorise-t-elle ce genre de comique bouffon, ce grotesque ridicule qu'on voudrait maintenant chez nous, en dépit du raisonnement et de la décence? peut-elle servir d'excuse à ces grimaces lourdement maniérées, à ces contorsions, d'énergumènes, à ces mouvemens forcés et toujours hors de la nature, à ces postures indécentes que les acteurs chargés de ces rôles se permettaient jadis sur notre théâtre? justifie-t-elle ces lazzi, ces calambourgs, ces mauvaises pointes, ces mots à double entente qui jouent le bel esprit, ces allusions pleines d'indécences, qui effleurent la débauche, qui en donnent l'idée, qui en inspirent le goût? non sans doute; cette étymologie n'a jamais pu faire admettre de pareil abus; car, je le répète, la comédie la plus gaie peut avoir du comique sans farces et sans bouffonneries, comme les danses peuvent être agréables, sans y mêler le grotesque. aussi, en avouant même à certaines personnes que ce soit un genre, je dissi toujours que c'est le dernier et le pire de tous, et qu'on a eu raison de le bannir de tous les théâtres qui veulent se faire une certaine réputation.

Je pourrais appuyer de cent exemples les raisons que j'ai
fait valoir contre l'inconvenance de la bouffonnerie et du grotes-
que; Je pourrais citer cent autorités, qui prouveraient historieu-
sement que tous les gens honnêtes, rejettent aujourd'hui avec dé-
dain ce barbaque ridicule, et qu'il ne peut avoir pour defen-
seurs, que ceux qui joignent au mépris des mœurs et de la dé-
cence, un défaut total de raisonnement et de goût. mais pour
abréger, de tous ces exemples, que m'offrent les Etats, politiques
de l'Europe, je me borne à un seul, et ce ne sera ni à l'a-
cadémie royale de musique, ni à la Comédie française,
ni à l'Opéra comique, ni même à l'Odéon que je le cher-
cherai; car un mot ce ne sera ni Paris, ni Londres, ni même
les grandes capitales de l'Allemagne qui me le four-
niront, mais une ville de province, et qui plus est, une vil-
le étrangère à la France, et dont le théâtre, d'une date
beaucoup plus ^{moderne} nouvelle que le nôtre, ne jouit d'une certaine
célébrité que depuis quelques années. Je veux parler
du théâtre de Bruxelles, qui grâce aux soins assidus
de la direction, aux travaux constants, aux conseils éclairés
desquelques gens de lettres, s'élève insensiblement et sans pré-
tention, à un degré de perfectionnement qui pourra par
la suite le mettre de niveau avec ce que l'Europe a de meilleur
en ce genre. cet exemple prouvera que non seulement les
connaisseurs et les Savans, mais même les simples amateurs,

et je dirais presque les hommes, des classes ordinaires y montrent
sur ce point un discernement, une délicatesse dont peut-être
nous ne les enivrons pas capables, si les faits ne déposaient
pas en leur faveur. Je le tire d'une gaxette française de
cette ville, et je le prends au hasard parmi un très grand
nombre d'anecdotes et d'observations du même genre, qui
toutes pourraient venir à l'appui de mon assertion. —
Le rédacteur de cette feuille ^{annonçait} donnait son opinion,
ou plutôt celle du public, sur le jeu d'un des acteurs
de l'opéra comique, lequel venait d'arriver de Paris, et
devait donner quelques représentations sur le théâtre
de Bruxelles. Le Jugement qu'il en porte peut nous
diriger dans l'idée que nous devons nous former du prix
que les étrangers eux mêmes attachent au vrai comi-
que, le seul qui dans les beaux jours de la littérature
dramatique en France, ait jamais osé se montrer sur
les principaux théâtres de la capitale, & ce comique
circonspéct et réservé, qui fait se renfermer dans les
bornes de la décence, et dont le naturel, la gaieté fran-
che et la naïveté plaisent et intéressent en même tems
qu'ils amusent l'auditoire. ce Jugement peut encore nous
offrir un autre avantage; il deviendra une instruction sa-
lulaire tant pour les acteurs qui, au mépris de la raison et
du goût, s'obstinent encore à se jeter dans toutes les extravagances

du burlesque et de la bouffonnerie, que pour ceux des Spectateurs qui se sont fait une habitude d'applaudir aux farces indécentes de ces Comus modernes. Au surplus, qu'il produise ou non cet effet, voici ce que Le rédacteur du vrai libéral écrivait dans un de ses derniers N^{ros}. du mois d'août de cette année.

„ Le Joyeux Juliet, ^(a) Le Juliet de Nicodème et des Visitan-
„ dines, qui faisait rire à Paris dans les tems les plus orageux,
„ s'arrête à Bruxelles pour quelques jours, et nous a promis
„ trois représentations..... Il a joué hier dans ma tante
„ Auron, le rôle de l'invalidé, et dans Felix ou Perreur
„ d'un bon pere, celui d'Ambroise. excellent comique
„ dans L'un et l'autre de ces deux rôles, malgré leur différence
„ sensible, il a déployé, dans le dernier surtout, cette ver-
„ ve de gaieté franche et communicative, ce naturel aimable et entraînant qui déride le front des Spectateurs les
„ plus flegmatiques. Un seul instant, enivré des éloges qu'on
„ lui prodiguait de toutes parts, emporté par trop d'ardeur
„ de plaire, il a été sur le point de s'oublier, de passer les bor-
„ nes qu'il fait toujours respecter, et de se jeter dans la char-
„ ge. mais un refroidissement très marqué qui a suspendu
„ tout d'un coup les applaudissemens qu'on donnait à son jeu,
„ l'a bientôt averti que le public, juge délicat du vrai et du beau,
„ condamne sévèrement toutes les excès. et sur le champ
„ Juliet est rentré dans son rôle, et n'en est plus sorti..... et
„ plus loin l'auteur ajoute: „ nos deux acteurs, Paulin
„ et Perceval ont été pour nous, à cet égard, deux excellens

(a) c'est le nom de l'acteur parisien.

113
" maîtres, chacun dans leur genre; ils ont, en quelque sorte,
" posé les limites que l'acteur ne doit jamais dépasser, même
" dans les rôles les plus comiques: et jamais aussi eux-mêmes
" n'ont été plus applaudis, que quand ils ont plus strictement
" observé ces principes.....

Pour donner plus de poids à l'exemple que je viens
de citer, aux principes qu'on peut en déduire, aux appli-
cations qu'on peut en faire, qu'il me soit permis de join-
dre à ces premières observations, celles que l'auteur fait dans
~~ses~~ autres M^{rs} à l'occasion du jeu de ce même Tullier, et des
représentations données à peu près dans le même temps, par
le premier chanteur de l'Académie royale de Musique, Lays,
et par MM^{les} Georges et Mari de la Comédie française.
ces observations pleines de sens et de justesse, ont pour prin-
cipal objet de prouver, que dans tous les arts en général,
mais ^{et principalement} surtout dans l'art dramatique, ~~il est impossible~~ pour tout ce qui tient au
comique, il faut continuellement avoir ~~des~~ sous les yeux des objets
~~de comparaison qui nous donnent l'idée de cette supériorité~~
de talent à laquelle nous devons tendre; et que, sans cela, il
est impossible d'atteindre le degré de perfection dont ces
modèles nous offrent le type, et nous font pressentir les effets.
" Souhaitons, dit-il, que ces relations dramatiques s'entre-
" tiennent et se renouvellent souvent. elles sont précieuses
" non seulement pour nous faire voir de talents qu'on ne

11 ne se lase pas d'admirer, mais aussi pour entretenir parmi
11 nos artistes une émulation qui ranime leur zèle, pour les
11 forcer en quelque sorte de tendre à la perfection, pour empê-
11 cher que le goût ne dégénere. on s'oublie aisément dans
11 un empire où l'on règne seul; on s'égare, on se fourvoie
11 dans une carrière où l'on n'a point de concurrens. on em-
11 mene par devoir à des efforts réels, les succès qu'on obtient,
11 et ces succès amènent des applaudissemens. Mais après
11 avoir vaincu les premières difficultés, après s'être établi
11 une espèce de réputation, on se croit sûr du public;
11 et on ne se donne plus la peine de mériter ses suffrages.
11 Le public, de son côté, croit devoir user de ménagemens;
11 Il n'aime pas accabler de sa disgrâce l'auteur qu'il s'est
11 fait une habitude de préconiser, l'actrice qu'il a jugée
11 digne de sa faveur. et comment, en effet, dénigrer des
11 artistes qu'on a applaudis tant de fois? insensiblement
11 il s'accoutume au médiocre; il tolère les imperfections;
11 il souffre les négligences, et permet les inégalités.
11 heureux encore quand il ne va pas jusqu'à se prêter
11 de bonne ^{à des fautes dignes de son mépris,} grace à des familiarités qui devraient le
11 révolter, et qui d'ailleurs sont toujours d'un dangereux
11 exemple..... Nous pourrions citer plus d'un exem-
11 ple de ces coupables abus: Nous pourrions indiquer plus
11 d'un

„ acteur admiré par une suite de l'habileté, applaudi par
„ manière de continuation. C'était autrefois une chose reçue de
„ lui prodiguer des suffrages, on lui en accorde encore, quel-
„ que peu de soin qu'il prenne pour s'en rendre digne. au
„ surplus, où pourrait-on trouver mieux? et comment es-
„ pérer que de nouveaux artistes fassent tout d'un coup
„ après de progrès, pour des avances dans la carrière, ceux qui
„ l'ont ouverte, et applaudie? la crainte de perdre au-
„ change retient, on reste comme on est, dans la crainte de se trou-
„ ver pire, à la suite d'un nouveau choix.... ainsi, ce n'est
„ plus le mérite qu'on exalte; ce n'est plus au talent qu'on
„ accorde ses éloges; c'est à l'opinion qu'avait donnée de lui
„ l'acteur qu'on admire encore. on se livre sans réflexion à
„ l'intérêt que la personne inspire; on mesure son estime
„ sur le degré d'affection qu'on lui porte. L'acteur, à son
„ tour, satisfait des égards qu'on lui témoigne, se repose sur
„ ses lauriers, jouit tranquillement de son triomphe, et
„ regarde les applaudissements qu'il reçoit, comme une
„ dette qu'on lui paie. Voilà comme le talent lui-même
„ se gâte au lieu de se perfectionner; c'est ainsi que les qua-
„ lités les plus susceptibles d'amélioration se détériorent, quand
„ on compte ^{est} sur une indulgence que la flatterie fait naître,
„ et que le défaut d'objets de comparaison contribue à entretenir.
„ ... Multiplions donc, autant qu'il est possible, ces objets

11 qui peuvent servir de règle aux parallèles que nous voulons
11 établir, et de base aux Jugemens que nous devons pronon-
11 cer. mais ayons soin que ces ^{modèles} objets soient supérieurs à ceux
11 auxquels nous les opposons; car s'ils leur cédoient sur quel-
11 que point que ce fût, ils ne pourraient qu'affermir et pro-
11 pager les abus qu'on voulait corriger; ils gâteraient da-
11 vantage encore le talent qu'ils devaient perfectionner,
11 et l'orgueil déplacé qu'ils inspireraient à l'artiste médisme,
11 l'empêcherait de faire aucun effort pour se corriger des
11 défauts, dont peut-être il a lui-même la conscience, mais
11 dans lesquels il persévère, parce qu'il ne voit rien qui ne lui
11 soit inférieur..... multiplions donc, je le répète, ces objets
11 de comparaison, sachons les choisir, les varier, les mettre
11 en opposition, et faisons reporter alternativement les
11 qualités des uns par les défauts des autres. ceux ci tâche-
11 ront de se corriger, tandis que les autres redoubleront de
11 zèle pour s'élever plus haut, pour se mettre au niveau
11 des modèles qu'on leur propose, pour les surpasser même,
11 s'il leur est possible. Les acteurs ne seront pas les seuls
11 qui gagneront à ce croicement continuél; les specta-
11 teurs eux mêmes en tireront des avantages inapprécia-
11 bles, et qui tourneront au profit de l'art et du goût.
11 A ce premier moyen il conviendrait d'en joindre un
11 second qui serait d'autant plus efficace, qu'il pourrait,

au besoin, venir à l'appui de ces objets de comparaison, ou
suppléer à leur défaut, s'ils nous manquaient, ou les renfor-
cer, s'ils ne répondaient pas entièrement à l'espoir qu'on au-
rait conçu. ce moyen nous le trouverions dans l'extension et
la publicité qu'on devrait donner aux analyses critiques et
raisonnées des pièces de théâtre. quelques unes de nos
gazettes nous donnent, il est vrai, par intervalles, des copies
d'esquisses très laconiques, souvent peu motivées, que cepen-
dant on désigne de ce nom. mais outre qu'on ne les rencon-
tre que de loin, ^{à loin,} qu'elles ne suivent point une marche con-
stante et uniforme, qu'elles n'abordent qu'un très petit nom-
bre de pièces, et souvent de pièces d'un intérêt très médiocre,
qu'enfin elles décident presque toujours sans s'appuyer
d'aucunes autorités, ce qui doit encore les faire regarder en
quelque ^{sorte} comme nulles, c'est qu'elles ne portent aucuns ca-
ractères d'authenticité; c'est qu'elles ne présentent point
cette garantie littéraire, qui deviendrait pour elles
comme le Sceau d'une légalité nationale, et les ferait
^{recevoir} regarder comme les interprètes de l'opinion publi-
que. Il serait donc à désirer qu'elles fussent généralement
reconnues pour telles; mais il faudrait aussi que la criti-
que qu'elles se permettraient, fût marquée au coin du
raisonnement, de la méthode et du goût; qu'elle ne hasardât
rien, sans

rien, sans l'éclat de principes généralement reçus, et d'auto-
rités respectables, et qu'elle fût constamment impartiale. cela
Supposons qu'elle jugerait sévèrement, mais sans fiel et sans
amertume; qu'elle louerait tout ce qu'il y aurait de bon dans
les ouvrages soumis à son examen, qu'elle y réprimerait tout ce qu'il
aurait de reprehensible, sans égard pour le nom, le rang ou
la fortune des auteurs; qu'elle userait de la même liberté et
de la même franchise pour tout ce qui tient à la scène; qu'elle
dispenserait à tout ce qui s'y présente, les éloges et le blâme
suivant les règles de la plus exacte justice, et qu'enfin elle ren-
drait, comme le veut l'écriture sainte, à chacun selon ses ou-
vres. et dans le vrai, son caractère son caractère de légalité une
fois reconnu, elle aurait bien sûrement ce droit, et personne
n'aurait celui de s'en plaindre. En effet, tout directeur qui
se charge d'une entreprise à laquelle toute la masse des
citoyens est intéressée, tout écrivain qui met son ouvrage au
jour, tout acteur qui monte sur le théâtre, tout musicien
qui entre à l'orchestre, en un mot tout ce qui travaille pour
la scène, est censé travailler pour l'instruction et les plaisirs
du public. Il prend donc ce public pour juge de son mérite
et de ses succès, et doit par conséquent se soumettre sans
murmure à ses décisions ^{si manifestes} et ^{si manifestes} croyoit mal fondées, ce
doute, ce n'est pas lui, mais ce public même qui doit le résoudre.

Comme la dernière partie de ma note n'a qu'un rapport indirect
à l'objet que je m'y proposais, j'avoue que je ne m'y suis pas astreint
à citer les propres termes de l'auteur dont je m'appuie pour prouver
mes assertions contre le grotesque et tous les genres de basse bonnerie et de fan-
cies; mais au moins ce sont partout ses idées; c'est l'esprit; c'est la pré-
sence des observations qu'il a ripandues dans plusieurs autres endroits de
son ouvrage.

Joignent-ils d'une si haute considération parmi les savans
et les gens de goût? pourquoi sont-ils lus et relus avec avidité
par tous ceux qui pouvaient à fond la langue latine, et qui
sont en état de sentir et d'apprécier toutes les beautés des ouvrages
écrits dans cet idiôme? C'est parce que, maîtres de leur
matière, ils ont su concevoir un plan dont l'ensemble et
les détails répondent à la noblesse, à la dignité du sujet
qu'ils se proposaient de traiter; c'est parce qu'ils ont su
l'exécuter avec cette supériorité de génie qui s'élève
d'un vol rapide, à la hauteur des objets qu'il embrasse,
et se soutient, sans effort, au point qu'il vient d'atteindre.
Dans ces deux poèmes chaque chose est à sa place; tout est
sagement coordonné; la plus parfaite harmonie règne
dans le ton de couleur, dans la dégradation des nuances
et des teintes, dans la succession bien ménagée des lumie-
res et des ombres. toutes les images qu'ils nous présentent
sont d'une vérité frappante; tous leurs tableaux nous
montrent la nature dans ce qu'elle a de plus magnifique
et de plus gracieux; ses horreurs même, s'ils les esquis-
sent, s'adoucissent sous leur pinceau et ne conservent
que ce qui elles ont de majestueux et d'imposant.

Voulons nous descendre jusqu'aux détails du style? nous

Nous y trouverons partout une diction pure, une versification harmonieuse, et cette magie d'éloquence qui rend intéressante jusqu'à la métaphysique des raisonnements les plus abstraits. nous adrevent-ils ^{des} quelques préceptes de morale? quelque sévères qu'ils soient, nous y souscrivons sans répugnance, parce qu'ils les embellissent ^{au bégayement} sans affectation, de ce coloris brillant qui flatte l'oreille, ^{et} qui fait illusion ^{au cœur} au cœur par l'organe des sens; ~~et qui~~ ^{ils font} ils font parler à chaque panache son langage, et disposent ^{comme si} force de prestiges, l'esprit le plus réfléchi, à recevoir des conseils que trop de sécheresse lui eût fait rejeter. — à tant de qualité, ces deux poètes ont su, chacun dans leur genre, joindre l'observation stricte des règles propres à la matière qu'ils traitaient. L'ordre et la méthode la plus ^{régulière} stricte règne dans toutes les parties de ce vaste tableau; rien d'exagéré, de resonnant ou de faible: tout est ce qu'il doit être!

Mais si on aime à retrouver dans un poème didactique et moral, même d'un genre inférieur, tel que les Géorgiques, tant de beautés d'un ordre au dessus du commun; si l'on y exige, en outre, une observation

+ on sait que Lucrèce eut bien avant de pouvoir pecher son poème, et de donner la dernière main aux parties qu'il avait esquissées. on peut juger d'après cela à quel degré de perfection il les aurait portées, s'il eût vécu plus long-temps.

rigoureuse des principes, à combien plus forte raison n'aura-t-on pas droit d'astreindre le poète tragique à suivre cette marche, dans le développement et la conduite de sa fable, puisque tous les savaus, et dès la plus haute antiquité, sont convenus de placer la tragédie au premier rang parmi les ouvrages d'éloquence en vers!

Je dis plus, ces qualités sublimes qui forment le caractère distinctif des ouvrages de Lucrece et de Virgile, on les cherche, et on ne veut pas les chercher en vain dans leurs imitateurs. On exige des Solignac, des Rapon, des Roucher, des S. Lambert, des Delisle, qu'ils fassent revivre la noblesse, le naturel, l'élégance et la facilité des originaux qu'ils ont pris pour modèles, et l'on dispenserait de cette règle inviolable, le poète qui oserait marcher sur les traces des Enchille, des Sophocle, des Euripide, qui ne craint pas de rivaliser un Corneille, un Crébillon, un Racine, un Voltaire, en un mot, tout ce que l'antiquité et nos tems modernes ont eu de plus grand, de plus noble et de plus sublime! une pareille indulgence porterait à l'art une atteinte mortelle, et sous prétexte d'encourager le talent, on le détruirait jusqu' dans son germe.

Il est donc plus que temps que nos auteurs dramatiques ^(a) sortent de cette erreur volontaire où les jettent si souvent, d'un côté, leur vanité personnelle, de l'autre, l'ignorance ou la mauvaise foi de leurs admirateurs. Qu'ils ne croient pas avoir réuni, parce qu'à la faveur de quelques déhors attrayans, ils sont parvenus à séduire d'emblée un auditoire, dont une bonne partie avide de nouveautés, et jugeant de tout sur l'apparence, prend l'emphase pour du sublime, et la singularité pour la perfection. De pareils éloges ne sont le gage ni du succès de la pièce, ni du mérite de l'auteur, ni de la célébrité qu'il se promet. Il faut qu'il mérite et qu'il obtienne les suffrages des gens de goût et des vrais connaisseurs. Leur assentiment, s'il est unanime, peut seul ^{mettre la main à la gloire des écrivains}; leurs éloges n'ont rien d'illusoire ni de décevant, ^{car, survenant à tous ces applaudissemens} à ces faveurs mercenaires que l'usage, la convenance et plus souvent encore la flatterie regardent comme un tribut que l'intérêt de l'art lui-même réclame impérieusement, et qu'ils doivent payer en son nom, au premier talent qui s'annonce.

(a) Je ne prétends pas ranger sans distinction dans cette classe tous nos tragiques, ni même ceux de nos traducteurs qui, en transportant dans notre idiôme les chefs-d'œuvre dont s'honore le théâtre français, ont su conserver à leurs copies toutes les beautés des originaux. Ce conseil, si c'en est un, ne s'adresse qu'à ces faiseurs de vers qui se rangent, de leur propre autorité, parmi les poètes, qui prétendent même à la première place, qui veulent cueillir des lauriers dès les premiers pas qu'ils font dans la carrière, et qui se croient des auteurs distingués, parce qu'ils ont donné quelques mauvais comédies, ou des opéras dont une musique bien ou mal assortie au sujet du poème, fait tout le mérite.

2. = que le poëme soit bien rendu. = Dans l'article précédent
j'ai été aux prises avec les écrivains que j'ai peut-être révoltés,
dans celui-ci, je devrais m'adresser aux acteurs qui probablement
me sauraient encore moins de gré de mes conseils. Cependant
ils ne peuvent se dissimuler à eux mêmes, que le plus ou moins
de perfection de leur jeu influe d'une manière très sensi-
ble sur le succès des pièces; surtout lorsqu'elles sont en-
core manuscrites, et qu'il n'en existe d'autre copie que
celle qui est remise au répertoire, et qui n'est connue
que de ceux qui ont le droit de la scruter. or c'est pres-
que toujours le cas où se trouvent les drames qui se mon-
trent sur notre théâtre. Je dis plus; en supposant
même qu'ils fussent imprimés au moment où ils
paraissent, ou qu'ils le soient plus tard, les suffrages
qu'ils obtiennent, n'en dépendent pas moins de la
représentation; car sur cent personnes qui les voient
au théâtre, il n'y en a pas dix qui les aient lus, ou qui
même veuillent se donner la peine de les lire après.
tous les jugent sur le témoignage de leurs yeux et
de leurs oreilles; on s'arrête au dénouement; personne ne
va au delà des apparences; et ^{dans l'intervalle} l'illusion exerce une
telle influence sur les sens, qu'excepté quelques

connaisseurs, tout le reste décide au hazard sur cette première impression.

D'après cela, il semble que je devrais soumettre à un examen très sévère toutes les parties du jeu, non seulement des acteurs pris en masse, mais de chaque artiste en particulier. mais une pareille discussion entraînerait des personnalités que je veux éloigner autant qu'il me sera possible. Je pense comme Fontenelle, et ce serait bien le cas de dire comme lui: Si j'avais la main pleine de vérités, je ne l'ouvrirais pas pour les en laisser sortir. ^{en effet} Il est des personnes avec lesquelles il est imprudent et souvent dangereux de s'expliquer trop clairement. Je m'exposerais à des reproches amers, à des imputations, mal fondées sans doute, mais qui n'en seraient pas moins désagréables, et j'en conviens, je ne suis pas aussi bien cuirassé ou aussi impassible que la Société des XX. qui pour récompense des services précieux qu'elle rend à la littérature et à la scène, ne reçoit le plus souvent que des injures très gratuites, et qui a le noble courage de ^{les} supporter, sans jamais s'abaisser à y répondre, en conséquence,

100
En conséquence, au lieu de soumettre, en pure perte, à une analyse qu'il ne soutiendrait pas, le jeu de nos acteurs tragiques; au lieu de l'observer, comme je le demais, non seulement dans son ensemble et ses détails, mais aussi dans ses rapports avec le perfectionnement de la scène, auquel il pourrait contribuer si puissamment, je me bornerai à quelques observations générales sur les obstacles qui s'opposent à leurs progrès dans cet art, qui exige une réunion de talents et de moyens qu'on y apporte rarement. ^{mais} Parmi ces obstacles, je saurai distinguer ceux qu'ils y mettent eux mêmes, de ceux qui naissent des circonstances locales, et qui entraveront long-temps encore leur marche, quand même ils donneraient à cette étude plus de temps, plus de soins, et surtout plus d'importance qu'ils ne lui en accordent réellement.

Afin de rendre cette différence plus sensible, prenons pour exemple le spectacle français. Je n'ai pas besoin de rappeler ici, que pour tout ce qui tient aux représentations scéniques du haut genre, il n'est point de théâtre en Europe qu'on puisse mettre en parallèle avec celui qui est connu à Paris sous le nom de théâtre français. Jettons un coup-d'œil sur les causes qui ont déterminé les succès extraordinaires qu'il a obtenus, et si rapidement, dans une carrière où tant d'autres ont échoué, même à la suite de tentatives aussi longues que multipliées: mais pour y

mettre plus d'ordre, rapportons les à un certain nombre de chefs principaux, dont chacun puisse offrir des applications qui se lient d'elles-mêmes à l'état ancien et moderne de notre théâtre. Ces applications, au reste, je me donnerai bien de garde de les faire moi-même; je laisserai ce soin à ceux de nos connaisseurs qui voudront bien en prendre la peine.

- I. Les créateurs de la scène française, les Corneille, les Crébillon, Les Racine, et Voltaire lui-même qui a été témoin de leurs derniers triomphes, et qui s'est formé à leur école, ont enrichi son repertoire de productions si sublimes et si achevées, que cet art qu'ils venoient de tirer du néant, s'est élevé, dès son premier élan, à un point de splendeur, qu'il n'a pu atteindre sur les autres théâtres de l'Europe, qu'après des années de tâtonnemens, d'essai et de travaux souvent infructueux. encore même est-ce une question s'ils sont arrivés à ce degré de perfection que le théâtre français a connu presque à sa naissance. Ce n'est pas seulement en faveur du tragique, que la nature et l'art ont unis leurs efforts pour opérer ce prodige: Le Comique n'a pas eu un destin moins brillant. qu'on me cite un seul théâtre qui ait eu pour fondateur un Molière; qui ait trouvé dans le même homme,
- d'un côté -

d'un côté -
- L'auteur le plus sage, le plus méthodique et le plus fécond, de l'autre l'acteur le plus vrai, le plus naturel, le plus fait pour servir de modèle et de guide à ceux qui devaient suivre ses traces. Qu'on me dise dans quelle capitale on a vu paraître sur la scène, dès les premières années, un Tartuffe, un misanthrope, un avare; dans quelle capitale de pareils chef-d'œuvres ont été exécutés par d'aussi célèbres artistes; dans quelle ville enfin un Molière a pu, ^{sur la fin de sa course, compter parmi ses concurrents et ses} ~~en faire reconnaître et pour successeur~~, un Regnard, un Destouches, un Marivaux, un Piron.

2. Ces auteurs, les premiers et les plus illustres écrivains que la France ait jamais eus, et ceux dont le nom honorent le plus les fastes de la littérature, ces auteurs eussent été comme Molière, aussi grands acteurs qu'excellents poètes, s'ils eussent été comme lui appelés à cette vocation. On sait que c'était aux leçons de Racine que la Champmeslé devait ces talents supérieurs qui l'ont fait régner sur la scène, dès l'instant où elle s'y est montrée. C'était Voltaire qui avait formé la Clairon, la Gaupin, la Lecouvreur, et je l'ai vu jouer lui-même sur son théâtre de Ferney, les rôles de Mahomet, d'Orsman, de Zamore & avec une vérité d'expression, une énergie de sentiment qui le faisait presque aller de pair avec Lekain, le plus grand acteur qui ait jamais existé.

Ces écrivains ne se contentoient pas de former partiellement quelques sujets, qui devenaient ensuite des modèles pour les autres; à chaque pièce qu'ils donnaient, ils ne croyaient pas indigne d'eux, malgré tous leurs titres à la gloire, d'assister aux répétitions, de suivre d'un œil attentif le jeu des artistes, qui devaient être leurs interprètes sur la scène, de leur apprendre à se pénétrer de toute l'énergie des sentimens qu'ils avaient à rendre, et de les conduire ainsi par degrés au point de perfection qu'ils devaient atteindre dans un art qui n'a rien de vulgaire et de trivial, que pour la main de ceux qui en font un métier. en outre ils joignaient ordinairement à l'envoi ou à la remise de leur pièce, une espèce d'avertissement exclusivement destiné aux auteurs, et dans lequel ils expliquaient dans le plus grand détail, tout ce que chacun d'eux devait faire dans le cours de la représentation. enfin ils avaient soin de mettre à la tête de chaque acte, et même des scènes qui pouvaient l'exiger, un sommaire ou programme qui déterminait de la manière la plus précise, le genre d'ornemens qui devaient y être admis, ce qui comprenait les décorations, les costumes et tous les autres accessoires qui devaient se trouver en rapport avec le sujet du poëme en général, et plus particulièrement avec les circonstances historiques ou locales, que l'auteur développait dans l'acte ou la scène en question.

3. au théâtre français chaque genre est distinct; à son mode d'exécution qui reste constamment le même, et ses acteurs particuliers qui s'y consacrent exclusivement, et ne passent

Jamais à aucun autre genre, quel qu'analogie qu'il puisse avoir
avec celui qu'ils ont embrassé. Ces acteurs entrent très jeunes au
théâtre; ils y restent en qualité d'élèves, pendant quatre, cinq ou
six ans plus ou moins, suivant l'espoir que donnent leurs dispo-
sitions naturelles et acquises; ils y sont formés par les meilleurs maî-
tres, et ils ont continuellement pour les jeux les plus excellents
modèles, parmi lesquels on leur désigne plus tard, d'après l'étude
qu'on a faite de leurs facultés et de leur goût, celui qu'ils doi-
vent plus particulièrement imiter, pour pouvoir un jour
le remplacer dignement. pendant tout cet intervalle, ils doivent
assister à toutes les répétitions et les épreuves, et se trouver
à chaque représentation, pour lesquelles ils ont une place
fixée. Enfin, on leur permet de se montrer sur la scène,
quand ils ont donné des preuves bien évidentes d'un talent
décidé; mais ils n'y paraissent d'abord que dans les plus petits
rôles, ne montent que successivement, et comme par échellons,
à de plus élevés, restent dans chacun après de longs pœux à se
perfectionner, et ne sont admis à jouer les personnages
dominants dans les grandes pièces, qu'à la suite de longues
épreuves et d'examen très sévères. Il faut pour cela
qu'ils aient acquis par une étude ^{sérieuse} ~~soignée~~ de meilleurs
classiques, par un travail opiniâtre et un exercice continu
ce tact sûr, cette méthode lumineuse, ces combinaisons sava-
ntes qui, à la longue, deviennent une espèce d'habitude, et
qui donnent cette aisance, cette facilité de jeu, qu'on espère-
rait

en vain trouver dans une routine irréflexive. c'est en suivant
cette route épineuse, dans les commencemens surtout, que les
acteurs français arrivent à ce haut degré de perfection, sans le
quel il est impossible de se maintenir avec avantage dans un
genre, qui exclue décidément toute espèce de médiocrité,
fût-ce même celle qui fait au besoin afficher les dehors
du savoir. ^(a)

Mais ce n'était pas encore assez que le genre tragique, (et
même le haut comique) eût ses acteurs particuliers, qui ne
fussent jamais employés dans aucun autre; on ^{avait} cru de-
voir assigner à chacun de ces acteurs, des rôles qui leur fussent

(a) J'ai peint ici le théâtre français tel qu'il était originellement, et
tel que je l'ai vu encore en 1789. mais la révolution en a causé une bien
funeste dans sa marche et dans ses antiques habitudes. Depuis cette époque,
il est tombé dans un état d'insouciance, ^{et d'indiscipline} d'abandon, dont les efforts
réunis de quelques bons acteurs qui lui restaient encore, n'ont pu par-
venir à le tirer. un oubli presque total de son ancienne dignité, une
espèce d'exclusion donnée volontairement aux bons principes, le mauvais
choix des pièces, qu'il accepte ou rejette d'après son intérêt du moment ou
la caprice de ceux qui dominent dans sa société, le défaut de surveillance
dans les épreuves, et même dans les représentations, toutes ces raisons et peut-
être beaucoup d'autres encore, ont attiré sur ce spectacle, une défaveur pres-
qu'équale à la haute considération dont il jouissait autrefois. En vain Louis XVIII.
a invoqué les lumières des savans les plus distingués; leurs conseils ont été in-
fructueux: le mal était trop invétéré, pour céder à d'aussi foibles remèdes. Il fal-
lait que le hasard amenât un accident sinistre, (l'incendie de l'Odéon) pour opé-
rer une réforme devenue inaccessible à tout autre moyen. Dans la vue d'engager
les souscripteurs à fournir plus promptement les sommes nécessaires pour sa res-
tauration, le Roi a permis d'avancer à ce théâtre, lorsqu'il rentrera en exercice, de
jouer dans distinction toutes les pièces qui composent le répertoire des Français, ce qui,
vu le privilège exclusif qu'il s'étaient fait attribuer, eût été, jadis, un vol manifeste, un
crime irrémissible. cette concurrence établie entre ces deux théâtres, une rivalité qui
tournera au profit de l'un et l'autre, et remplira le vœu que le public formait depuis
long-temps.

exclusivement propres, et dans lesquels ils restent constamment, sans qu'on pût, sous aucun prétexte, les ^{forcer d'en prendre un} employer dans aucun autre, ainsi un Empereur, un Roi, un Chef de République, ou tel autre personnage d'un rang supérieur, n'est jamais simple général, ministre, ou confident, à plus forte raison ne descendra-t-il pas à des rôles plus communs encore; ^{une raison semblable veut que} ~~comme~~ ceux qui sont chargés de ces derniers, ne puissent s'élever à de plus éminents. Ces rôles, au surplus, ne se distribueraient pas au hasard. on avait soin qu'ils fussent adaptés aux facultés physiques et morales ^{de ceux} auxquels on les confiait; à leurs dispositions naturelles, aux goûts qui paraîtraient dominer en eux, enfin à leur âge et à leur figure. Ajoutons que les premiers acteurs ont toujours un second désigné sous le nom de doublure, qui ne joue pas, mais qui étudie leur manière, se forme d'après eux, et finit, au bout de quelque temps, par les remplacer dans les pièces de moindre appareil, et par la suite même dans les plus importantes, en cas d'absence ou de maladie. ^(quelques uns de ces rôles qui offrent plus de difficulté, comme ceux à manège et les amants, ont deux acteurs distincts, qu'on appelle premiers et seconds.)

J'ajouterai encore une observation qui n'est pas d'une si légère importance, c'est que pour une société d'xx. qui paraît si incommode ici, bien qu'elle n'écrive que de loin à loin, et avec beaucoup plus de modération qu'elle ne le devrait, Paris en compte dix, vingt et plus, qui ne laissent pas échapper une seule représentation, sans soumettre à l'analyse la plus sévère, et la marche de la pièce, et la

(a) Ces deux derniers articles, j'en conviens, comportent nécessairement des exceptions qui, à la longue, deviendront très semblables. un acteur qui joue le même rôle pendant vingt ans et plus, vieillit dans l'intervalle, et perd chaque jour quelques uns des agréments de sa figure. mais il tâche de réparer ces pertes par les nouvelles ressources que lui fournit son talent qui, chaque jour d'après acquiert un plus haut degré de perfection. l'art et l'intelligence inférieurs qu'il met dans son jeu font disparaître en partie ces deux inconvénients.

Jeu des acteurs, et qui ne font grâce ni aux écrivains ni aux artis-
tes qui les font valoir, de la moindre faute, de la plus légère né-
gligence, surtout pour ce qui a trait aux bien saines théâtrales.
cette sévérité, au reste, n'est pas particulière aux critiques
français; c'est la même chose dans toutes les grandes capitales, où
le théâtre est parvenu à un certain degré de perfection. Tout
promis à tout savant, à tout littérateur reconnu pour tel, d'é-
mettre son opinion sur les auteurs et les acteurs, et ^{des} pourvu qu'elle
est conforme aux principes, et bien fondée en raisons, elle ^{obtient} ~~est~~
^{l'assentiment public, et doit être} bientôt l'opinion générale. Lisez les journaux anglais et alle-
mands, vous y trouverez comme dans ceux de Paris, des critiques
raisonnées de tout ce qui se montre sur la scène, et nulle part
vous ne rencontrerez les réponses de ceux qui sont l'objet de
ces analyses. Les acteurs surtout savent que la seule réplique
qui leur convienne, et qui leur soit permise, c'est de se corriger.
Je suppose toutefois que la censure ne contienne aucune
personnalité, calomnieuse, ou même simplement offen-
sante; car dans ce cas l'auteur est responsable, non seule-
ment devant le public, mais même devant les tribunaux
où il peut-être cité, et qui ^{l'obligent} ~~l'astreignent~~ à une réparation
exemplaire. Nulle part cependant ces analyses critiques
ne sont ni aussi généralement répandues, ni aussi sévères
qu'à Paris, et c'est sans doute, une des raisons qui ont por-
té si rapidement le théâtre français à ce haut degré
de perfection, qui lui assurent l'admirable prééminence
marquée sur tous les autres spectacles.

J'ai, au contraire, nous avons toujours été dans une position
diamétralement ^{opposée} à celle où se trouve le théâtre français à Paris.

époque les plus brillantes, et dans laquelle il s'est maintenu jusqu'au moment où il a commencé à se dégrader. pendant plus de trente années consécutives le théâtre de Varsovie a été successivement exposé à une foule de révolutions, de changements et de métamorphoses, qui ne lui permettaient ni de se perfectionner, ni même de se consolider. Les entreprises et les sociétés qui se remplaçaient continuellement les unes les autres, tenaient le moins d'acteurs qu'elles pouvaient, et les payaient très mesquinement, pour diminuer d'autant leurs dépenses: il n'y avait que le cas de mort ou de défection d'un artiste qui pût les déterminer à lui donner un successeur; encore même attendait-on jusqu'au dernier moment. alors, on prenait au hasard le premier qui se présentait. pourvu qu'il eût une figure à peu près passable, de la taille, un peu de mémoire, et une certaine hardiesse dans sa présentation, on l'admettait, on le formait tant bien que mal pendant quelques jours, et puis on le lançait sur la scène, à ses risques et périls, dans le rôle qu'il choisissait lui-même, ou qu'on lui assignait, non d'après ses moeurs, mais suivant le besoin du moment.

Il n'y a pas ~~pas~~ plus de six ou sept ^{ans} que nous avons une école dramatique, et il y en a à peine deux qu'elle est organisée d'après un plan qu'on peut appeler systématique. mais les revenus qu'on lui a assignés, et dont une partie est absorbée par les dépenses du théâtre, sont bien loin d'être suffisants, pour qu'on puisse y réunir tous les moyens de perfectionnement qui pourraient ~~la mettre à même de remplir sa destination.~~ la mettre à même de remplir pleinement sa destination. J'ignore la marche qu'on y suit dans les leçons; mais je dirai avec Novares, que la plus excellente école

- « est celle où d'habiles instituteurs retiennent le plus long temps
- « leurs élèves à l'étude des principes qui sont le fondement de l'art,
- « et les obligent à une observation stricte des règles, qu'ils perdent
- « si promptement de vue dès qu'ils ont fait quelques progrès. sureste

Sans vouloir m'ériger en juge des talens de ces instituteurs, j'oserais croire qu'eux-mêmes n'ont pas l'ambitieuse vanité ^{de se mettre au niveau de} d'aller de pair avec ceux qu'employoit jadis le théâtre français.

Au surplus, en supposant même qu'ils fissent bien verrier, dans toutes les parties des sciences, qu'ils sont chargés de développer à leurs élèves, j'ajoute encore que pour former de grands artistes en ce genre, ce n'est pas après d'avoir de bons instituteurs, mais qu'il faut encore leur donner d'excellens modèles qui leur servent de guides et d'exemples. Leur jeu ^{serait} est une leçon vivante qui leur ^{offrirait} offrirait infiniment plus d'avantages, qu'ils ne pourrout jamais, en tirer, des leçons inanimées, de leurs maîtres. nous ne pouvons avoir ici ni Lelain, ni Molière, ni Brizard, ni Talma; nous n'aurons pas davantage de Champeval, de Dumenil, de Clairon, de Lecours, de Duchesnois. Le seul moyen qui nous restoit donc, auroit de faire voyager nos acteurs, ceux au moins qu'on destine aux grands rôles, dans le tragique et même dans le comique du haut genre. Il faudrait qu'ils pussent voir les théâtres les plus renommés de l'Europe, observer leur organisation, étudier les principes qu'ils se sont créés, se lier avec les acteurs qui y tiennent le premier rang, étudier leur faire, se pénétrer, en quelque sorte, de leur esprit, se familiariser avec leur méthode, sans, du reste, l'imiter trop servilement, tâcher enfin de s'approprier tout ce qu'ils pourroient de talens de ces artistes si justement célébrés, afin que de retour dans leur patrie, ils pussent faire refluer sur les acteurs qui y, y auraient laissé, une partie des connaissances qu'ils auroient acquises dans leur voyage. à quelle hauteur alors ne s'éleverait pas notre théâtre, puisqu'il a fait de si grands progrès dans le cours de quelques années, en dépit de l'insuffisance des moyens auxquels il est borné!

mais un obstacle insurmontable s'oppose à l'exécution de ce projet. la modicité des fonds qui rentrent dans la caisse du théâtre, et qui suffisent à peine aux dépenses les plus urgentes, ne permet pas d'en détacher la moindre somme, ni par conséquent de subvenir aux frais considérables, qu'entraîneraient de pareilles entreprises. D'un autre côté, le peu de fortune des acteurs, qui, pour la plupart au moins, n'ont d'autre revenu que les appointemens qu'ils reçoivent, et la nécessité où ils sont de vivre du fruit de leur travail, les obligent de rester auprès du théâtre qui les fait subsister. et comme ni l'entreprise, ni même le public qui est très indulgent, n'exige d'eux une perfection qu'il leur est impossible d'atteindre, ils suffisent à peu près pour le emploi qu'ils occupent. D'après cela, il faut, en attendant mieux, nous contenter de ce que nous avons, et ne pas ambitionner ce que nous ne pouvons avoir. —

Nous venons de signaler les obstacles qui ont retardé jusqu'ici l'essor que le genre tragique semblait devoir prendre sur notre théâtre, et qui ne lui ont pas permis de s'élever à ce degré de perfection qu'il pourrait atteindre, chez nous comme chez les Français, non seulement quant à la représentation des pièces, mais aussi quant à la composition qui décide de leur mérite intrinsèque et réel: voyons maintenant ceux qui ont empêché de leur donner, pour le premier de ces deux objets, (la représentation) cette pompe, cette magnificence qui influent si sensiblement sur les succès qu'elles peuvent se promettre. ce sera l'objet des deux articles suivants. — des quatre conditions que j'ai indiquées plus haut, la troisième vaut:

3. = que la baigne et la disposition du théâtre favorisent les développemens qu'il convient de donner à ce genre, qu'on peut appeler, d'après les anciens Romains, l'honneur et l'ornement de la scène. (Decus et honor scenicus.) Je ne demande pas pour Varsovie une salle d'une aussi vaste dimension que celle de Milan, où le quart de la population qui existe maintenant ici pourrait se placer à l'aise. que deviendrait notre auditoire quelque fois si peu nombreux, dans un édifice aussi immense? mais au moins faudrait-il que la scène offrit un emplacement assez considérable, pour qu'on pût y rassembler, avec ordre et sans confusion, tous les objets qui doivent s'y trouver réunis, soit à la levée de la toile, soit dans le cours de la pièce, et qui ont pour objet d'appuyer à sa dignité naturelle, plus de pompe et de magnificence. qu'on voit dans le Chapitre six, (article: intérêt secondaire)

ce que j'ai dit de l'effet inconcevable que produisent dans
Iphigénie en Aulide, Sémiramis, Rodogune, Adrje &c
ces magnifiques accessoires, qu'y amènent si naturelle-
ment le choix du lieu où se passe l'action, du jour où elle
s'accomplit, et des cérémonies qui l'accompagnent,
accessoires qui précèdent l'ouverture du spectacle, et qui
seuls forment un spectacle eux-mêmes. Si l'on veut
donner ici ces pièces, le défaut d'espace forcera ou de re-
jeter une grande partie de ces objets, qui contribuent
si efficacement à la dignité de la représentation,
ou de les entasser en quelque sorte, de les rassembler
en masse, et d'en former des groupes reperrés, sans
grâce, sans élégance, et d'ailleurs d'une mesquinerie
qui ne peut se prêter à l'illusion qu'ils doivent pro-
duire; ce qui ne peut que nuire au développement
des sensations qui devraient en être le résultat. Et
combien d'autres tragédies se trouvent dans ce cas, et
ne pourront opérer aux yeux des spectateurs, l'effet
qu'elles produiraient, si elles se montraient sous
la sauvegarde de cette magie enchantée, qui cap-
tive tous les sens, ^{enivre l'âme de tout le délire} ~~et par conséquent~~ de
l'enthousiasme, pour séduire l'imagination, subjugue

l'esprit, et maîtrise le cœur. l'illusion! l'illusion! c'est le premier ressort du spectacle, pour le drame tragique, et on peut lui appliquer dans un autre sens, ce que Lord North disait aux directeurs de la banque de Londres, pendant la guerre d'Amérique: oui, mon. de l'argent, et puis de l'argent; et encore de l'argent.

4. = que les décorations, les costumes, et en général, tout ce qui sert à l'embellissement de la scène, soit d'une richesse, d'une magnificence qui répondent à la dignité de la pièce, et qui lui prêtent encore plus de pompe et de splendeur. Tous ces objets, s'en-
 -^{conviens, se-} trouvent chez nous comme partout ailleurs, mais y réunissent ils tous les caractères que je viens d'enquies-
 ser? ont-ils tout ce qu'il faut pour se prêter à la magie décevante de l'illusion? peuvent-ils donner à ses prestiges cet air de vérité qui en impose, et qu'on préfère souvent à la réalité elle-même? non, sans doute; le moindre théâtre d'Italie est plus riche que le
 nôtre ^{en} machines, en décorations, en costumes, en ornemens de tous les genres, et ces divers objets y sont infiniment supérieurs et pour la richesse et pour l'élégance, à tout ce que nous avons de plus recherché dans chacun de ces genres.

Je fais bien que le mince produit de représentation ne permet
pas de faire toutes les dépenses qui exigent ces vives embelis-
sements. ~~principalement dans les dépenses de représentation, et en outre~~
~~tout de même dans les dépenses de représentation.~~ Je dois même ajouter à l'hon-
neur de la direction, qu'elle ne néglige aucun des moyens
qui sont en son pouvoir; et que si elle n'en tire pas tou-
jours tout le parti qu'ils pourraient produire à la ri-
queur, elle tâche au moins de suppléer, autant qu'il
est possible, à ce qui lui manque ^{- depuis quel que temps, -} sur ce point. de nou-
veaux artistes travaillent sous ses yeux à réformer, à
corriger ce que nos vieux auteurs ont de defectueux
ou de suranné. mais tant qu'elle n'aura pas d'autres
recourses, tous ses efforts seront vains ou à peu près;
ils n'atteindront pas le but qu'elle semble se proposer;
et la tragédie ne pourra jamais étaler sur notre théâ-
tre, cette pompe, cette magnificence qui doivent prê-
ter un nouvel éclat à ses beautés intrinsèques et
réelles. en effet, c'est de tous les genres de spectacle, celui
qui exige le plus de ces ornemens extérieurs qui cons-
tituent ce que j'ai appelé plus haut intérêt secondai-
re, et qui seuls peuvent opérer sur nos sens cette im-
pression vive et rapide, de laquelle dépend en grande partie

127

Son effet. Mais on trouver ici des artistes qui possèdent à un degré éminent, cette profondeur de génie, cette richesse d'imagination, cette noblesse de conceptions et d'idées, sans lesquelles on rampe toujours aux derniers ^{rangs}; des artistes qui joignent à ces heureuses qualités, cette finesse d'expression, cette espèce d'instinct, ce tact que donne la nature, que l'habitude du travail perfectionne, mais que le goût seul peut parfaitement diriger. En supposant même que, par impossible, il se remontrât ici des artistes qui remplissent toutes ces données, verraient-ils élargir, à leur gré, de ces circonstances si rares chez nous, qui puissent les mettre à même de développer toutes les ressources d'un talent supérieur? — ^{pourraient-ils} — exécuter avec tout le succès qu'ils devraient s'en promettre, ces grandes et sublimes créations que leur inspirerait le génie?... Je crain d'aborder ces questions, et plus encore d'y répondre.

Ce qu'il y a de plus évident, c'est qu'on ne peut espérer de réformes vraiment décisives dans aucun de ces objets, qu'autant que le souverain, protecteur-né des sciences, et juste appréciateur des talents de tous les genres, voudra bien prendre sur lui les dépenses que

nécessiteraient les améliorations que réclame notre théâtre, améliorations qui l'élèveraient rapidement, et presque sans effort, au niveau de ce que les premières capitales de l'Europe ont de plus parfait en ce genre. Si le projet de construction d'un nouveau théâtre, ^{d'urgence,} il est probable qu'on y réunira tous les avantages que desirèrent depuis long temps les amateurs et les gens du goût. on doit présumer, à plus forte raison, qu'il n'aura aucun des inconvénients que l'ignorance et le défaut de tact ont rassemblés, comme à dessein, dans l'édifice informe qui existe aujourd'hui. Dans ce cas, nous pouvons espérer que les décorations, les costumes et en général tous les accessoires seront à l'avenant de la splendeur du nouveau temple, que la munificence impériale érigea à Melpomene et à Thalie.

Quant aux acteurs, si la direction obtient des fonds plus considérables, sans doute elle ne se contentera pas d'en augmenter le nombre, elle saura encore mettre plus de choix dans ceux qu'elle admettra, les soumettre à des épreuves un peu plus sévères, et les former de manière qu'ils répondent pleinement à l'attente du public, et surtout aux vœux éclairés du Monarque qui aura daigné ajouter ce bienfait nouveau, à ceux dont il comble tous les jours la nation.

Des drames tragiques qui ont paru
sur notre théâtre depuis une vingtaine d'années.

En dépit des obstacles que j'ai signalés dans l'article précédent, et qui semblaient devoir fermer l'accès de la scène ^{tragique} à la plupart de nos poètes, nous en avons vu cependant, et surtout dans ces dernières années, un assez grand nombre lutter avec plus ou moins de succès, contre cette foule de difficultés qui s'amoncelaient sous leurs pas, et qui devaient naturellement entraver leur marche. La plupart même abordaient hardiment ce genre le plus difficile de tous, non seulement pour l'exécution en grand, mais aussi par une suite de la multiplicité des détails qu'il comporte, et de la précision rigoureuse qu'il exige. Ils comptaient pour rien surtout les difficultés irréparables de la versification, qui doit être infiniment plus soignée que dans tel autre ouvrage que ce soit, et débutant par où les autres finissent, ils s'élançaient avec toute la ferveur que donne à peine la plus longue expérience, dans cette carrière glorieuse, si est vrai, mais plus dangereuse encore qu'elle n'est honorable, et d'ailleurs si féconde en écueils, quelle est bien plus souvent renommée par la chute de ces téméraires.

Jeunes qui s'y souvenaient, que par les succès de ceux qui la parcour-
rent heureusement.

Vanda. Les plus anciennes tragédies que je connaisse, celles qui ont suivi
de plus près l'ouverture de notre théâtre, sont une Vanda et un Comte
lacté de Senecy. Je doute qu'elles aient jamais paru sur la scène, tout le talent
de Senecy d'un Lekain, d'un Garrick ou d'un Kean n'auraient pu leur faire
obtenir les succès que, sans doute, les auteurs s'en étaient promis. Mais
au moins elles ont été imprimées; Je les ai rencontrées, par hasard,
en 1810. dans la bibliothèque de Putawry, et je puis assurer que l'édi-
tion était beaucoup plus soignée que ne se comportait l'ouvrage, et qu'on
ne devait l'attendre du temps où elles ont paru. c'est tout ce que j'en
puis dire, car j'avoue, du mal-je passer pour un homme sans lu-
mières et sans goût, que j'ai à peine eu le courage de lire, et même à bâtons
rompus, les trois premiers actes, et de jeter un coup-d'œil sur la dernière
scène, où j'ai cherché en vain un dénouement qui méritât ce nom.

Il a paru plus tard, et à quelque temps l'une de l'autre, deux
nouvelles Vanda. L'une d'un M. Werner qui, en dépit de son nom teuto-
nique, a écrit en Polonais; l'autre de M. de Lubienka. la première est
beaucoup plus méthodique, plus conforme aux principes de l'art, plus
rapprochée, quant à la conduite de la pièce, de ce qu'on peut appeler
réellement genre tragique. Mais, d'un autre côté, la faiblesse des si-
tuations, le défaut de mouvement, le peu de liaison entre les scènes
qui se suivent, mais ne découlent point les unes des autres, enfin la se-
cheresse monotone des descriptions, des tableaux, de tout ce qui devait faire
image, produire quelque effet théâtral, et faire naître l'illusion; tous
ces défauts réunis, que la régularité des formes extérieures ne pouvait faire
oublier, étaient un titre d'exclusion qui devait lui fermer tout
accès sur la scène. aussi, Je ne me rappelle pas l'y avoir

129

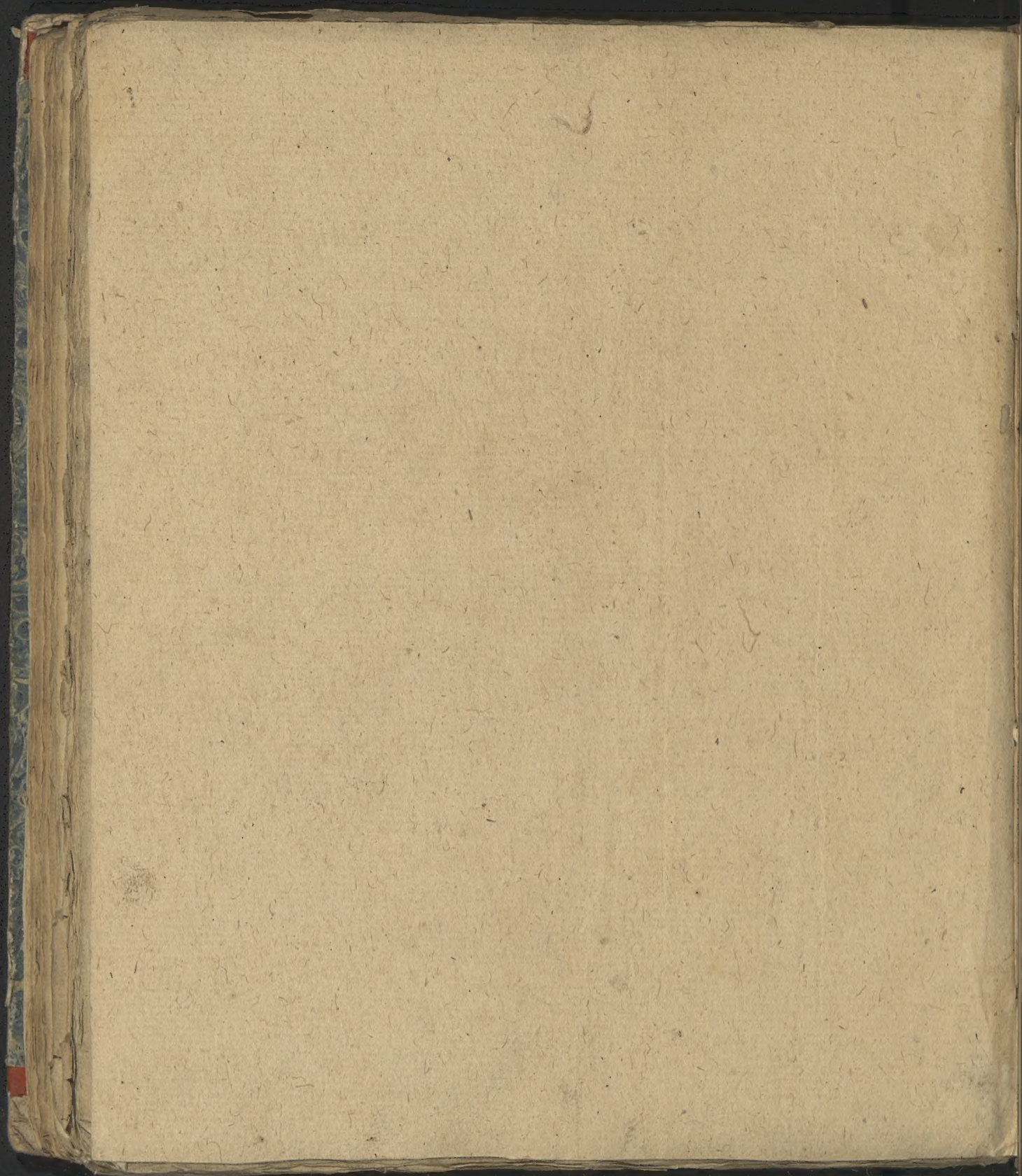
Jamais vu paraître. La seconde ^{ne porte pas la scène} ~~est~~ ~~de~~ de cette régularité classique, qui forme un des caractères distinctifs de la tragédie, mais on y rencontre à chaque scène des traits de cette sensibilité douce et attachante, dont la nature elle-même a semé le germe dans le cœur des femmes, de cette amabilité irrésistible, dont les élan s'échappent de leur âme, sans effort, et comme à leur insu, tandis que tout notre art se borne à les contrefaire, et souvent même avec maladroïtement. cette qualité seule devrait faire trouver grâce à l'ouvrage de M^{de} Lubienka. on a pané par dessus quelques défauts de construction qui la déparent; on a perdu de vue l'inobservation de certaines règles qui étaient de rigueur, on a consulté son cœur, on a pris pour guide le sentiment, et le public qui ne se trompe presque jamais, quand il décide franchement d'après les impressions qu'il reçoit, le public a jugé la tragédie de M^{de} Lubienka sur l'intérêt qu'elle lui faisait éprouver, et il l'a mieux jugée peut-être que ne l'eût fait un érudit, en la soumettant à l'épreuve d'une analyse raisonnée. aussi a-t-elle paru au théâtre avec quelque avantage, elle est restée au répertoire, se montre encore par intervalles, et obtient, à chaque fois, les suffrages, sinon des vrais connaisseurs, au moins des gens de goût et des amateurs de la scène.

Au surplus, cette manière de juger n'est point une règle que l'on puisse suivre dans tous les cas: l'art en souffrirait à coup-

sur. cette indulgence que l'urbanité réclame parfois en faveur
des productions échappées à la plume d'une femme aimable, sur-
tout dans un pays et dans un temps où elles sont rares, on ne
peut pas l'avoir pour les ouvrages d'un homme, parce que
l'intérêt de la science et du théâtre exige d'eux une observation
stricte des principes et des règles qu'on ne peut violer sans
nuire à l'un et l'autre.

Sigismond. peu de temps après la première Vanda parut un Si-
gismond, ébauche non moins imparfaite, et qui n'était pas
plus susceptible de représentation que celle qui l'avait précédé.
Le seul mérite de l'un et l'autre était de proposer des
sujets nationaux; de rappeler des noms, le dernier surtout,
qui avaient été chers à la Pologne, mérite bien faible
pour un drama, quand le héros n'y ^{laisse} ~~enregistre~~ ^{aucune} ~~trace~~ ^{marque}
de l'illustration dont il a pu réellement pendant son
règne, et qu'il conserve dans la mémoire des hommes.

Comme la tragicomédie commençait à devenir
une espèce de maladie contagieuse, cette pièce fut ~~suivie~~
bientôt suivie de quelques autres aussi mauvaises, ^{mais} et qui,
avec autant de prétentions peut-être, ne se montrèrent
pourtant pas avec la même assurance; et qui aussi furent
à peine connues dans le temps. Je n'en dirai rien
parce qu'il



Dotyczy tu i Kto
jest widocznie oryginał
pierwszej redakcji, biał-
liwym, notop. o brzegach
polskich, w ostatnim
dwudziestolecu (f. 11)
jest obserwacji w tymie
długim f. 30 r.

